



HAL
open science

Les promesses du coworking : de la rupture à l'utopie, les nouveaux territoires du travail ? Étude des imaginaires associés à la pratique du coworking

Laëtitia Gabay-Mariani

► To cite this version:

Laëtitia Gabay-Mariani. Les promesses du coworking : de la rupture à l'utopie, les nouveaux territoires du travail ? Étude des imaginaires associés à la pratique du coworking. Sciences de l'information et de la communication. 2017. dumas-02453797

HAL Id: dumas-02453797

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02453797>

Submitted on 24 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Master professionnel

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Management et culture

Option : Magistère, management et culture

Les promesses du coworking

De la rupture à l'utopie, les nouveaux territoires du travail ?
Étude des imaginaires associés à la pratique du coworking

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Joëlle Le Marec

Nom, prénom : GABAY-MARIANI Laëtitia

Promotion : 2016 - 2017

Soutenu le : 05/09/2017

Mention du mémoire : Très bien

Remerciements

Je remercie tout d'abord toutes les personnes ayant bien voulu m'accorder du temps dans le cadre des entretiens individuels : Claire Dumetz, François-Xavier de Vaujany, Arthur Enard, Fanny Bronnes, Elise Guffens, Olivier Legrais, Anne Martiréné et Stéphanie Faure. Tous m'ont permis de nourrir ma réflexion et mon travail de recherche, en y apportant chacun un regard singulier.

Je remercie également Burson-Marsteller i&e, notamment Maxime Drouet, mon tuteur professionnel et manager, pour ses conseils tout au long de mon travail de recherche et de mon apprentissage. Merci aussi à Fanny Etienne, consultante associée, dont les problématiques client m'ont inspiré mon sujet de mémoire.

Je remercie également le CELSA et son équipe pédagogique, notamment Thierry Devars et Sylvie Gesson, qui ont été garants de la qualité du cadre d'études dans lequel ce travail a été réalisé. Je tiens à remercier tout particulièrement Joëlle Le Marec, ma tutrice universitaire, dont les orientations et conseils m'ont toujours permis d'aller plus loin dans ma réflexion et ma démarche de chercheuse.

Merci également à mes proches et à ma famille dont le soutien quotidien m'a permis de réaliser ce travail et cette année d'apprentissage dans un cadre serein.

A tous, je réitère mes remerciements pour m'avoir permis de travailler sur un sujet riche que j'ai trouvé passionnant et éclairant, à une période charnière d'entrée dans le monde du travail.

Sommaire

SOMMAIRE	3
-----------------	----------

INTRODUCTION	6
---------------------	----------

<u>PARTIE 1 – LE COWORKING, UNE ALTERNATIVE AU TRAVAIL EN « ENTREPRISE CLASSIQUE » ?</u>	12
---	-----------

1.1. DES ESPACES DE L'ENTRE-DEUX ESSENTIELLEMENT HYBRIDES.	12
1.1.1. ESPACES TIERS : SORTIR DE LA DICHOTOMIE DOMICILE / BUREAU.	12
1.1.2. UNE HYBRIDATION ESTHETIQUE ET FONCTIONNELLE DES ESPACES.	13
1.1.3. LA MISE EN CO-PRESENCE DE MONDES PROFESSIONNELS CLOISONNES.	14
1.2. LE BUREAU EST MORT, VIVE LE BUREAU : UNE RECOMPOSITION SPATIO-TEMPORELLE.	16
1.2.1. QUAND L'OUTIL N'EST PLUS QU'ACCES, LA DEMATERIALISATION DE L'ESPACE DE TRAVAIL.	16
1.2.2. QUAND LE BESOIN DETERMINE L'USAGE : L'ERE DU BUREAU SUR MESURE.	18
1.2.3. « ON N'EST PAS SUR UN METRO-BOULOT-DODO CLASSIQUE » : ENTRE FLEXIBILITE ET RECOMPOSITION DES TEMPS DE TRAVAIL.	20
1.3. LIBERTE, CHOIX, MOUVEMENT : DE NOUVEAUX CONTOURS POUR LE TRAVAIL.	21
1.3.1. DE LA DEFIANCE AU REJET : UN RAPPORT DECEPTIF A L'ENTREPRISE	21
1.3.2. TRAVAIL-LOISIR, TRAVAIL-PASSION : UNE POROSITE DES ESPACES EMOTIONNELS.	24
1.3.3. LE NOMADISME, NOUVELLE NORME DU MONDE DU TRAVAIL ?	25

<u>PARTIE 2 – DE L'ESPACE AU MOUVEMENT COLLABORATIF : QUAND LA COMMUNAUTE DEVIENT UTOPIE.</u>	28
--	-----------

2.1. UN ECOSYSTEME RELATIONNEL : D'UNE LOGIQUE DE MUTUALISATION AU « TRAVAIL COLLABORATIF ».	28
2.1.1. « SORTIR DE L'ISOLEMENT » : ENTRE RECHERCHE D'EMULATION ET DIPLOMATIE DE LA CARTE DE VISITE.	28
2.1.2. CREER DES RENCONTRES ET DES MOMENTS DE CONVIVIALITE, VALEUR AJOUTEE DES ESPACES DE COWORKING.	30
2.1.3. DECLOISONNEMENT, HORIZONTALITE ET ENTRAIDE : UNE VISION DU TRAVAIL ESSENTIELLEMENT COLLABORATIVE.	31
2.2. DU PARTAGE DE L'ESPACE AU « VIVRE ENSEMBLE » : DES HYPER-LIEUX.	33
2.2.1. PLUS QU'UN LIEU DE TRAVAIL, UN LIEU DE VIE.	33

2.2.2.	TERRITOIRE D'IMPLICATION : DU SENTIMENT D'APPARTENANCE A L'APPROPRIATION.	35
2.2.1.	VILLAGES, COMMUNAUTES, COLOCATIONS : ENTRE SOCIABILITES ET MICRO-SOCIETES.	36
2.3.	CULTURE COWORKING : DES VALEURS DE PROGRES EN FOND D'UTOPIE COMMUNAUTAIRE.	38
2.3.1.	DE L'IMPORTANCE DES VALEURS DANS LA FABRICATION D'UNE CULTURE-COWORKING.	38
2.3.2.	UN PROGRESSISME SOUTENU PAR UNE SEMANTIQUE DU MIEUX-ETRE.	40
2.3.3.	DE LA MARGE A L'UTOPIE, UNE POETIQUE DE L'ALTERNATIF.	42

PARTIE 3 – ENTRE LE REJET ET L'UTOPIE. « LE FUTUR DU TRAVAIL » ? **45**

3.1.	FUTUR DU TRAVAIL, TRAVAIL DU FUTUR : LA DIMENSION PROSPECTIVE DES ESPACES.	45
3.1.1.	LA PROMESSE DU « TRAVAIL DU FUTUR » : DES MODELES ENCORE A INVENTER ?	45
3.1.2.	DES ESPACES EMINEMENT REFLEXIFS	46
3.1.3.	LE FUTUR EST DEJA LA : LA STARTUP, NOUVEL IDEALTYPE ORGANISATIONNEL ?	47
3.2.	ENTRE L'ATELIER ET LE LABORATOIRE : DES NOUVEAUX LIEUX DE CREATION DE VALEUR.	48
3.2.1.	TERRITOIRES D'INNOVATION ET DE CREATION	48
3.2.2.	EXPERIMENTER, APPRENDRE, QUESTIONNER : LES ESPACES DE COWORKING COMME LABORATOIRES	49
3.2.3.	LES NOUVEAUX LIEUX DE LA CREATION DE VALEUR	50
3.3.	NOUVEL IDEALTYPE PROFESSIONNEL : UNE REDEFINITION DU TRAVAIL EN TROMPE-L'ŒIL ?	51
3.3.1.	L'ENTREPRENEURIAT, HORIZON D'ATTENTES DU COWORKING	51
3.3.2.	TRAVAILLEUR DU FUTUR : ENTREPRENEUR DE SOI-MEME ?	53
3.3.3.	UNE ESTHETIQUE DU PARADOXE : UN MODELE DU COMPROMIS.	55

CONCLUSION **57**

BIBLIOGRAPHIE **60**

ANNEXES **70**

ANNEXE 1 :	EVOLUTION DE L'INTERET POUR LA RECHERCHE « COWORKING » SUR GOOGLE	70
ANNEXE 2 :	ANALYSES SEMIOLOGIQUES : DISCOURS ET IMAGES DES ESPACES DE COWORKING	72
ANNEXE 3 –	RETRANSCRIPTION DES ENTRETIENS INDIVIDUELS	79
	ENTRETIEN AVEC CLAIRE DUMETZ – SALARIEE DANS UNE STARTUP (LA RECLAME) IMPLANTEE DANS UN ESPACE DE COWORKING (BAP NEUILLY)	79
	ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS-XAVIER DE VAUJANY, PROFESSEUR DES UNIVERSITES A PARIS-DAUPHINE (THEORIE DES ORGANISATIONS)	83

ENTRETIEN AVEC FANNY BRONNES, ANIMATRICE D'ESPACE DE COWORKING	86
ENTRETIEN AVEC ELISE GUFFENS., SALARIEE D'UNE STARTUP (NEONOMADE) TRAVAILLANT DANS UN ESPACE DE CORPOWORKING (WORKLAB PARIS)	95
ENTRETIEN AVEC ARTHUR ENARD, TRAVAILLEUR INDEPENDANT (PHOTOGRAPHE) N'AYANT JAMAIS FREQUENTE D'ESPACE DE COWORKING	100
ENTRETIEN AVEC ANNE MARTIRENE, TRAVAILLEUSE INDEPENDANTE AYANT FREQUENTE UN ESPACE DE COWORKING PENDANT 8 ANS.	103
ENTRETIEN AVEC OLIVIER LEGRAIS, TRAVAILLEUR INDEPENDANT AYANT FREQUENTE UN ESPACE DE COWORKING	112
ENTRETIEN AVEC STEPHANIE FAURE, SALARIEE-DOCTORANTE CIFRE FREQUENTANT REGULIEREMENT DES ESPACES DE COWORKING	120
ANNEXE 4 - OBSERVATIONS IN-SITU : VISITES ET USAGES D'ESPACE DE COWORKING PARISIENS.	128
1. DEJEUNER DANS UN ESPACE DE COWORKING	128
2. RENCONTRE D'ETUDIANTS-ENTREPRENEURS LORS D'UNE FORMATION A L'ENTREPRENEURIAT AVEC LE CFA.	130
3. ENTRETIEN INDIVIDUEL ET VISITE D'UN ESPACE DE COWORKING AVEC UNE ANIMATRICE D'ESPACE	130
4. ENTRETIEN INDIVIDUEL DANS ESPACE DE COWORKING	133
5. VISITE DU SCHOOL LAB A L'OCCASION D'UNE FORMATION A L'ENTREPRENEURIAT AVEC LE CFA.	134
6. SEANCE DE TRAVAIL A L'ANTICAFE AVEC UN GROUPE D'ETUDIANTS	136
7. SEANCE DE TRAVAIL DANS UN ESPACE DE CORPOWORKING	136
<u>RESUME</u>	<u>138</u>
<u>MOTS-CLES</u>	<u>139</u>

Introduction

« L'espace de notre vie n'est ni construit, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et il se rassemble ? (...) Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le réinventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire. »

Georges Perec, Espèces d'espaces, 1974

Le questionnement récent sur les transformations du travail induites par la crise économique et la digitalisation croissante des activités a projeté la pratique du coworking sur le devant des préoccupations actuelles. Alors que les médias d'information font chaque semaine état de l'ouverture de nouveaux espaces de coworking¹, l'intérêt pour le sujet est également en hausse depuis cinq ans, comme l'atteste l'évolution des requêtes sur Google mentionnant le terme « coworking »². Parallèlement, c'est le nombre d'espaces de coworking lui-même qui a augmenté au cours des dernières années, comme le soulignent des études comme le Baromètre Néo-nomade 2016 des tiers-lieux³. Ils seraient ainsi passés de 16 en 2010 à plus de 400 en 2016, avec une accélération à partir de 2013, date à partir de laquelle leur nombre a quadruplé. Plus récemment une étude réalisée par Arthur Loyd, réseau de conseil en immobilier, a révélé que la surface occupée par les espaces de coworking en Ile-de-France représenterait dix terrains de football⁴, tant leur expansion a été grande en deux ans. La multiplication des espaces est ainsi à l'image de l'engouement que suscite la pratique du coworking, qui peut s'analyser comme une tendance de fond des cinq dernières années.

Il n'est donc pas étonnant que le phénomène ait retenu l'attention des chercheurs. Dans un article consacré à la littérature sur le sujet, Alessandro Gandini⁵ le qualifie d'ailleurs comme l'un des « *plus intéressants ayant récemment émergé* »⁶. Alors que les champs de la sociologie et de l'ethnographie se sont emparés du sujet sous l'angle des structures sociales et

¹ « Un espace de coworking s'installe dans les locaux de la SNCF », *78actu.fr*, août 2017

² Annexe 1 - Evolution de l'intérêt pour la recherche « coworking » sur Google

³ « Les tiers-lieux s'imposent en France. Evolution, Répartition et tarifs des espaces de travail nomades », *Blog.neo-nomade.com*, juin 2016

⁴ « Coworking, vraie demande ou phénomène de mode ? », *Madyness.com*, 31 août 2017

⁵ Trad. de « *One of the most interesting phenomena to recently emerge: the diffusion of coworking spaces.* », Alessandro Gandini, *The rise of coworking spaces: A literature review*, *Ephemera*, 193-205, 2015.

symboliques qui s'y créent - avec des contributions telles l'enquête de Dilara Vanessa Trupia sur La Cantine⁷ à Paris ou encore celle Martine Azam, Nathalie Chauvac et Laurence Cloutier sur Le Multiple à Toulouse⁸ - les sciences de gestion tendent à le traiter sous l'angle organisationnel. Ignasi Capdevila a par exemple comparé leur organisation à celle des microclusters⁹. Julie Fabbri a quant à elle étudié les systèmes d'intermédiation qui s'y jouent favorisant l'« innovation ouverte ».¹⁰

Beaucoup mettent en revanche en avant l'usage de méthodologies de recherche-action, comme Alexandre Blein dont le travail sur les transactions informelles au sein des espaces de coworking s'appuie sur une ethnographie d'un an et demi au sein d'un espace parisien¹¹. Ces postures de recherche exploiratoires sont autant d'indices de la nouveauté du sujet.

La jeunesse relative du sujet s'accompagne d'une forme d'hybridité du phénomène, aux contours encore fluctuants dans la littérature. Les espaces de coworking sont notamment associés au paysage très contrasté des tiers-lieux, ces « nouvelles formes d'espaces publics » regroupant selon Antoine Burret sous un même vocable « une multitude d'initiatives », telles que les fablabs (laboratoires de fabrication), des techshops (espaces rendant accessible tout un ensemble d'outils) ou encore des hackerspaces (espaces permettant le partage de ressources et de savoirs souvent du domaine de l'informatique).¹² Nombreux sont alors les auteurs qui cherchent à en délimiter le périmètre. Dans « Les espaces de coworking : ni tiers-lieux, ni incubateurs, ni Fab Labs », Julie Fabbri s'efforce ainsi de préciser leur définition en les distinguant des fablabs, incubateurs ou markerspaces. Néanmoins, tous sont rattrapés par les réalités multiples qu'ils revêtent, conduisant à l'élaboration de typologies. Julie Fabbri pointe en effet l'existence de variantes comme le café-coworking ou encore les « espaces pour entrepreneurs innovants »¹³. Il en va de même pour les auteurs de « Le coworking : un dispositif pour sortir de l'isolement », qui différencient les espaces au regard de leurs finalités respectives : aide à la gestion d'entreprise, hébergement d'entrepreneurs, collaboration par

⁷ Dilara Vanessa Trupia, « Produire un espace hybride de coopération. Une enquête ethnographique sur *La Cantine* », *Réseaux*, vol. 196, no. 2, 111-145, 2016.

⁸ Martine Azam, Nathalie Chauvac et Laurence Cloutier, « Quand un tiers-lieu devient multiple. Chronique d'une hybridation », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 87-10, 2015

⁹ Ignasi Capdevilla, « Co-Working Spaces and the Localised Dynamics of Innovation in Barcelona », *International Journal of Innovation Management*, vol. 19, no 3, 2015. (En ligne)

¹⁰ Julie Fabbri et Florence Charue-Duboc, « Les espaces de coworking : nouveaux intermédiaires d'innovation ouverte ? », *Revue française de gestion*, vol. 254, no. 1, 163-180, 2016.

¹¹ Alexandre Blein, « *Le coworking*, un espace pour les transactions hors marché ? La valorisation des réseaux sociaux pour travailleurs indépendants », *Réseaux*, vol. 196, no. 2, 147-176, 2016.

¹² Antoine Burret, « Démocratiser les tiers-lieux », *Multitudes*, vol. 52, no. 1, 89-97, 2013.

¹³ Julie Fabbri, « Les espaces de coworking : ni tiers-lieux, ni incubateurs, ni Fab Labs », *Entreprendre & Innover*, vol. 31, no. 4, 8-16, 2016.

catégorie de métier, accélérateur de rencontres professionnelles ou encore désir de créer un collectif.¹⁴ Par ailleurs, les limites de la définition peuvent varier d'un auteur à l'autre. Alors que Bruno Moriset explique par exemple qu'ils ne doivent pas être confondus avec les centres d'affaires¹⁵, Catherine Desbois choisit d'élargir le concept à ces derniers¹⁶. Loin de former un ensemble homogène, les réalités multiples du coworking en font une notion essentiellement hybride.

Si l'on s'en tient à sa racine étymologique, le coworking est avant tout un mode de travail. Le préfixe « co » vient en effet du latin « cum », dont le sens premier est « avec ». Il entre généralement dans la composition de mots où il indique l'association, la participation, la simultanéité¹⁷. « Working », travailler en anglais, se rapporte à une activité de production humaine, exercée généralement dans des cadres de réglementation et de rémunération¹⁸. Le coworking peut être alors envisagé comme une co-activité et une co-présence, « le travail avec d'autres » pouvant être entendu comme le partage strict d'un espace entre des personnes venues y travailler, mais aussi comme le travail en équipe. C'est d'ailleurs toute l'ambiguïté du concept soulignée par Alessandro Gandini, oscillant entre l'idée de « travailler en équipe sur un projet » et le fait de « travailler de manière individuelle dans un environnement partagé »¹⁹.

Le coworking, cet anglicisme entré dans la langue française est donc une pratique s'incarnant dans des espaces. Elle consiste à partager des bureaux avec d'autres travailleurs, qui a contrario de bureaux d'entreprise, ne sont pas investis exclusivement par une structure unique. Dans le langage courant, les espaces de coworking se réfèrent à des lieux privatifs dont des travailleurs d'horizons divers peuvent louer une portion d'espace. Toutefois, la pratique du coworking peut avoir des incarnations spatiales multiples. Le travail de Blandine Bréchnignac s'intéresse par exemple au « corporate working » ou « corpoworking », c'est à dire l'implémentation d'espaces de coworking au sein d'entreprises, ouverts à d'autres

¹⁴Anca Boboc, Kevin Bouchareb, Valérie Deruelle et Jean-Luc Metzger, « Le *coworking* : un dispositif pour sortir de l'isolement ? », *Sociologies*, 2014 (En ligne)

¹⁵ Bruno Moriset, « Building new places of the creative economy. The rise of coworking spaces ». 2013 (pré-publication)

¹⁶ Catherine Desbois, « Le coworking : un mode de travail né de la crise ? L'exemple de Berlin », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 210, no. 4, 100-109, 2014.

¹⁷ Définition de « co », *Larousse.fr*

¹⁸ Définition de « travail, travaux », *Larousse.fr*

¹⁹ « This third way was coined 'coworking' without the hyphen, to indicate the practice of working individually in a shared environment – and to differentiate it from *co-working* (with hyphen), which indicates working closely together on a piece of work », *Ibid* 5

travailleurs²⁰. Dans un article intitulé « Coworking 2.0 », l'observatoire de la qualité de vie au travail Actineo dresse un panorama des « nouvelles formes de coworking » telles que le corpworking ou encore le cohoming – la location de bureau chez des particuliers²¹.

C'est d'ailleurs souvent en tant que modalité de travail que le coworking est questionné, tant par les chercheurs que les observateurs de tous bords. Dans sa réflexion critique sur la littérature consacrée au phénomène, Alessandro Gandini explique ainsi y lire une « attente d'un nouveau modèle de travail »²². Il n'est en effet pas rare de voir liés dans les discours médiatiques la multiplication des espaces de coworking aux « nouveaux modes d'organisation du travail »²³, voire comme une « nouvelle façon de travailler »²⁴. Pour Catherine Desbois, c'est la modification profonde de la façon de concevoir le travail lui-même qui se trouve à l'origine de ces nouveaux lieux professionnels.²⁵ Elle les considère d'ailleurs comme les signes d'une « révolution du travail » et d'une « volonté de travailler autrement ». Cette terminologie est souvent utilisée dans la communication des espaces de coworking eux-mêmes, tels que Coworking Pays-Basque dont la signature n'est autre que « Travailler autrement ».²⁶ L'idée d'une manière alternative de pratiquer et penser le travail semble donc au cœur de l'univers de représentations associé au coworking.

Pour Philippe Breton, les discours d'accompagnement d'un phénomène sont à la fois des filtres à travers lesquels « un objet est appréhendé et utilisé », mais également souvent un « déterminant de l'usage, et plus en amont, un déterminant de l'objet et même parfois de son invention »²⁷. Selon lui, l'objet mobilise un univers de significations qui lui préexiste bien souvent, faisant échos à l'idée développée par Michel de Certeau selon laquelle « les récits marchent devant les pratiques sociales pour leur ouvrir le champs »²⁸. En ce sens, l'étude des imaginaires liés au coworking semble avoir un rôle à jouer dans la compréhension de ce phénomène nouveau. Plus encore, elle permet de questionner les fondements de la vision du travail qu'ils portent. Il s'agira alors de se demander :

²⁰ Blandine Bréchnac, « *Corporate coworking* : « hacker » le travail ? », *Sociologies pratiques*, vol. 34, no. 1, 93-101, 2017.

²¹ « Coworking 2.0 », *Actineo.fr*, Avril 2017 <http://www.actineo.fr/article/coworking-20>

²² Trad. de « as it is connoted with the expectation of being the 'new model of work' in the context of the 'collaborative and 'sharing' economy », *Ibid* 5.

²³ « Anticafés veut réinventer le coworking », *Entreprendre.fr*, 9 Mai 2017

²⁴ « Le coworking, une nouvelle façon de travailler », *Capital.fr*, 9 Mai 2015

²⁵ *Ibid* 16.

²⁶ Site internet de Coworking Pays-Basque

²⁷ Philippe Breton, "Que faut-il entendre par discours d'accompagnement des nouvelles technologies ?", *Les dossiers de l'audiovisuel*, n° 103, Mai-Juin 2002, p. 7.

²⁸ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, 1. arts de faire*, 1990, p. 185.

Entre rejet et utopie, en quoi les promesses du coworking construisent-elles une voie moyenne pour « le travail de demain » ?

Cette interrogation a conduit à élaborer plusieurs hypothèses de recherche :

- 1) Les représentations des espaces de coworking s'appuient sur un rejet du travail en entreprise.
- 2) La promesse de modes de travail et de vie alternatifs est au cœur de la promotion du coworking.
- 3) Les espaces de coworking sont les lieux où s'invente un nouveau paradigme du travail.

Afin de vérifier ces hypothèses, un terrain de recherche a été déployé sur trois niveaux. Un travail préliminaire d'identification des thématiques et discours associés à la pratique du coworking s'est appuyé sur un corpus d'articles issus de médias d'informations généralistes et spécialistes, ainsi que des sites internet d'espaces de coworking français. Le critère de sélection de ces sources a principalement porté sur la dimension promotionnelle des contenus. Certaines analyses sémiologiques d'images et de discours figurent en annexes afin de restituer la démarche employée.²⁹

S'en est suivi un travail de terrain exploratoire, visant à aller au delà des discours médiatiques, de les « arracher à leur prétention planétaire et à leur universalité technique pour les ancrer dans des enjeux, des lieux et des situations – analyser leurs effets dans la ville, dans l'entreprise, dans l'industrie culturelle, dans la relation sociale et amicale », comme le suggère Yves Jeanneret dans « Autre chose qu'un discours, davantage un accompagnement, mieux qu'une résistance »³⁰. Huit entretiens individuels ont ainsi été conduits entre mars et juillet 2017³¹, auprès de profils variés ayant un degré de familiarité plus ou moins élevé avec la pratique du coworking. De l'animateur d'espace au travailleur indépendant n'ayant jamais fréquenté un espace de coworking, l'approche s'est voulue qualitative et différenciée, afin de saisir les nuances et les subtilités des représentations. Les huit profils interrogés sont :

- Claire Dumetz, salariée dans une startup implantée dans un espace de coworking

²⁹ Annexe 2 – Analyses sémiologiques

³⁰ Yves Jeanneret, « Autre chose qu'un discours, davantage qu'un accompagnement, mieux qu'une résistance », *Terminal*, no. 85, 2001.

³¹ Annexe 3 – Retranscription des entretiens individuels

- François-Xavier de Vaujany, professeur des universités à l'université Paris-Dauphine, fondateur du RSGC³², fréquentant les espaces de coworkings dans le cadre de ses travaux de recherche
- Fanny Bronnes, salariée d'une entreprise de conseil aux entreprises et animatrice d'espace de corpworking
- Elise Guffens, salariée d'une startup implantée dans un espace de corpworking
- Arthur Enard, photographe indépendant n'ayant jamais fréquenté d'espace de coworking
- Olivier Legrais, intermittent du spectacle ayant travaillé dans un espace de coworking
- Anne Martiréné, directrice de création indépendante ayant fréquenté pendant 8 ans un espace de coworking
- Stéphanie Faure, salariée-doctorante CIFRE fréquentant les espaces de coworking dans le cadre de son travail et de son terrain de recherche, se définissant elle-même comme « observatrice et contributrice »

Partant du postulat que les représentations se construisent aussi à travers les usages des acteurs, c'est sur ces derniers que les entretiens ont essentiellement porté, à partir d'un guide d'entretien adapté aux profils interrogés. Une partie des questions concernait également la vision du travail propre à chacun et véhiculée par les espaces de coworking. Ils ont ensuite été retranscrits dans leur intégralité, puis traités selon les techniques d'analyse de discours classiques.

En parallèle, sept observations in-situ ont été menées principalement dans des espaces de coworking parisiens afin d'appréhender leur réalité sur le terrain et questionner ses propres impressions. Ainsi, plusieurs postures ont été adoptées afin de varier les angles d'approches : visiteuse, travailleuse ou encore utilisatrice de l'espace de restauration. Elles ont ensuite été restituées dans une grille d'analyse à visée interprétative³³.

Le présent travail de recherche entend restituer les résultats issus de ce travail de terrain et les réponses qu'il apporte aux hypothèses formulées. Il s'agira dans un premier temps de se demander en quoi les espaces de coworking prétendent proposer une alternative au travail en entreprise, puis de voir en quoi celle-ci peut s'incarner dans une forme d'idéal communautaire, pour enfin questionner le « modèle du futur » supposé s'y inventer.

³² Acronyme du Research Group of collaborative spaces – Site internet du RGCS

³³ Annexe 3 – Observations in-situ : visites et usages d'espace de *coworking* parisiens.

PARTIE 1 – LE COWORKING, UNE ALTERNATIVE AU TRAVAIL EN « ENTREPRISE CLASSIQUE » ?

En tant que tiers-lieux, les espaces de coworking déploient un imaginaire de rupture par rapport au travail dans l'entreprise classique et ce faisant, en brouillent les frontières traditionnelles, qu'elles soient spatiales, temporelles, organisationnelles ou symboliques.

1.1. Des espaces de l'entre-deux essentiellement hybrides.

1.1.1. Espaces tiers : sortir de la dichotomie domicile / bureau.

Dans « Building new places of the creative economy: The rise of coworking spaces », Bruno Moriset range les espaces de coworking dans la catégorie des « tiers-lieux », terme utilisé pour la première fois par Ray Oldenburg en 1989 pour décrire les « lieux n'étant ni la maison, ni le bureau »³⁴. Selon le sociologue américain, cette idée de troisième lieu dérive de la distance physique et sociale créée à l'avènement de la révolution industrielle entre la maison – « le premier lieu » - et le lieu de travail – « le second lieu ». Ces deux points de repères représentant des mondes restreints dans lesquels les rôles sociaux de l'individu sont déterminés et relativement limités, des tiers-lieux sont nécessaires pour que se développe une vie sociale alternative, où chacun peut élargir ses propres perspectives.³⁵

Cette notion d'espace tiers est également présente dans la réflexion d'Alessandro Gandini, pour qui les espaces de coworking permettent une « troisième voie », à mi-chemin entre une vie professionnelle « classique » au sein d'un « bureau traditionnel et délimité », avec un environnement social lui étant propre et une vie professionnelle « indépendante », dans laquelle le travailleur est isolé à son domicile³⁶. Elle postule ainsi l'existence d'espaces tiers pouvant être utilisés pour travailler, sortant de la dichotomie domicile / bureau. C'est

³⁴ « The term of third place was coined by American sociologist R. Oldenburg (1989) to describe places out of the home and the office », Ibid 16.

³⁵ Ray Oldenburg, « The Café as a third place », pp. 7-21 in Askel Tjorvat et Graham Scambler, *Café Society*, 2013, p. 7-8

³⁶ Trad. de « It brought the possibility of envisaging a 'third way' of working, halfway between a 'standard' worklife within a traditional, well-delimited workplace in a community-like environment, and an independent worklife as a freelancer, characteristic of freedom and independence, where the worker is based at home in isolation. », Ibid 5.

d'ailleurs ce que suggère l'une des interviewées lorsqu'elle s'exclame pouvoir « travailler dans un jardin sans problème ! »³⁷.

Pour Pierre Dubus, le tiers-lieu est un espace interstitiel, « une sorte d'entre-deux ne s'intégrant pas à une fonction définie »³⁸. On y retrouve là l'opposition mise au jour par E.T. Hall dans *La dimension cachée*, lorsqu'il distingue les territoires à organisation fixe, délimités et correspondant à une fonction particulière, des territoires à organisation semi-fixe, dont les usages peuvent varier au gré des réorganisations³⁹. Le jardin mentionné ci-dessus n'est en effet pas initialement pensé pour héberger une activité de travail intellectuel mais peut tout de même se prêter à cet usage. En tant que tiers-lieux, les espaces de coworking se présentent comme des espaces de l'entre-deux : entre domicile et bureau, entre usages et fonctions distincts, entre isolation et environnement social professionnel.

1.1.2. Une hybridation esthétique et fonctionnelle des espaces.

Cette notion d'entre-deux se retrouve d'ailleurs à l'échelle de l'aménagement et l'organisation des espaces de coworking. L'hybridation semble en effet souvent au cœur de la configuration de ces lieux, comme au Craft, à mi-chemin entre la cantine hipster et la bibliothèque⁴⁰ ou encore l'AntiCafé, qui en se voulant en contrepied du café classique, en réinvestit tous les codes⁴¹. Elle peut se manifester à travers l'implantation d'espaces de coworking dans des lieux insolites, comme le Container au Havre, qui réinvestit l'imaginaire des docks.⁴²

L'hybridité peut être générée par l'ameublement et la décoration du lieu. Un mélange des genres peut s'observer au WorkLab Paris, entre « de la récup' », du mobilier acheté à la Ressourcerie, « trouvé dans la rue » et du mobilier « design et ergonomique » plus qualitatif⁴³. L'esthétique du lieu participe en outre à créer le sentiment d'être « chez soi » au travail :

« Il y a toute une mise en scène qui fait que tu as l'impression d'être dans ton salon quand t'arrives. Et tu n'as pas juste la moquette bleue et les murs blancs. »⁴⁴

³⁷ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2692

³⁸ Pierre Dubus, « Réflexion sur les tiers-lieux. Signification et effets dans les institutions médico-sociales », *VST - Vie sociale et traitements*, no 103, 18-24, 2009 (En ligne)

³⁹ Edvard T. Hall, *La dimension cachée*, Paris : Seuil, 2014. (En ligne)

⁴⁰ Annexe 4 – Observation 1.

⁴¹ Annexe 4 – Observation 6.

⁴² « Le Havre. L'espace de coworking Le Container sort de sa coquille », *Ouest-France.fr*, 14 avril 2017

⁴³ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 739-740

⁴⁴ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 187-188

« Comme l'espace offre beaucoup de ressources, on s'y sent un peu comme chez soi. »⁴⁵

La présence d'une cuisine, d'une salle de détente, de canapés, fauteuils confortables ou encore d'un espace sieste font entrer dans un espace dédié au travail des éléments appartenant classiquement à l'univers de la maison. Ces derniers tranchent avec l'image topique du bureau d'entreprise impersonnelle construite en creux par la mention de la « moquette bleue » et des « murs blancs ».

Cette porosité d'univers a priori clos se retrouve d'ailleurs dans l'ambition de certains espaces d'être polyfonctionnels, comme le Coworkcrèche qui se définit à la fois comme un espace de travail et de garde pour jeunes enfants⁴⁶. Le Craft peut quant à lui être utilisé uniquement pour son espace de restauration par des utilisateurs qui n'y viendraient pas forcément pour travailler⁴⁷. Certains se proposent même comme des lieux totaux, presque auto-suffisants, réunissant toutes les fonctions de la vie quotidienne, comme Mutinerie Village, « espace de coworking et coliving », réunissant un espace de travail, un potager en permaculture pour les repas, un hébergement en chambres doubles et 42 hectares de prairie, rivière et sous-bois⁴⁸.

Par l'hybridation des espaces de coworking, ce sont les frontières traditionnelles du lieu de travail, ce premier lieu de la révolution industrielle, qui se voient reconfigurées.

1.1.3. La mise en co-présence de mondes professionnels cloisonnés.

Celle-ci est également perceptible à la diversité des profils coexistant dans ces lieux. Si l'accent est souvent mis sur les travailleurs indépendants⁴⁹ et les entrepreneurs dans la littérature et les discours médiatiques, le panel d'interviewés permet d'allonger la liste des utilisateurs : salariés d'entreprise pratiquant le télétravail, salariés de petites entreprises ou startups implantées de façon permanente dans des espaces de coworking, intermittents du spectacle ou encore chercheurs. Des projets entiers d'entreprises peuvent y être excubés – exportés – de manière permanente, comme les équipes de La Poste au Schoolab⁵⁰. Des mondes professionnels traditionnellement circonscrits à des espaces distincts se trouvent alors mêlés dans un lieu unique.

⁴⁵ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1106-1107

⁴⁶ Site internet du CoworkCreche Paris

⁴⁷ Annexe 4 – Observation 1.

⁴⁸ Site internet de Mutinerie Village

⁴⁹ « *Coworking spaces are shared workplaces utilised by different sorts of knowledge professionals, mostly freelancers* », Ibid 5.

⁵⁰ Annexe 4 – Observation 5.

Ce sont également des cultures professionnelles qui se mêlent au sein des espaces de coworking. Aux salariés des grandes entreprises, des startups et des travailleurs indépendants se mêlent également des fonctionnaires et salariés de l'administration. Ces derniers investiraient les espaces de coworking subventionnés par des collectivités pour « montrer l'exemple ». Ce mélange participerait d'ailleurs à atténuer la culture propre à chaque entreprise :

« Je dirais que le sens de la culture de la boîte serait plus fort si c'était un bâtiment vraiment destiné pour nous. »⁵¹

Par ailleurs, des cultures métiers distinctes peuvent se retrouver mêlées dans les espaces de coworking. Dans sa communication, WeWork insiste notamment sur la « diversité des profils », issus tant des secteurs de la mode que de la tech en passant par le droit⁵². Des interviewés déclarent avoir fait l'expérience de cette hybridité des métiers : société de sécurité en co-présence avec un studio de production⁵³, arrivée d'une entreprise de tourisme dans un espace surtout investi par des professionnels de la communication⁵⁴.

Des profils n'étant pas directement liés au monde du travail peuvent également investir temporairement les lieux. C'est le cas des étudiants, qui s'y rendent dans le cadre de projets d'études⁵⁵. Une observation a ainsi été menée à l'AntiCafé à l'occasion d'un travail de groupe avec d'autres étudiants⁵⁶. Certains utilisateurs peuvent même être seulement de passage dans l'espace pour boire un café, comme des retraités les jours de marché⁵⁷.

Les espaces de coworking semblent donc caractérisés par un décloisonnement, qui met en présence des mondes, cultures professionnelles et profils essentiellement distincts. Ce sont ainsi des espaces socialement inclusifs, qui rebattent les cartes des organisations traditionnelles laborales.

⁵¹ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 216

⁵² Annexe 2 – Analyse sémiologiques

⁵³ Olivier Legrais, Annexe 3, l. 2247-2248

⁵⁴ Anne Matiréné, Annexe 3, l. 1800-1802

⁵⁵ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2729-2732

⁵⁶ Annexe 4 – Observation 6.

⁵⁷ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2739-2745

1.2. Le bureau est mort, vive le bureau : une recomposition spatio-temporelle.

1.2.1. Quand l'outil n'est plus qu'accès, la dématérialisation de l'espace de travail.

Le bureau en tant qu'espace limité est l'une des premières structures traditionnelles à être questionnée par la pratique du coworking. Or, comme le rappelle Anne Monjaret dans « Être bien dans son bureau », celui-ci se définit avant-tout « par ses instruments de travail »⁵⁸. Questionner le bureau passe donc avant tout par une réflexion sur les outils de travail. Pour les coworkeurs, ceux-ci se résument bien souvent à un ordinateur et une connexion internet, voire du smartphone des coworkeurs :

*« De quoi j'ai besoin pour bosser ? J'ai besoin d'un bureau avec mon ordinateur dessus, c'est tout. »*⁵⁹

*« L'ordinateur et l'internet. »*⁶⁰

*« J'ai un PC portable. J'ai également un smartphone, sur lequel j'ai mon agenda, mes mails professionnels, mes outils de com', à savoir Twitter, Facebook. »*⁶¹

Les travailleurs rencontrés dans les espaces et représentés dans l'iconographie médiatique sont en effet tous sans exception équipés d'ordinateurs portables ou de tablettes numériques. Certains espaces tels que « Le Laptop »⁶² ont même choisi de faire un clin d'œil à cet élément définitoire du coworkeur dans leur identité de marque.

Ces outils sont par ailleurs associés à l'idée de nomadisme caractérisant une nouvelle génération de travailleurs, parfois regroupés sous le termes 'lone eagles' – aigles ou oiseaux solitaires en français. Bruno Moriset associe l'émergence de ces individus pouvant « vivre et travailler n'importe où » grâce aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, à la mondialisation, la digitalisation et l'ubiquité informationnelle

⁵⁸ Anne Monjaret, « Être bien dans son bureau»: Jalons pour une réflexion sur les différentes formes d'appropriation de l'espace de travail, *Ethnologie française*, vol. 26, no. 1, 129-139, 1996, p. 132 <http://www.jstor.org/stable/40989628>)

⁵⁹ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 83.

⁶⁰ Olivier Legrais, Annexe 3, l. 2168.

⁶¹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2525-26

⁶² De l'anglais « ordinateur portable »
Site Internet du Laptop

caractérisant l'économie de la connaissance⁶³. La question de l'accès est au cœur des métiers de ces nouveaux nomades digitaux qui peuvent ainsi travailler dans tous types de lieux, que ce soit dans le cadre de leurs mobilités professionnelles ou de leur quotidien. Tous les interviewés se caractérisent en effet comme des travailleurs mobiles, dans des périmètres plus ou moins larges. Ils peuvent même investir au cours de leurs déplacements professionnels des lieux comme les gares⁶⁴. L'une d'entre elle avoue partir régulièrement à Ibiza pour y finaliser son travail de création⁶⁵. La rue elle-même peut constituer à leurs yeux un espace de travail :

« De toute manière, quand tu consultes tes mails sur ton téléphone, tu travailles où ? Dans la rue ! »⁶⁶

La démultiplication des lieux de travail s'accompagne également d'une dématérialisation de celui-ci. En 1992 déjà, Anne Monjaret observait cette tendance dans les bureaux face à « l'essor de l'informatique, de la télématique » et « l'explosion des espaces virtuels »⁶⁷. On est en effet loin des « bureaux anonymes » décrits par George Perec en 1989 dans *L'Infra-ordinaire*, comme des « lieux vagues encombrés de dossiers mal ficelés, de tampons, d'attaches-trombones, de crayons suçotés, de gommes qui n'effacent plus, d'enveloppes jaunasses »⁶⁸. Peter Jockusch constatait d'ailleurs dès 1992 une certaine « nudité de l'espace » dans l'évolution vers « le bureau électronique »⁶⁹.

Une décorrélation s'observe en effet encore le travail et son lieu d'exécution, mise en valeur par dans les discours des coworkeurs interrogés :

« Parce que je fais un travail qui importe peu en fonction du lieu. »⁷⁰

« Et tu n'es pas obligé d'être au bureau pour travailler. Tu peux travailler chez toi, tu peux travailler dans un autre lieu. »⁷¹

C'est également en creux une remise en question de l'unité de temps et de lieu imposées, contraintes par le travail en entreprise, incarné par le « 9h-18h » réglementaire. L'éclatement des frontières physiques, tangibles et palpables du bureau traditionnel est donc étroitement lié à la pratique du coworking, dont le travailleur « nomade » est devenu la figure de proue.

⁶³ Ibid 15.

⁶⁴ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2694-2695

⁶⁵ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1640-1642

⁶⁶ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 927-928

⁶⁷ Ibid 44, p. 136

⁶⁸ Georges Perec, *L'infraordinaire*, Paris : Seuil, 1989, p. 90.

⁶⁹ Peter Jockusch, « Une expérience allemande récente des transformations d'organisations administratives dans le secteur public », *Territoires et architectures d'entreprises*, vol. 2, 33-37, 1992, p.34

⁷⁰ Claire Dumetz., Annexe 3, l. 224-225

⁷¹ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 922-23

1.2.2. *Quand le besoin détermine l'usage : l'ère du bureau sur mesure.*

La dématérialisation et le nomadisme ne signifient pour autant pas la disparition de l'espace de travail. Les interrogés mettent en effet en valeur l'importance d'un lieu physique de référence, ne serait-ce que dans leurs relations professionnelles avec des personnes extérieures. Celui-ci conforterait la crédibilité et la visibilité des acteurs. Une interviewée souligne ainsi l'importance dans sa relation avec ses clients « d'imaginer l'autre dans son univers de travail. »⁷². Indiquer travailler dans un espace de coworking constitue selon elle un message positif vis à vis de ses clients et prestataires travaillant en entreprise :

« Parce que ça ne leur fait pas trop peur, c'est un terme moderne. Ils imaginent que c'est une sorte de loft, avec des mecs, qu'il y a une cuisine... Enfin, c'est leur rêve à eux aussi. »⁷³

Les espaces de coworking permettraient ainsi de créer les conditions pour recevoir à l'occasion d'une mobilité d'un salarié, par exemple. Des commerciaux en déplacement dans une ville peuvent louer à la journée un espace pour rencontrer un client⁷⁴. Des ateliers de formation peuvent également s'y dérouler⁷⁵. Cette flexibilité peut être un avantage pour une startup implantée dans un espace de coworking, car lui permet d'agrandir la taille du lieu de travail en fonction des besoins et du recrutement⁷⁶. Celle-ci sera ainsi davantage dans une logique d'accès à l'usage que de propriété, plus lourde à assumer pour une structure qui se développe.

Ainsi, les coworkeurs vont avoir un usage de l'espace lié essentiellement aux tâches qu'ils ont à effectuer et à leurs besoins – en termes de ressources et de bien-être. L'humeur peut ainsi même constituer un facteur pris en compte dans le choix d'une portion d'espace⁷⁷. Les différentes saisons de l'année peuvent également induire des usages particuliers⁷⁸, les espaces extérieurs tels que les terrasses étant plus investis au moment au printemps et en été. Au WorkLab Paris, c'est ainsi un principe de mouvement et de liberté qui est mis en avant par l'animatrice du lieu : « Ici, tu t'installes en fonction de tes besoins »⁷⁹. Selon elle, la

⁷² Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1948

⁷³ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1756-58

⁷⁴ François-Xavier de Vaujany, Annexe 3, l. 337-338

⁷⁵ Stéphanie Faure, Annexe 3, l. 2609-2611

⁷⁶ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 126-128

⁷⁷ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1022-1023

⁷⁸ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1055-57

⁷⁹ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 1755

multiplicité des espaces et la possibilité de passer de l'un à l'autre a un notamment un impact positif sur la concentration des travailleurs :

« J'observe aussi des habitudes des gens, je sais qu'ils vont aller s'installer dans tel espace à tel moment de la journée, parce qu'ils veulent faire la sieste, ou parce qu'ils ont besoin de s'isoler davantage à ce moment de la journée. Les gens ont des cycles de concentration. Globalement, si on me demande où est quelqu'un, je peux le trouver facilement dans l'espace. Parce que je sais que c'est un espace où il/elle se sent bien. »⁸⁰

Il ne s'agit donc tant pas d'une disparition du bureau que d'une recombinaison sur-mesure de celui-ci.

Cette liberté physique et spatiale nouvelle se lit souvent en contrepoint de la fixité induite par l'attribution d'un bureau classique en entreprise :

« Dans une entreprise, normalement, tu as ton bureau et tu t'y installes tous les jours. Tu as ton matériel, ton collègue à gauche, à droite. Tu vois qui est en face, tu sais qui est installé derrière toi, tu as tes habitudes. »⁸¹

L'isotopie du bureau en entreprise est d'ailleurs en cause dans les discours de certains interviewés. L'un d'eux indique apprécier la mobilité que lui permet son nouveau statut d'indépendant, en comparaison de son ancien travail de salarié :

« Dans mon ancien job, j'étais clairement assis face à un ordi toute la journée, entouré des mêmes personnes. Aller toujours sur ce même lieu de travail, répéter quotidiennement ce travail, ce qui est finalement très fatiguant, ça tape vraiment sur le système. »⁸²

Il en ressort ainsi une sorte de monotonie, nuisible au bien-être du travailleur. En comparaison ses expériences de salariée, une interviewée explique ne plus ressentir « cette lassitude, cette fatigue, cette saturation psychologique de dire « J'en peux plus d'être là depuis 8h du mat ' »⁸³, qu'elle attribue à l'unité spatio-temporelle du bureau classique. Moduler son espace et sa position au cours de la journée permet selon elle de réintroduire aussi plus d'humanité dans le rythme du travail :

⁸⁰ Fanny Bronnes, Annexe 3, 1.729-733

⁸¹ Fanny Bronnes, Annexe 3, 1.753-755

⁸² Arthur Enard, Annexe 3, 1.1410-1413

⁸³ Fanny Bronnes, Annexe 3, 1.824-825

« Avoir la possibilité d'aller en coworking, c'est accepter que le travailleur est aussi un individu, avant tout. Et qu'il a des besoins. Que ce n'est pas forcément une bonne idée qu'il travaille 5 jours du 7 au même endroit. »⁸⁴

1.2.3. « On n'est pas sur un métro-boulot-dodo classique » : entre flexibilité et recomposition des temps de travail.

C'est également la possibilité de choisir, plutôt que de subir, un cadre et un rythme de travail, qui est mise en avant à travers la pratique du coworking. Les coworkeurs choisissent en effet quand ils viennent travailler. Certains usagers s'autorisent par exemple à passer quelques heures chez eux, avant de se rendre sur son lieu de travail. La maîtrise de son temps et la possibilité de composer ou recomposer son emploi du temps au gré des besoins est un avantage apprécié et mis en avant :

« On n'est pas sur un métro-boulot- dodo classique. »⁸⁵

« J'ai un emploi du temps sur mesure. »

« Parce que demain matin, je vais prendre ma matinée, je vais déjeuner avec Louise »⁸⁶

Pour Jung Bohdan, cette flexibilité est due à la nature synchrone des activités des travailleurs, qui peuvent alors travailler à leur propre rythme, sans être figé « dans le le temps prévu par la bureaucratie de l'entreprise⁸⁷. Les horaires imposés par l'entreprise sont en effet considérés comme rigides par rapport aux « rythmes des personnes »⁸⁸. Qu'ils soient du matin ou du soir, les individus sont alors libres de commencer leur journée à 10h30 ou bien de la finir « beaucoup plus tard », en étant en phase avec leur « rythme personnel »⁸⁹. Cela peut également être un moyen de pallier à des contraintes de vie le matin. Cette souplesse va de pair avec une absence de contrôle des horaires, dans le cas de salariés rattachés à une entreprise. Au WorkLab Paris, la configuration du lieu sur trois étages fait que les coworkeurs ne savent quand un autre travailleur arrive ou part. Il n'est d'ailleurs pas question de « fliquer »⁹⁰ les salariés, rappelle l'animatrice du lieu.

⁸⁴ Fanny Bronnes, Annexe 3, 1.905-907

⁸⁵ Olivier Legrais, Annexe 3, 1.2349

⁸⁶ Anne Martiréné, Annexe 3, 1. 1720-21

⁸⁷ Jung Bohdan, « La vie et le travail à l'époque de l'économie et la classe créative », *Sociétés*, no 112, 77-85, 2011.

⁸⁸ Stephanie Faure, Annexe 3, 1. 2846-2850

⁸⁹ Olivier Legrais, Annexe 3, 1.2320-24

⁹⁰ Fanny Bronnes, Annexe 3, 1. 788-89

Se rendre dans un espace de coworking, plutôt que sur son lieu de travail, peut également représenter pour les salariés une réduction de leur trajet, notamment lorsqu'ils doivent faire tous les jours plus de « 40 minutes de transport »⁹¹. Ils sont plusieurs à mettre en avant cet avantage, leur permettant d'introduire plus de souplesse dans l'organisation de leur journée. C'est également une manière de casser les routines associées au travail en entreprise. Des salariés le voit comme un « moment plus stimulant, qui va te sortir de ton train-train habituel »⁹².

C'est donc hors des cadres temporels, mais aussi spatiaux et émotionnels de l'entreprise que le coworking prétend s'inscrire. Au-delà, c'est un rejet des structures classiques du monde du travail qui s'exprime.

1.3. Liberté, choix, mouvement : de nouveaux contours pour le travail.

1.3.1. De la défiance au rejet : un rapport déceptif à l'entreprise

Dans « Le coworking : un mode de travail né de la crise ? L'exemple de Berlin », Catherine Desbois⁹³ lie la montée en puissance du coworking à l'évolution économique mondiale, « caractérisée par la mondialisation de l'économie, le recours aux nouvelles technologies et l'externalisation de certaines activités ». La crise économique aurait selon elle favorisé les initiatives individuelles, le développement de startups, d'auto-entreprises, qui peuvent « trouver des avantages au coworking ». Elle note ainsi sur la période 2010-2012 une moindre confiance des salariés en un système économique qu'elle décrit comme « fondé sur les grandes entreprises et les banques », associé à « un regain de précarité pour des salariés contraints au travail partiel ou intérimaire ». Cette situation les pousserait alors à chercher « une nouvelle voie en créant leur propre emploi » et dès lors fréquenter les espaces de coworking ayant l'avantage de combiner flexibilité et faible coût.

La pratique du coworking serait ainsi indirectement le fruit d'un rapport déceptif à l'entreprise et d'une envie de s'en libérer. Les profils de travailleurs indépendants interrogés mettent d'ailleurs en avant la déception que le statut de salarié leur a finalement inspirée. Deux d'entre eux ont notamment été victimes de licenciements économiques avant de se

⁹¹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2564-2565

⁹² Elise Guffens, Annexe 3, l. 1214-1215

⁹³ Ibid 16.

lancer à leur compte. Est mis également en cause le système hiérarchique de l'entreprise et la pression émotionnelle, l'incertitude que celui-ci engendre :

« Je n'ai pas le stress d'une hiérarchie constante, multiple. »⁹⁴

Les contraintes et obligations inhérentes au travail en entreprise sont également critiquées voire moquées dans les discours des coworkers. Des situations conflictuelles peuvent même apparaître dans les espaces de coworking entre des profils indépendants et des travailleurs jugés trop imprégnés de la culture de l'entreprise :

*« On était tous des indépendants, excepté le mec qui avait la boîte de tourisme. Il amenait un peu avec lui le truc « Bon bah il est une heure, on mange ! ». Tout ce qui te rappelle le salariat (...) **Tout ce que tu veux, c'est qu'il n'y ait aucun signe du salariat qui entre par la porte.** C'est à dire les déjeuners pénibles avec ton chef à savoir ce qu'il a regardé à la télé la veille, les obligations du pot, de ceci ou de cela. »⁹⁵*

La déception peut ainsi même aller jusqu'au désir d'évoluer dans un monde dénué de tout signe rappelant celui de l'entreprise. Tous mettent d'ailleurs en valeur la liberté dont leur nouveau statut leur permet de jouir, qui leur offre la possibilité de ne pas être « enchaînés à une boîte »⁹⁶ :

« C'est la liberté, c'est juste la liberté. Si jamais ça finit par me soûler, ce qui peut arriver du jour au lendemain, j'ai le droit de me dire que je me prends 6 mois tranquille, que je vais voir ailleurs. C'est de la liberté pure. Et c'est rare dans le milieu du travail, alors il faut en profiter. »⁹⁷

Se dessine en creux une représentation du travail en entreprise comme contraignant voire emprisonnant. Celui-ci est d'ailleurs de façon récurrente associée au quartier d'affaires de La Défense et l'image négative que celui-ci projette :

« Parce que bon, la Défense, tout ça, ce sont des univers impitoyables. »⁹⁸

Les discours d'escorte du coworking tendent d'ailleurs à réinvestir ce portrait peu flatteur du monde de l'entreprise, dont les travailleurs seraient aujourd'hui fondamentalement en rejet. On peut ainsi lire dans un article de l'ADN dédié à Remix Coworking que « *les corporates sont empreints d'une culture du toujours plus, de l'individualisme, de la hiérarchie qui ne*

⁹⁴ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1721-1722

⁹⁵ Anne Martiréné, Annexe 3, l.1807-1812

⁹⁶ Olivier Legrais, Annexe 3, l. 2139-40

⁹⁷ Olivier Legrais, Annexe 3, l. 2145-2147

⁹⁸ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1650

convient plus à beaucoup de personnes ». ⁹⁹. Le monde de l'entreprise s'y lit comme un univers laissant peu de place à l'humain et à l'auto-détermination des individus, derrière la course aux gains et des structures contraignantes qui leur sont imposées. Sylvie Thorel-Cailleteau, qui a travaillé sur la figure de l'employé de bureau dans les œuvres de Gogol, Hoffmann, Grillparzer, Huysmans et Melville, pointe d'ailleurs ce manque d'autonomie comme source de souffrance pour le travailleur :

« Un nouveau personnage apparaît alors, en qui semblent se recueillir toutes les vicissitudes de la vie moderne : c'est l'employé de bureau, humble et malheureux, qui consacre sa vie à l'exécution mécanique de travaux dissociés de toute finalité (...). L'employé de bureau s'inscrit dans un système fortement hiérarchisé, ce qui suppose délégation des tâches et dissociation entre tâches et responsabilités – des néants s'emboîtent : il prend place dans une chaîne et ne maîtrise rien des buts auxquels il œuvre cependant ; il est voué à ne connaître jamais que des moyens et se trouve asservi à des intérêts qu'il ne maîtrise pas du tout. Enfin il souffre (...) ¹⁰⁰ »

La situation de mal-être décrite n'est pas sans rappeler la racine étymologique présumée du terme travail. Il dériverait de « tripalium », un instrument de torture et d'immobilisation, qui lui-même se rapporte au terme « tripaliare », signifiant « contraindre ». ¹⁰¹ Le coworking correspond ainsi à ce désir de subir « moins de contraintes ». Son organisation s'oppose dans l'esprit des coworkeurs aux organisations classiques du monde du travail :

« Ouais, on s'y sent bien, on ne se sent pas sous pression. C'est beaucoup plus détente qu'une boîte classique. (...) C'est moins de pression, du détachement aussi. Car comme ce n'est pas un espace alloué exclusivement à mon business, c'est comme si c'était un peu extérieur. » ¹⁰²

Le fait d'être dans un espace tiers crée les conditions d'une prise de recul vis à vis des structures de l'entreprise. Plus encore, il peut même constituer une « alternative à des salariés » en souffrance « dans l'environnement qui leur est imposé dans leur boîte ne leur correspondent pas » ¹⁰³. La représentation du coworking s'inscrit donc profondément en opposition à celle du monde du travail classique, de l'entreprise et du bureau.

⁹⁹ Jeremy Lopes, « En finir avec le bullshit du coworking », Ladn.eu, 18 octobre 2016

¹⁰⁰ Thorel-Cailleteau, Sylvie. « La figure de l'employé de bureau », *Travailler*, vol. 7, no. 1, 77-88, 2002.

¹⁰¹ « Travaux travaux (Travail), *Etymologie Français, Latin grec sanskrit*

¹⁰² Claire Dumetz, Annexe 3, l. 211-12 puis l.90

¹⁰³ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2633-34

1.3.2. Travail-loisir, travail-passion : une porosité des espaces émotionnels.

L'une des raisons tient à ce que dans les espaces de coworking, « on n'a pas nécessairement l'impression de travailler. »¹⁰⁴. Il existe une dimension ludique dans ces espaces, pouvant s'incarner dans des équipements tels que des tables de ping-pong ou des baby-foot., introduisant des enclaves de jeu dans l'espace. L'aspect ludique peut être mis en scène dans la communication des espaces de coworking : un échiquier entre par exemple dans la composition d'un cliché de l'AntiCafé Beaubourg¹⁰⁵. La décoration souvent très colorée participe également à les égayer et les dynamiser. A l'AntiCafé, par exemple, un espace pour s'asseoir complètement peint en jaune a été aménagé dans un renforcement du mur pour accueillir des travailleurs, créant des ruptures dans l'agencement de l'espace qui surprennent et amusent¹⁰⁶.

Dans cette perspective, les usagers mettent en valeur des moments volés au travail au sein des espaces qu'ils investissent :

« Tu peux vraiment être toi. Ça n'a rien à voir. Si tu as envie de faire de la manucure dans le bureau, tu peux. On avait une table, une petite courette, c'était sympa. Une fois, on a picolé toute la journée pour un anniversaire et on n'a pas travaillé. »¹⁰⁷

Le fait de pouvoir s'amuser sur son lieu de travail, d'y faire pénétrer des éléments relevant du privé est associé dans les discours à un rapport plus authentique à soi-même. En 1966, E.T. Hall observait non sans ironie que « beaucoup d'hommes semblent avoir deux personnalités, une pour la maison et une pour le bureau »¹⁰⁸, personnalités qu'il jugeait incompatibles voire contradictoires, raison pour laquelle ces deux espaces devaient être dissociés. L'un de nos interviewés affirme lui aussi faire « partie d'une génération » qui a appris à distinguer le temps où l'on travaille du temps où « l'on s'amuse, vit, a sa vie de famille »¹⁰⁹. La porosité des espaces émotionnels est pour lui quelque chose de nouveau, qu'il associe à ces lieux de travail plus flexibles que ceux des entreprises traditionnelles.

Ce décloisonnement entre vie privée et publique, s'il tient à la nature des espaces de coworking, s'explique également par le fait que la plupart des interviewés ont choisi de faire

¹⁰⁴ François-Xavier de Vaujany, Annexe 3, l. 430-31

¹⁰⁵ Annexe 2 – Analyses sémiologiques

¹⁰⁶ Annexe 2 – Analyses sémiologiques

¹⁰⁷ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1860-62

¹⁰⁸ Ibid 36, p. 134

¹⁰⁹ François-Xavier de Vaujany, Annexe 3, l. 422-25

au quotidien un métier qu'il aime, voire de vivre de leur passion. C'est le cas de plusieurs interviewés évoquant leurs activités quotidiennes comme un réel plaisir, une passion pour laquelle ils ne comptent pas leurs heures de travail :

*« Je me lève le matin, je sais que je vais aller m'amuser toute la journée. (...)
Je fais ce que j'aime, tout simplement. »¹¹⁰*

« C'est avant tout un plaisir de faire de la photo tous les jours »¹¹¹

*« Il faut savoir identifier quelque chose qui fasse que jusqu'à 4 heures du
mat', tu ne vois pas le temps passer. »¹¹²*

Si cette idée de travail-passion contribue à construire une figure idéalisée du coworkeur, pour qui travailler relève davantage du plaisir que de la contrainte. On retrouve cette image dans les discours promotionnels du coworking. Dans un article du *Nouvel Obs* consacré au fondateur de WeWork, celui-ci explique chercher à véhiculer « l'idée que le travail devrait être nourri par la passion, le sens. »¹¹³ à travers des « espaces où on peut vraiment se sentir soi-même ». Le titre même de l'article « Demain, tous co-coworkeurs ? Le bel avenir du travail selon WeWork »¹¹⁴ participe également à façonner une figure aspirationnelle et exemplaire du travailleur. C'est vers cet horizon que se déploierait alors la pratique du coworking.

1.3.3. Le nomadisme, nouvelle norme du monde du travail ?

Au delà de la nature de leur métier, les coworkeurs semblent tirer une grande satisfaction de pouvoir être maîtres de leurs choix professionnels. C'est en tout cas une composante mise en valeur de façon récurrente dans leurs discours :

« J'avais envie d'être à mon compte et de choisir le travail que je ferais. »¹¹⁵

*« Mais en règle générale, depuis 10 ans, je suis seule. Je suis maître à bord.
On m'appelle moi. »¹¹⁶*

*« Et c'est la créativité, le libre-arbitre, la responsabilité. C'est pouvoir faire
ses choix, le pouvoir de décision. »¹¹⁷*

¹¹⁰ Olivier Legrais, Annexe 3, l.2414-15

¹¹¹ Arthur Enard, Annexe 3, l. 1444

¹¹² Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1987-88

¹¹³ Dominique Nora, « Demain, tous co-coworkeurs ? Le bel avenir du travail selon WeWork », *NouvelObs.com*, 17 juin 2017

¹¹⁴ Annexe 2 – Analyses sémiologiques

¹¹⁵ Arthur Enard, Annexe 3, l.1255-76

¹¹⁶ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1518-19

Cette auto-détermination revendiquée va de pair avec une forme de nomadisme que l'on pourrait qualifier d'organisationnel, à défaut d'être simplement spatial. Les travailleurs indépendants mettent en avant la possibilité de « changer, aller voir autre chose, partir »¹¹⁸ dans leurs relations avec les entreprises. La liberté de mouvement y va de pair la possibilité d'explorer toujours plus d'horizons professionnels :

*« Rencontrer de nouvelles personnes, bouger d'un endroit à un autre, découvrir de nouveaux lieux. »*¹¹⁹

Cet appel d'air organisationnel semble propre aux espaces de coworking, où les repères incarnés par « process », le « chef » ou encore le « collègue »¹²⁰ se brouillent également pour les salariés, qui s'en affranchissent alors :

*« Quand on est dans un espace de coworking, on est plus en apparence un électron libre. »*¹²¹

*« Ça a été avancé notamment par EDF. Ça leur permettait de se libérer de la culture d'entreprise, parler librement sur des sujets et n'avoir pas cet espèce de cadre, tu vois... »*¹²²

Dans la version Alpha du livre blanc du Research Group Collaborative Spaces¹²³, François-Xavier de Vaujany observe une évolution dans les économies, neuve d'une trentaine d'années, vers ce qu'il appelle le « capitalisme d'assembleurs » :

« Les assembleurs sont des collectifs qui assemblent et désassemblent en permanence d'autres entités juridiques, et de plus en plus, les entrepreneurs et les travailleurs indépendants eux-mêmes, en fonction de la demande ou de certains projets. Au-delà de la logique d'un marché de l'emploi périphérique ou d'une entreprise qui externaliserait, c'est tout le capitalisme qui s'agrège et se désagrège en permanence, comme pris dans le mouvement d'une respiration ».

En d'autres termes, les « cathédrales » - grands groupes multinationaux – tendraient à disparaître au profit d'invidus s'aggrégeant temporairement dans le cadre de projets.

¹¹⁷ Olivier Legrais, Annexe 3, l.2384-85

¹¹⁸ Olivier Legrais, Annexe 3, l. 2079-2080

¹¹⁹ Arthur Enard, Annexe 3, l. 1447-48

¹²⁰ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2806-07

¹²¹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2801-02

¹²² Elise Guffens, Annexe 3, l. 1174-75

¹²³ François-Xavier de Vaujany, « Les communautés collaboratives dans la cité : De politiques pourà des politiques par les tiers-lieux ? », *Livre blanc RGSC – Version Alpha* (En ligne)

Pour François-Xavier de Vaujany, les espaces collaboratifs comme le coworking sont précisément le lieu où s'opère cet assemblage : il fait notamment référence aux tiers-lieux de la SNCF où il a pu observer « tous ces acteurs, qui vont et viennent, s'assemblent dans un projet, ne sont plus là quelques semaines plus tard. »¹²⁴. Au WorkLab Paris, espace de corpoworking d'LBMG, les travailleurs indépendants interviennent ponctuellement sur les projets de l'entreprise accueillante et travaillent le reste du temps sur leurs projets personnels.

François-Xavier de Vaujany impute notamment ce changement de paradigme aux évolutions permises par le numérique, telles que l'explosion du télétravail et de la mobilité. Plus encore, il interprète cette reconfiguration à une « volonté de renouvellement d'un capitalisme rongé par de vieilles habitudes »¹²⁵. Derrière ce discours promouvant une nouvelle forme de travailler se dessine ainsi une condamnation, voire une mise à mort des structures classiques du monde du travail que sont le capital et l'entreprise. Il s'inscrit dans une mouvance théorique plus globale consistant à pointer comme obsolète les modes d'organisation hérités de la révolution industrielle. On peut ainsi lire dans un article de l'Express consacré au Remix coworking que « les résidents du Remix ont brisé le lien avec le salariat à la Papa »¹²⁶. Jean-Pierre Gaudard¹²⁷ prédisait notamment en 2013 la « *fin du salariat* », organisation ayant modelé la société industrielle depuis le XIXe siècle. Il oppose ainsi l'emploi, pacte social reposant sur « l'échange de protection contre subordination » à l'activité, déployée entre « coopération intermittente et successions de projets ponctuels ». La fin de la société salariale laisserait ainsi place à une « économie du freelance », transition imputée au rôle moteur des « aspirations à l'autonomie de l'individu », revendiquée par ailleurs dans les discours des coworkeurs. Le discours de promotion du coworking, en reprenant les motifs de ces théories, participent à la remise en question d'un modèle jugé obsolète.

L'avènement des espaces de coworking, ces lieux hybrides de l'entre-deux, irait de pair donc avec une recomposition de l'espace de travail et par suite, des modes d'organisation qui lui sont associés. C'est donc bien une alternative qui se construit en filigrane d'un discours de rejet de l'« entreprise classique », ce qui confirme la première hypothèse de ce travail de recherche. Cette alternative n'est d'ailleurs pas sans générer des discours progressistes mettant en avant un idéal de vie en communauté, sur fond d'utopie.

¹²⁴ François-Xavier de Vaujany, Annexe 3, 1.456-57

¹²⁵ Ibid 60, p. 4.

¹²⁶ Béatrice Matthieu, « La fin du salariat à la Papa », Lexpress.fr, 10 octobre 2015

¹²⁷ Jean-Pierre Gaudard, *La fin du salariat*, Paris : François Bourin, 2013. p. 63

PARTIE 2 – DE L’ESPACE AU MOUVEMENT COLLABORATIF : QUAND LA COMMUNAUTE DEVIENT UTOPIE.

2.1. Un écosystème relationnel : d’une logique de mutualisation au « travail collaboratif ».

2.1.1. « Sortir de l’isolement » : entre recherche d’émulation et diplomatie de la carte de visite.

L’autonomie revendiquée par cette nouvelle génération de travailleurs idéale s’accompagne également d’une plus grande solitude. Dans « Le coworking, un dispositif pour sortir de l’isolement »¹²⁸, les auteurs rappellent que l’isolement des travailleurs indépendants et auto-entrepreneurs est l’une des premières raisons de se rendre dans un espace de coworking. Après son licenciement, une interviewée explique avoir d’abord travaillé chez elle, mais a rapidement fini par ressentir une grande solitude :

« Très vite, ça ne m’allait pas, car j’avais toujours travaillé avec des gens. »¹²⁹

Le coworking peut ainsi être une « alternative au travail à domicile » et offrir « de meilleures conditions au travail nomade », comme l’avance le baromètre 2016 des tiers-lieux réalisé par Neo-nomade¹³⁰. Le besoin de restaurer un cadre de sociabilité à son travail ne concerne en effet pas uniquement les indépendants, mais également les salariés, qui peuvent expérimenter des situations de solitude :

« Je suis en train de me dire que je suis toute seule au bureau la semaine prochaine, donc je vais peut-être aller m’exporter dans un espace de coworking. »¹³¹

Les auteurs de « Le coworking, un dispositif pour sortir de l’isolement » lient ces situations d’isolement à l’individualisation croissante des pratiques professionnelles. En ce sens, le titre de l’article que Clay Spinuzzi consacre au coworking « Working alone together », travailler

¹²⁸ Ibid 14.

¹²⁹ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1490-91

¹³⁰ Ibid 3.

¹³¹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2542-44

seul, mais ensemble, illustre cette idée de solitude dans le travail¹³². Or, si l'isolement, subi ou choisi, tend à s'accroître avec le travail d'équipe à distance et le fonctionnement par projet, il peut être une source de souffrance pour le travailleur.

Partager un espace de coworking avec d'autres travailleurs lui permet au contraire de se stimuler. La présence des autres est considéré comme un « levier de motivation » pour se mettre soi-même au travail¹³³. C'est d'ailleurs un des éléments mis en avant dans la communication de Mutinerie Coworking, qui prétend offrir « un cadre stimulant et un écosystème efficace » pour permettre aux travailleurs de « rester autonomes sans être isolés »¹³⁴. La création d'un environnement social de travail est ainsi au cœur de la démarche des espaces.

A cela s'ajoute la recherche de contacts professionnels, qu'un travail effectué en isolation rend plus difficile :

« Ce sont des gens qui bossent tous seuls chez eux et qui sont en recherche permanente de contacts »¹³⁵

Or, les travailleurs indépendants se présentent comme « constamment à la recherche d'un job »¹³⁶, ce qui requiert de leur part la constitution d'un réseau professionnel, élément essentiel dans leur métier :

« Les deux boîtes qui m'ont beaucoup fait travaillé, c'était du piston. Je connaissais quelqu'un qui y bossait... »¹³⁷

« En général, un client ne t'appelle pas du bottin. Il a entendu parlé de toi par quelqu'un. »¹³⁸

Aller en espace de coworking présente l'avantage de rencontrer des gens qui « pourraient être utiles pour l'avancement » de ses projets¹³⁹. Cela permet en outre « de nouer des liens avec des professionnels » que l'on n'aurait « pas forcément la capacité d'approcher » dans le cadre de son activité en entreprise¹⁴⁰. Le motif du carnet d'adresse s'inscrit alors aussi dans une volonté d'opérer « des mises en relation », « créer du réseau » ou encore de « faire du

¹³² Clay Spinuzzi, « Working alone together. Coworking as Emergent Collaborative Activity », *Journal of business and technical communication*, vol. 26, n° 4, 399-441, 2012.

¹³³ Stephanie Faure, Annexe 3, 1.2557-58

¹³⁴ Site internet de Mutinerie Coworking

¹³⁵ Fanny Bronnes, Annexe 3, 1. 644-45

¹³⁶ Arthur Enard, Annexe 3, 1. 1432-33

¹³⁷ Olivier Legrais, Annexe 3, 1. 2107-2108

¹³⁸ Anne Mariréné, Annexe 3, 1.1900-01

¹³⁹ Arthur Enard, Annexe 3, 1.1391

¹⁴⁰ Stephanie Faure, Annexe 3, 1. 2636-37

maillage »¹⁴¹ entre professionnels d'horizons divers. Les salariés peuvent y voir un moyen de rendre visible leur employeur auprès de ces différents acteurs, dans un objectif de notoriété.

L'idée de rencontres à la fois fortuites et construites se retrouve d'ailleurs au cœur des représentations associées au coworking. Ils se donnent ainsi à lire comme des « d'accélérateur de sérendipités »¹⁴². A travers le terme « sérendipité », présent dans de nombreux discours d'escorte¹⁴³, se construit une esthétique de la découverte scientifique¹⁴⁴. Les espaces de coworking se feraient ainsi catalyseur de hasards pour mieux « favoriser les rencontres et la collaboration »¹⁴⁵.

2.1.2. Créer des rencontres et des moments de convivialité, valeur ajoutée des espaces de coworking.

C'est sur leur finalité sociopète que sont particulièrement attendus les espaces de coworking. La fonction sociale est en effet postulée originellement par Ray Oldenburg comme un élément définitoire du tiers-lieu, comparable au café du coin.¹⁴⁶ Il s'apparente d'ailleurs à « un hub, un point de connexion », où les gens se rencontrent »¹⁴⁷. Certains observateurs considèrent que les espaces de coworking ne peuvent en effet « plus se contenter d'accueillir les écosystèmes » mais devraient « désormais en être à l'origine »¹⁴⁸. Les coworkeurs semblent d'ailleurs attachés à ce que leurs interactions avec les autres utilisateurs aillent au-delà du simple partage d'espace.

« Et c'est vrai qu'en ce sens, le choix d'un lieu de travail ce n'est pas uniquement si l'architecture est jolie, si le mec est sympa, c'est également des accointances intellectuelles, artistiques etc. »¹⁴⁹

Dans cette perspective, le rôle de l'animateur du lieu, appelé aussi parfois « facilitateur » ou « community manager » est central pour « faciliter la création de liens entre les

¹⁴¹ Stephanie Faure, Annexe 3, l.2655-56 puis l. 2721

¹⁴² Trad. de l'anglais « *serendipity accelerator* », Ibid 15.

¹⁴³ « les ressources et les énergies venues d'espaces tiers réintroduisant de la sérendipité. » in Camille Fumard, « Les bureaux du futur entre flexibilité, tiers-lieux et Open Innovation ? », Maddynews.com, 11 août 2017

¹⁴⁴ Emmanuel Lemieux, « Sérendipité, mot de l'année », *Scienceshumaines.com*, 26 juillet 2016

¹⁴⁵ « Coworking spaces (CS) are regarded as "serendipity accelerators", designed to host creative people and entrepreneurs who endeavor to break isolation and to find a convivial environment that favors meetings and collaboration.», Ibid 15.

¹⁴⁶ « toward those ends a third place is needed, one in which people from a diversity of backgrounds combine to expand one another's understanding of the world and, out of the bonds formed there, community takes root », Ibid 33, p. 8.

¹⁴⁷ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 562-63

¹⁴⁸ Astrid Meslier, « Pourquoi le co-working doit déjà se réinventer », *LesEchos.fr*, 2 Mai 2017

¹⁴⁹ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1592-94

personnes »¹⁵⁰. Il lui incombe, entre-autres, l'organisation d'événements destinés à introduire de la convivialité au sein de l'espace. Cet aspect évènementiel semble inhérent aux espaces de coworking :

« Il y a beaucoup d'initiatives, genre des petits déjeuners, des soirées qui sont vraiment poussées par l'équipe d'organisation de l'espace de coworking. Ce qui nous permet d'avoir une relation un peu plus sympa que des gens qui se croisent dans l'ascenseur. »¹⁵¹

« C'est aussi un lieu génère des évènements. (...) Des pitches, des holdups, des évènements pour que chacun se parle, se rencontre, fasse des choses ensemble, des ateliers par exemple. »¹⁵²

Petits déjeuners participatifs, apéritifs, meet-ups, ateliers animés par les coworkers, cours de yoga auto-gérés, les activités organisées mettent souvent en avant des principes d'échange et de partage entre coworkers. Cela participe à créer une ambiance caractérisée par la simplicité et la convivialité :

« Elle est vraiment cordiale, bienveillante et conviviale. Vraiment. Il y a vraiment une notion de respect de l'autre qui s'impose. »¹⁵³

Tout cela participe à la création d'un sentiment de collectif au sein de l'espace de coworking. S'il peut apparaître « forcé »¹⁵⁴ ou contruit par certains usagers, il n'en demeure pas moins appréciable, car provoque des échanges quotidiens entre travailleurs pouvant aboutir à la création de synergies professionnelles.

2.1.3. Décloisonnement, horizontalité et entraide : une vision du travail essentiellement collaborative.

La notion de synergie est d'ailleurs inscrite au cœur du concept de coworking, pouvant interprété comme le fait de travailler ensemble, en équipe. Pour la société de conseil LBMG, ouvrir son espace de travail à d'autres coworkers avait en partie pour objectif de favoriser des « synergies business »¹⁵⁵ avec ces derniers, tout en travaillant avec eux sur le long-termes. Ils peuvent être mis à contribution dans le cadre des recommandations faites à leurs clients. Aussi, les coworkers sont choisis avec soin : l'animatrice identifie au préalable des profils

¹⁵⁰ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 641-42

¹⁵¹ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 132-134

¹⁵² François-Xavier de Vaujany, Annexe 3, l.396-98

¹⁵³ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2773-75

¹⁵⁴ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 170-71

¹⁵⁵ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 507-508

liés au cœur de métier de l'entreprise. Programmiste, paysagiste urbain sont autant de travailleurs pouvant donner plus de poids à leur force de conseil. Un coworkeur spécialiste du « lean startup » les aident également à affiner le *business plan* de Neo-Nomade, la startup portée par LBMG. Des échanges de visibilité peuvent également être mis en place auprès des clients respectifs de LBMG et des coworkers :

« Si on accompagne une entreprise et qu'on lui recommande de créer un espace vert sur de la terrasse, on lui dit que l'on travaille avec Zona, l'association de Bruno et on renvoie la balle. Inversement, si Bruno travaille sur un espace vert au sein d'une entreprise, et qu'elle se pose des questions sur le réaménagement de ses bureaux, il va recommander LBMG. »¹⁵⁶

L'idée est de mettre en place un « système de travail en réseau et en communauté »¹⁵⁷, horizontal et basé sur l'entraide. Ces synergies sont présentées comme relevant avant tout du « donnant-donnant » et n'ayant aucun caractère obligatoire. Un rapport d'égalité est également mis en avant entre les salariés d'LBMG et les autres structures hébergées. Celui-ci s'appuierait sur la reconnaissance de l'expertise et des compétences de chacun, dans une optique de complémentarité et d'ouverture, où chacun a quelque chose à apprendre de l'autre :

« En tout cas ici, l'état d'esprit c'est l'ouverture et la curiosité. De dire que toute personne qui vient ici peut m'apprendre énormément de choses. »¹⁵⁸

En ce sens, la diversité des profils est une condition de la richesse des échanges professionnels. Le motif de la diversité est d'ailleurs mis en valeur de façon récurrent dans l'inocographie médiatique associée au coworking.¹⁵⁹ Elle contribue à nourrir des dynamiques d'entraide.

Ces logiques permettent de créer un environnement en réseau, où chacun peut être rapporteur d'affaires pour les autres, de manière collaborative :

« Et puis aussi ce sont des espaces où on peut générer du business. Où deux personnes qui ont des activités complètement différentes peuvent être l'une pour l'autre un rapporteur d'affaires. »¹⁶⁰

¹⁵⁶ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 584-88

¹⁵⁷ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1251-52

¹⁵⁸ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 549-551

¹⁵⁹ Annexe 2 – Analyses sémiotiques

¹⁶⁰ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2559-61

Les interviewés indiquent mutualiser leurs activités dès qu'ils le peuvent. L'une d'entre eux est même allée jusqu'à créer un collectif de professionnels indépendants dans l'espace qu'elle fréquentait :

« Quand j'étais dans mon atelier à Goncourt, j'avais créé un collectif de professions indépendantes. J'avais des PME/PMI qui me contactaient et j'injectais les bonnes personnes : archi, photographes, web-ingénieurs, rédacteurs, traducteurs. »¹⁶¹

De façon surprenante, ces logiques d'entraide s'étendent également à des professionnels opérant sur un même segment d'activité. Le « volet concurrentiel » serait ainsi plus effacé dans un environnement comme l'espace de coworking¹⁶². Cela permettrait en outre de donner plus de poids aux individualités professionnelles, leur permettant aussi d'envisager des projets plus conséquents :

« Après, on a mutualisé, c'était très intéressant, entre graphistes. On a répondu à des appels d'offre, des gros trucs. C'était génial »¹⁶³.

Des startups en co-présence dans certains espaces peuvent également se faire bénéficier mutuellement d'avantages commerciaux, tels que des codes promotionnels¹⁶⁴. Ces pratiques semblent ainsi s'articuler autour d'un principe très mousquetaïrien, où collaborer, s'entraider rendrait plus fort. Il y a en creux la valorisation d'un modèle collaboratif de travail, et peut-être même d'une philosophie plus générale du partage.

2.2. Du partage de l'espace au « vivre ensemble » : des hyper-lieux.

2.2.1. Plus qu'un lieu de travail, un lieu de vie.

« Le lieu en lui-même, les Grands Voisins, est un espace assez cool pour vivre aussi. Parce qu'on vit quand on travaille. »¹⁶⁵

« A côté de LMBG et Néonomade, il y a aussi des coworkeurs qui viennent ici travailler avec nous, partager des moments conviviaux et vivre sur le lieu... »¹⁶⁶

¹⁶¹ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1510-12

¹⁶² Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2781-82

¹⁶³ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1893-94

¹⁶⁴ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 149-50

¹⁶⁵ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1023-24

Dans de nombreux espaces, la convivialité peut être employée dans le sens de *convivir*, « vivre ensemble » en langue espagnole. L’imaginaire du lieu de semble ensemble en effet irriguer les représentations du coworking, notamment à travers l’esthétique du « loft » ou de l’« appartement en colocation »¹⁶⁷. Cette idée est réinvestie dans les univers de marque des espaces : le Gymnase, qui fait référence à un lieu dédié à la pratique sportive, se présente comme « un lieu de vie » où « accessoirement, on travaille »¹⁶⁸. Cela peut même aller jusqu’à reléguer au second plan la fonction première des espaces, le lieu du travail. Le WorkLab Paris se fait d’ailleurs régulièrement lieu de vie à proprement parler, son fondateur l’utilisant comme pied-à-terre lorsqu’il se déplace sur Paris.

La présence de ressources et d’espaces dédiées à des activités de la vie quotidienne participent en outre à renforcer cette image. Les interviewés disent partager un grand nombre d’espaces communs comme « la cuisine, les lieux de réunion, les commodités »¹⁶⁹. Au WorkLab Paris, certains espaces ont été pensés comme des « étages de vie », où « se réunir, aller dormir, lire un bouquin »¹⁷⁰. La cuisine offre tous les équipements nécessaires à la confection de plats maison. Les coworkeurs y ont inscrit sur un grand tableau listes de courses et idées de recettes, autant de marqueurs rappelant l’univers domestique. Une salle dédiée à la sieste a été aménagée comme une chambre d’enfant dans les combles du lieu. Les coworkeurs peuvent également prendre des douches sur leur lieu de travail, où des espaces d’hygiène ont été ménagés.

La présence d’un espace vert peut également amener les coworkeurs à jardiner ou à développer des initiatives communes comme l’installation et l’entretien d’un compost sur le lieu¹⁷¹. L’organisation de repas ou de petits déjeuners réinscrivent en outre dans le lieu du travail des moments de vie partagés par les coworkeurs. Le partage d’activités annexes, comme des cours de sport, contribue également à créer ces tranches de vie. Si elles sont souvent portées par l’équipe d’organisation, elles peuvent également être plus spontanées ou informelles : au WorkLab, il arrive aux coworkeurs de venir ensemble au travail en courant ou de se rencontrer autour d’un verre au bar du site des Grands Voisins.

¹⁶⁶ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 523-25

¹⁶⁷ Léa Delpont, « Co-working : « le changement arrivera par les salariés », dixit La Cordée », LesEchos.fr, 27 février 2017

¹⁶⁸ Site internet du Gymnase

¹⁶⁹ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 68-69

¹⁷⁰ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 743-44

¹⁷¹ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 581-82

En réinvestissant l'univers symbolique du lieu de vie, les espaces de coworking participent aussi à favoriser leur appropriation.

2.2.2. Territoire d'implication : du sentiment d'appartenance à l'appropriation.

L'implication personnelle dans l'espace est en effet jugée essentielle. Au Digital Village, il s'agit même d'un critère de sélection à l'entrée des travailleurs et d'un élément de différenciation : « Contrairement aux autres espaces de coworking, les villageois sont sélectionnés en fonction de leurs compétences mais également dans l'implication dans la vie du village ! »¹⁷². L'envie de « s'investir dans une communauté »¹⁷³ joue également dans l'intégration de nouveaux coworkers au WorkLab.

Cet investissement passe par l'organisation d'évènements participatifs, tels que des repas ou soirée où chacun est « met la main à la pâte »¹⁷⁴. Au WorkLab sont organisés chaque semaine des déjeuners qui mobilisent les coworkers en cuisine, à la plonge ou encore pour faire les courses, comme dans le cadre d'une véritable vie de famille. L'expertise des travailleurs est parfois également sollicitée dans le cadre d'ateliers de formation bénévoles à destination des autres usagers du lieu :

« On a gens par exemple sur la digitalisation des entreprises, qui vont faire des formations aux nouveaux médias (...). Vendredi, par exemple, Patrick a fait un atelier sur la sécurité informatique. »¹⁷⁵

L'implication des coworkers peut même aller jusqu'à leur participation à la décoration et à l'aménagement du lieu. Une startup spécialisée dans la décoration d'espaces marchands implantée à BAP Neuilly a par exemple été amenée à décorer l'espace¹⁷⁶. Au WorkLab Paris, un paysagiste de jardins urbains a créé la terrasse privative du lieu à partir de palettes recyclées. Le côté débrouille, système D, reposant sur la bonne volonté des acteurs du collectif peut faire l'objet de valorisation dans les discours des coworkers. Il est notamment important aux yeux des utilisatrices du WorkLab Paris de rappeler qu'ils ont été au cœur de la genèse de l'espace :

¹⁷² Ibid 71.

¹⁷³ Fanny Bronnes, Annexe 3, l.639

¹⁷⁴ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 165-66

¹⁷⁵ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 509-10 puis 590-91

¹⁷⁶ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 108-09

« Le Worklab que tu as vu, il est à 100%, mais à mon arrivée il n'était même pas à 20%. Il y avait beaucoup de choses à faire, donc tout le monde a un peu été mis à contribution pour l'aménager, en faire notre espace. »¹⁷⁷

L'implication passe donc par une appropriation de l'espace par chacun. Au WorkLab, les portraits des travailleurs ornent les escaliers et participent à les inscrire matériellement dans le lieu¹⁷⁸. Les coworkeurs développent souvent un fort sentiment d'appartenance à leur espace de coworking, qui se manifeste à travers des rituels, des habitudes vis à vis de l'espace lui-même :

« J'ai mes salles favorites, mes places favorites. Un peu comme tout le monde, je pense. Même si l'open-space est censé être libre, on aime bien avoir nos petits lieux préférés. »¹⁷⁹

Comme le rappelle les auteurs de « Quand un tiers-lieux devient multiple, chronique d'une hybridation », l'appropriation d'un espace de coworking est un central dans la construction d'une identité commune, où chacun peut se reconnaître.¹⁸⁰

2.2.1. Villages, communautés, colocations : entre sociabilités et micro-sociétés.

La convivialité et l'implication de chacun participent à recréer le sentiment d'un collectif, résultant de sociabilités de proximité où chacun est connu et reconnu des autres :

« (...) ça donne vraiment quelque chose de vraiment chaleureux. Et on a vraiment plus l'impression de bosser vraiment tous ensemble que juste chacun son bloc et on ne se dit même pas bonjour le matin »¹⁸¹

On retrouve notamment l'imaginaire du village dans les noms de certains espaces, comme le Digital Village¹⁸², Le Village à Nîmes¹⁸³ ou encore Le Village by CA¹⁸⁴, espaces collaboratifs créés à l'initiative du Crédit Agricole. Les coworkeurs y sont généralement surnommés les villageois, pour signifier leur appartenance à une entité commune. L'esprit village peut également se manifester à travers la création de gazettes informant des actualités de

¹⁷⁷ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1010-11

¹⁷⁸ Annexe 4 – Observation 3.

¹⁷⁹ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1053-54

¹⁸⁰ Ibid 8.

¹⁸¹ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 115-117

¹⁸² Site internet du Digital Village

¹⁸³ Site internet du Village

¹⁸⁴ Site internet du Village by CA

l'espace, comme « WC News »¹⁸⁵ à BAP Neuilly. L'idée de place du village, où les coworkeurs se retrouvent pour échanger est parfois également réinvestie. A Mutinerie coworking, un espace de réunion a ainsi été appelé « l'Agora », en référence aux places principales des cités grecques. Cet univers symbolique réintroduit au cœur des villes supposées anonymes des enclaves de sociabilités villageoises, marquées par une forme d'authenticité perdue. Il s'inscrit par là même en contrepoint des discours tendant à présenter la ville comme nécessairement génératrice d'anonymat¹⁸⁶.

La création d'une communauté de pairs est au cœur des représentations du coworking. Elle est d'ailleurs au cœur de la définition du tiers-lieu, qui comme le rappelle Antoine Burret, est « un lieu de passage où se forment des communautés ». A l'instar des représentations qui entouraient l'avènement de l'internet mises en valeur par Patrice Flichy¹⁸⁷, l'idée de communauté est omniprésente dans les discours, aussi bien d'escorte qu'émanant des usagers eux-mêmes. Pour eux, fréquenter un espace, « c'est intégrer une communauté de coworking »¹⁸⁸. Cette proximité peut même amener les utilisateurs à développer des amitiés.¹⁸⁹

Cela peut d'ailleurs conduire ceux qui n'en font pas partis à se sentir exclus en visitant le lieu pour la première fois. Les observations ont fait ressortir cette tendance des coworkeurs rencontrés à identifier immédiatement ceux qui font partie du collectif des autres, adaptant leurs attitudes selon leur degré de familiarité¹⁹⁰. L'intégration de nouveaux coworkeurs dans ces collectifs semble d'ailleurs conditionnée à un certain nombre de rites de passage propres à chaque espace.

Au delà, c'est la notion même de vie en communauté qui ressort de certaines représentations. Cette idée est souvent associée dans les discours des coworkeurs à la notion de règles de vie à respecter. La question de la gestion communautaire de l'espace revient d'ailleurs souvent sur la table des réunions organisées au WorkLab Paris¹⁹¹. Cela témoigne d'une volonté d'organiser une véritable vie en commun dans le lieu, proche de l'auto-gestion. En cela, les espaces de coworking seraient pour certains observateurs de « espaces d'expérimentation

¹⁸⁵ Annexe 2 – Analyses sémiologiques

¹⁸⁶ « Tout citoyen appartenant à un groupe se transforme, dès qu'il emprunte une rue, en individu anonyme; il se perd dans la foule. » in Colette Petonnet C, « L'anonymat urbain » pp. 17-21 in Cynthia Ghorra-Gobin. *Penser la ville de demain : qu'est-ce qui institue la ville ?*, Paris : L'Harmattan, 1994 (En ligne), p. 17.

¹⁸⁷ Patrice Flichy. *L'imaginaire d'Internet*. Paris : La Découverte, 2001

¹⁸⁸ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2815

¹⁸⁹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2769

¹⁹⁰ Annexe 4 – Observations 4 & 5.

¹⁹¹ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1038-42

sociale »¹⁹². Ils font en cela signer vers les expériences de vie alternatives portées par le mouvement de la contre-culture dans les années 1960 et 1970. L'idée d'élargissement de l'unité familiale propre à ces formes de sociabilités alternatives peuvent d'ailleurs apparaître en creux dans les discours de certains coworkeurs :

« Ma fille a passé son bac là-bas. Les enfants étaient toujours très présents. C'est très important que dans un atelier, tous les enfants soient les bienvenues à n'importe quelle heure de la journée ou de la nuit, à n'importe quel âge. »¹⁹³

En déployant des imaginaires de vies en communauté alternatifs, les espaces de coworking se donneraient à lire comme des « hyper-lieux », lieux intenses où peuvent s'inventer des nouvelles formes de vies politiques et sociales.¹⁹⁴

2.3. Culture coworking : des valeurs de progrès en fond d'utopie communautaire.

2.3.1. De l'importance des valeurs dans la fabrication d'une culture-coworking.

Les communautés qui naissent dans les espaces de coworking se structureraient ainsi autour d'« un mode de vie » et « d'une vision de la société »¹⁹⁵. L'importance d'un système de valeurs commun est mise en exergue dans les discours d'information et de communication entourant la pratique. L'espace Mutinerie se décrit par exemple comme un « catalyseur » pour « ceux et celles qui partagent nos valeurs »¹⁹⁶. Ces valeurs, si elles ne sont pas toujours prônées de manières formelles, peuvent être véhiculées à travers une figure inspirante représentant le lieu. Au WorkLab, salariés et coworkeurs semblent ainsi fascinés par la personnalité du fondateur d'LBMG et son mode de management atypique, distillant des valeurs de confiance et d'indépendance.

La recherche d'un « état d'esprit » voire d'une « philosophie » commune émaille en outre les discours d'usagers. Ils disent ainsi observer de « vraies valeurs » dans les espaces qu'ils

¹⁹² Ibid 8.

¹⁹³ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1874-76

¹⁹⁴ « Les hyperlieux, une nouvelle espèce d'espace », LesInrocks.com, 18 février 2017

¹⁹⁵ Ibid 54

¹⁹⁶ Site internet de Mutinerie Coworking

fréquent¹⁹⁷. Pour beaucoup, ces dispositifs symboliques contribueraient même à une réhumanisation des structures de travail :

« Je trouve que ça redonne un peu d'humanité dans certaines structures et organismes, qui sont soumis à des contraintes de management. Où l'on passe à côté de valeurs un peu humaines, qui pourtant sont essentielles. »¹⁹⁸

La tolérance, l'« esprit collaboratif », « le partage », la « curiosité », l'« ouverture », la bienveillance ou encore le « respect de l'autre » sont ainsi au cœur de la culture-coworking. Elles se traduisent par un respect mutuel, générant peu de « rappels à l'ordre » entre usagers¹⁹⁹. Elles se manifestent également dans la qualité des échanges entre individus, disposés à accueillir et d'intéresser à tous types de sujet :

« Sans jugement, juste le partage et l'ouverture. Personne ne va dire : non, c'est pas intéressant ce que tu racontes. (...) ça donne juste la sensation de pouvoir parler de n'importe quel sujet sans se faire rabrouer, sans avoir de regard critique... »²⁰⁰

Or, ce système de valeurs s'apparente bien souvent à celui qui sous-tendait les communautés alternatives de la contre-culture mais aussi aux espérances portées par l'avènement du net. Dans le portrait qu'elle dresse de la « génération Y » - individus nés entre 1980 et 2000, Monique Dagaud caractérise notamment cette génération par la recherche d'« idéaux coopératifs » et d'« égalitarisme », dans une optique de régulation sociale par la solidarité, le *peer-to-peer* et la culture de l'échange²⁰¹.

Les espaces de coworking contribueraient ainsi à réactualiser ces formes de cultures du partage, qui replace l'humain au centre de son activité et lui permettent de « bien-vivre » son travail.

¹⁹⁷ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2777-78

¹⁹⁸ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2569-70

¹⁹⁹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2777

²⁰⁰ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 650-52 puis 655-56

²⁰¹ « Idéaux coopératifs, égalitarisme, liberté d'expression absolue, revendication de la gratuité des contenus et élargissement infini de l'accès aux biens culturels conçu comme un droit, [...] goût pour le ludique, l'ironique et le rire salvateur », p. 198 in Monique Dagaud, *Génération Y : Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*, Paris : Les Presses de Sciences-Po, 2013 (Coll. Nouveaux débats)

2.3.2. *Un progressisme soutenu par une sémantique du mieux-être.*

La pratique tend en effet à être considérée comme vecteur bien-être, voire comme une « solution de mieux-être », dont de nombreux travailleurs seraient en quête :

« On essaie de se sortir d'un schéma classique pour aller vers un mieux-être. »²⁰²

Cela est notamment dû à la dimension servicielle de l'espace, se devant d'offrir une prestation de qualité à ses usagers.

« Si tu visites des espaces, tu vois bien que l'accent est mis sur le confort, les services qu'on propose et les gens sont aux petits soins pour ceux qui viennent là. C'est limite l'inverse que ce qu'il y a dans une entreprise en fait. Dans une entreprise, c'est « tu travailles, tu fais ton truc et remercie-nous ». Là c'est « t'es bien installé ? », « c'est bon la connexion ? »²⁰³.

Les espaces sont ainsi conçus pour être les plus confortables, agréables et chaleureux possibles pour les usagers. La décoration et l'aménagement entrent en effet en ligne de compte dans leur appréciation du lieu :

« Le lieu du coworking est hyper-important, c'est un peu comme chez toi. Tu ne vas pas prendre un appart' dont t'aime pas du tout le style, où tu ne pourras pas vivre. »²⁰⁴

« C'est primordial. Si tu rentres dans un espace de coworking froid, tu ne vas pas te sentir forcément bien pour bosser. »²⁰⁵

« Je pense que c'est un moyen de se sentir dans quelque chose de moins froid et moins « on est alloués à tel bloc ». Le fait d'avoir des aménagements plus sympa, plus détente, d'avoir de la déco... »²⁰⁶

La présence d'espaces verts ou de coin de nature y contribue également :

« Quand tu viens dans un espace grand, aéré, spacieux, avec des poules, de la verdure, des animations, un bar sympa, c'est assez agréable. »²⁰⁷

²⁰² Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2829-30

²⁰³ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 944-47

²⁰⁴ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1968-70

²⁰⁵ Elise Guffens, Annexe 3, l.1193-94

²⁰⁶ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 109-110

²⁰⁷ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1026-28

L'espace de coworking tend à être présenté comme un lieu où se sentir bien, voire comme un « cocon » pour certains usagers²⁰⁸. Cette idée peut être évoquée dans le nom même des espaces, comme la chaîne d'espace « Nest 34 »²⁰⁹, le nid, dont l'univers visuel intègre de petits oiseaux qui gazouillent. Créer un environnement apaisant est au cœur de la démarche des organisateurs. Pour la rendre plus agréable à l'écoute, l'animatrice du WorkLab a par exemple remplacé la sonnerie « infâme » de la porte d'entrée par un bruitage d'oiseaux qui chantent²¹⁰. De tels motifs réintroduisent une dimension d'enchantement dans le lieu de travail. L'accent est également mis sur la qualité des produits lorsque l'espace propose un service de restauration. Au Café Craft²¹¹ par exemple, des recettes végétariennes, sans-gluten ou à base de produits sains font l'essentiel du menu proposé.

L'organisation d'activités axées sur le bien-être physique et mental, comme des cours de yoga, participe véhiculer cette image de lieu qui fait du bien. Le motif de la détente et de la sieste est également récurrent dans l'aménagement des lieux. Au WorkLab Paris, c'est une salle entière qui y est dédiée. Un atelier « micro-sieste » y a également été organisé dans l'espace pour apprendre à ces usagers à intégrer ces moments de repos à leur journée de travail.

Cela conduirait même certains utilisateurs extérieurs à se rendre dans les espaces de coworking dans le but de se ressourcer. Une interviewée mentionne notamment le plaisir que ses clients trouvaient dans ces espaces, qui leur permettaient de « se déconnecter complètement »²¹² de leur univers classique. La fréquentation des espaces de coworking aurait ainsi un effet positif sur le moral de ses usagers :

« Ce que j'aime bien, au delà de ça, c'est qu'il peut y avoir vraiment cette notion de dynamisme, de boosteur, au niveau du moral, de plein de choses. Ça fait du bien. »²¹³

De nombreux espaces s'inscrivent par ailleurs dans une mouvance progressiste autour de l'idée de mieux-être, mieux vivre en travaillant. Au WorkLab Paris, les domaines d'expertises des coworkeurs vont dans ce sens : nouveaux modes de travail, recherche sur l'entreprise « responsabilisante », portagers urbains ou encore habitat participatif. Une part importante des

²⁰⁸ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2580

²⁰⁹ Site internet du Nest34

²¹⁰ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 769-70

²¹¹ Annexe 4 – Observation 1.

²¹² Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1649

²¹³ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2625-26

usagers seraient également « dans une mouvance plutôt écologiste »²¹⁴ ou tourné vers des modes de vie plus respectueux de l'homme. Il n'est pas anodin que la retraite spirituelle effectuée par le fondateur d'LBMG soit systématiquement citée de manière spontanée par ses salariées. Ce type de démarche donne le ton de l'idéal de vie progressiste qui tend à se dégager des représentations du coworking.

2.3.3. *De la marge à l'utopie, une poétique de l'alternatif.*

La recherche d'un modèle idéal semble en effet inscrite dans les représentations du coworking. Certains espaces l'intègrent d'ailleurs à leur rhétorique, comme Mutinerie, qui dans son manifeste souhaite proposer « une alternative au monde tel qu'il est » et dit « rêver d'une (micro) société idéale »²¹⁵. En ressort le motif de l'utopie ressort également des discours des usagers :

« Bien souvent, quand je parle de ce qui se passe dans ces espaces, les gens qui ne connaissent pas me dire « Olala, mais c'est de l'utopie, tu nous vends de l'utopie. »²¹⁶

Pour François-Xavier de Vaujany, les mouvements collaboratifs s'articulent autour de l'idée d'« utopie communautaire »²¹⁷. Ils dessinent ainsi un horizon presque chimérique des lieux et modes de travail. Pour les auteurs de « Les tiers-lieux, des micro-cultures innovantes », les espaces de coworking s'intégreraient dans un mouvement plus large, se donnant à lire comme « des alternatives à des pratiques capitalistes », en mettant en avant une « économie du partage », basée sur le participatif, le collaboratif et le « Faites-le vous-même. »²¹⁸

Ils soulignent par ailleurs le côté parfois militant de ces approches. Ce côté politique, militant, est réinvesti dans la communication des espaces. La signature de Mutinerie est empreinte de cet imaginaire et s'entend ainsi à la fois comme une promesse et un combat : « Libres ensembles ». Ils s'inscrivent dans une mouvance politique cherchant à redonner confiance aux individus dans le collectif et la communauté en mettant à distance « l'état et le marché », tel que le décrit Alice Béja dans « Les métamorphoses du capitalisme »²¹⁹.

²¹⁴ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 654-55

²¹⁵ Ibid 89.

²¹⁶ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2768

²¹⁷ Ibid 60.

²¹⁸ Olivier Cléach, Valérie Deruelle et Jean-Luc Metzger, « Les “tiers lieux”, des microcultures innovantes ? », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 46, no 2, 67-85, 2015.

²¹⁹ Alice. Béja, « Les métamorphoses du capitalisme », *Esprit*, vol. juillet, no. 7, 5-8, 2015.

Les espaces de coworking se positionneraient ainsi comme des lieux « aux marges du système de production ». En cela, ils seraient l'expression d'une « quête d'alternatives, - sociétales, économiques, organisationnelles »²²⁰. Or, selon Andy Bennett, le concept de contre-culture dans les années 1960 était basé sur « le sentiment collectif qu'un mode de vie authentiquement alternatif était possible ». Pour lui, il serait aujourd'hui réactualisé à travers des « modes de vies stratégiques et situés », c'est à dire des « formes sociales collectives à travers lesquelles les groupes et leurs individus articulent le sentiment de leur différence vis à vis des autres groupes ». Fréquenter un espace de coworking pourrait être ainsi interprété comme un « mode de vie stratégique et situé », une envie de vivre autrement le travail.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que les plus grands fervents défenseurs du coworking sont aussi souvent ceux qui ont expérimenté le salariat et l'entreprise « classique ». A l'instar de la jeunesse bourgeoise des années 1960 en quête d'alternative au capitalisme, la contre-culture coworking serait ainsi alimentée par une véritable contestation de l'intérieur du monde de l'entreprise.

L'aspect politique des espaces de coworking se manifeste aussi dans la volonté de préserver leur esprit originel. De nombreux espaces tendent d'ailleurs à récupérer ces promesses d'authenticité dans leur promotion, comme Remix Coworking dont les fondateurs se présentent comme des « puristes du coworking », attachés à « son esprit natif ».²²¹ Les coworkeurs eux-mêmes peuvent afficher une déception face à la montée de chaînes de coworking plus commerciales telles que WeWork ou encore Regus :

*« Ce sont des acteurs dont l'ambition n'est pas d'être en révolte contre, ni d'être socialement inclusifs. »*²²²

Les représentations du coworking ne sont ainsi pas exempts d'une dimension proprement idéologique. Dans *Les imaginaires d'Internet*, Patrice Flichy notait cette tendance des utopies à produire de l'idéologie, masquant une partie de la réalité tout en mobilisant les acteurs. Les discours d'escorte du coworking seraient ainsi à considérer dans leur « forte composante mystificatrice », qui dans sa conception barthésienne procède toujours d'une intention.

²²⁰ Ibid 8.

²²¹ Ibid 52

²²² François-Xavier de Vaujany, Annexe 3, l. 364-65

La seconde hypothèse de ce travail de recherche se voit donc confirmée. Les discours d'escorte de la pratique du coworking porte la promesse – parfois militante et politique - de modes de travail et de vie alternatifs, basés sur un idéal communautaire. Ces représentations chargées d'utopie contribuent toutefois également à une dynamique de promotion d'un nouvel idéaltype organisationnel, « modèle de travail du futur » qui s'inventerait dans ces espaces.

PARTIE 3 – ENTRE LE REJET ET L’UTOPIE, « LE FUTUR DU TRAVAIL » ?

3.1. Futur du travail, travail du futur : la dimension prospective des espaces.

3.1.1. La promesse du « travail du futur » : des modèles encore à inventer ?

L’idée d’un modèle du futur est omniprésente dans les représentations associées aux espaces de coworking. Ils revêtent une dimension de prospective : observer ce qui s’y joue permettrait ainsi de comprendre de quoi sera fait l’avenir du travail. L’idée d’avant-garde est omniprésente dans les discours d’escorte. Ainsi, la signature de la chaîne WeWork n’est autre que « Le futur du travail »²²³. Pour certains observateurs, la question est d’ailleurs déjà tranchée : le coworking, « c’est le futur du travail » et le « modèle du futur »²²⁴. Les coworkeurs seraient ainsi des personnes « tournées vers le futur », ayant « l’idée de nouvelles manières de travailler »²²⁵. L’impression d’être à la charnière d’un nouveau modèle est souvent mise en avant par les coworkeurs :

« Je suis consciente de faire partie d’un nouveau modèle »²²⁶

Cela peut conduire certains usagers à se sentir destabilisés face « mutations des modes de travail », dont ils décrivent les codes comme « chamboulés », voire « bousculés »²²⁷. Derrière les discours prophétiques se cachent en effet de véritables interrogations et un questionnement sur « ces modèles à inventer »²²⁸. Cela peut conduire certains usagers à se sentir destabilisés face aux transformations qui s’opèrent dans ces lieux :

« Il faut intégrer des nouveaux codes, de nouveaux process, une nouvelle organisation à mettre en place. Donc on est un petit peu à tâtons, quoi. Je ne sais pas exactement quel sera le monde du travail de demain. »²²⁹

Malgré ces incertitudes, tous s’accordent sur le rôle que jouent les espaces de coworking dans la redéfinition de ces modèles. Des acteurs très investis dans les espaces de coworking, comme LBMG et Neo-Nomade, dont le cœur de métier serait « l’invention du travail de

²²³ Site internet de WeWork

²²⁴ Ibid 16.

²²⁵ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1248-54

²²⁶ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 203-204

²²⁷ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2823-25

²²⁸ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1952-53

²²⁹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2830-31

demain »²³⁰ se positionnent ainsi comme des observatoires des transformations du travail, à travers la publication d'études et de baromètres. Dans cette perspective, ils testent chaque semaine de nouveaux espaces de coworking qu'ils référencent. Cette démarche sous-tend une hypothèse selon laquelle, le travail du futur s'inventerait dans ces lieux.

3.1.2. Des espaces éminemment réflexifs

Elle souligne par ailleurs la dimension essentiellement réflexive des espaces de coworking. En témoigne les nombreux événements qui y ont lieu sur la thématique des transformations du travail. Le Laptop met par exemple régulièrement en œuvre des soirées débat « Work'n'progress », où sont discutées les innovations du monde du travail. Une session intitulée « Le futur du travail, c'est quand, c'est quoi ? »²³¹ a ainsi été organisée le 19 juillet dernier. En développant ce type d'initiatives, les espaces de coworking se positionnent comme des lieux où sont discutés les évolutions du travail, dans une logique presque platonicienne de recherche de la vérité par le dialogue.

L'espace de coworking tend ainsi à être considéré comme un espace de réflexion. S'y rendre favoriserait la prise de recul des travailleurs et une façon de penser « out of the box »²³² :

« Ça peut aussi être un endroit tiers, entre chez toi et ton travail pour venir et réfléchir autrement. »²³³

Les coworkeurs indiquent notamment privilégier le coworking pour des « tâches de fond », comme l'écriture de documents, laissant au bureau des tâches plus opérationnelles telles que l'organisation de réunion ou d'appels²³⁴. Une interviewée partage son intention d'investir son café-coworking préféré pour commencer son travail de rédaction de thèse.

Les espaces de coworking sont en effet marqués par la présence des chercheurs spécialisés dans les mutations du travail, y voyant un moyen de les mieux appréhender :

« Les nouvelles pratiques de travail sont un problème un peu diffus, pas facile à capter : donc aller là-bas, pour moi, c'est un capteur, une fenêtre »²³⁵

Leur démarche consiste alors à observer leurs propres pratiques, en participant par exemple à des pitches, ateliers de créativité ou soirées organisées dans l'espace. C'est d'ailleurs la

²³⁰ Elise Guffens, Annexe 3, l. 4489-4490

²³¹ Ibid 45.

²³² Signature de néo-nomade « Work out of the box », site internet de Neo-nomade

²³³ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1175-76

²³⁴ Elise Guffens, Annexe 3, l. 1230-33

²³⁵ François-Xavier de Vaujany, Annexe 3, l. 286-287

démarche du RGCS²³⁶, groupe de travail fondé par François-Xavier de Vaujany, un réseau collaboratif de plus de 400 chercheurs en anthropologie, sociologie ou encore sciences de gestion. Observatoire des espaces collaboratifs immergé dans des tiers-lieux divers et variés, le réseau en réinvente également les codes en déployant un mode de travail collaboratif ou en organisant des événements.

Espace de prise de recul, le coworking se positionne ainsi comme le lieu par excellence d'observation des transformations du travail. La réflexivité est au cœur des espaces, où est observé, discuté et pensé le travail de demain.

3.1.3. Le futur est déjà là : la startup, nouvel idéaltype organisationnel ?

Cette dimension prospective laisse également à supposer que ce modèle du futur serait en fait déjà là, sous les yeux de ses observateurs. En parallèle des représentations visionnaires d'un modèle de travail neuf, alternatif voire disruptif, il est difficile de ne pas voir émerger un autre univers tout aussi porteur de promesses.

Les nouvelles manières de travailler qui s'observent dans les espaces de coworking semblent être alignées avec le modèle de la startup, « nouvel idéaltype organisationnel » pour Chrystelle Gaujard²³⁷. Pour l'auteure, le décloisonnement des structures et des métiers, l'horizontalité des relations professionnelles, l'organisation en mode projet, l'esprit de convivialité, les rassemblements ritualisés de la communauté, le respect de la liberté du travailleur, le primat de la créativité et de l'innovation – aspects précédemment observés – sont autant de caractéristiques de la « jeune pousse ». La dimension expérimentale des espaces de coworking les inscrit dans la culture du tâtonnement propre à la création d'entreprise. L'idée même de rupture avec ce qui se faisait jusqu'à présent, de se constituer comme alternative les positionne dans l'univers symbolique de la startup innovante.

Le lien entre l'univers de la startup et le coworking est en effet indéniable. L'organisation même de « pitches », « brainstorming » et « ateliers de créativité » empruntent un lexique propre aux jeunes entreprises qui se lancent. L'« esprit startup » s'incarne également dans une forme de décontraction, affichée dans les espaces de coworking. Elle se en effet manifeste à

²³⁶ Site internet du Research Group on Collaborative Spaces

²³⁷ Chrystelle Gaujard, « Vers un nouvel idéaltype organisationnel : une application de la méthode wébérienne aux startups actuelles », *Innovations*, vol. 27, no. 1, 163-182, 2008.

travers les nombreux clichés représentant des jeunes travailleurs installés dans des canapés, ayant troqué le costume et la cravate contre jeans, baskets et barbes de trois jours²³⁸.

En réinvestissant ces codes, le coworking promeut indirectement le modèle startup, et ce faisant, finit par s'identifier à ses enjeux et finalités. Ils se donnent ainsi à lire comme les nouveaux lieux de la création de valeur.

3.2. Entre l'atelier et le laboratoire : des nouveaux lieux de création de valeur.

3.2.1. Territoires d'innovation et de création

Les espaces de coworking tendent à être présentés comme des lieux propices à l'innovation. La thématique de l'innovation est intimement liée à celle du coworking. Une comparaison de ces deux requêtes sur Google²³⁹ révèle des évolutions similaires, les pics d'intérêt intervenant aux mêmes moments au cours de l'année précédente, ce qui laisse supposer l'existence d'une corrélation entre les deux thématiques. Les discours des coworkeurs et observateurs tendent à confirmer cette tendance :

« Je pense que pour être ouvert à l'idée de coworking, il faut quand même avoir une idée de l'innovation. »²⁴⁰

« D'ailleurs dans beaucoup d'espaces de coworking, on parle d'innovation. Ce n'est pas pour rien ».²⁴¹

Ce lien est également mis en avant dans les discours officiels, émanant notamment des pouvoirs publics. Dans un cahier du département des Hauts-de-Seine dédié aux tiers-lieux, les espaces de coworking font partie de la catégorie des « tiers-lieux d'innovation et d'émulation »²⁴².

La flexibilité des espaces, le mode de travail collaboratif qu'elle induit sont ainsi supposés « cultiver un terreau qui fera émerger de nouvelles idées »²⁴³. En se décrivant comme un

²³⁸ Annexe 2 – Etudes sémiologiques

²³⁹ Annexe 1 – Evolution de l'intérêt pour la recherche « coworking » dans Google.

²⁴⁰ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 255

²⁴¹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2825-26

²⁴² « Les tiers-lieux, Espaces de travail, d'émulation et de vie », Les entretiens Albert-Kahn, Cahier 12, Hauts-de-Seine.

²⁴³ Ibid 22.

« Innovation studio », Le Schoolab²⁴⁴ se positionne comme producteur de projets innovants, réinvestissant l’imaginaire de la création et de l’innovation. L’esthétique de l’espace est émaillée de post-its, résidus indiciels des brainstormings et séances de créativité qui y sont organisées.

Le motif de l’innovation va en effet souvent de pair avec celui de la créativité. Certains espaces très lumineux, aménagés dans des ateliers ou lofts, font d’ailleurs signe vers l’univers artistique. C’est le cas du Spass²⁴⁵, fréquenté par l’une des interviewés, qui fut une menuiserie avant d’être reconvertie en espace de travail partagé mais aussi de La Manufacture²⁴⁶, ancienne fabrique d’architecture Eiffel. En cela, ces espaces constituent des cadres stimulants et inspirants, propices à l’itération et la formation de nouvelles idées.

3.2.2. *Expérimenter, apprendre, questionner : les espaces de coworking comme laboratoires*

Créativité et innovation vont de pair avec l’idée d’expérimentation. Selon Tiphaine Liu²⁴⁷, c’est un aspect sur lequel insistent d’ailleurs beaucoup les innovateurs : à l’instar du travail de l’artiste, leur activité s’apparenterait plus à un trajet qu’à un projet, fait de rencontres, d’improvisations et d’erreurs. L’image du laboratoire est notamment récurrente dans la promotion du coworking. Les espaces sont en effet nombreux à avoir intégré le terme « lab »²⁴⁸ à leur dénomination : parmi eux, le Mab’Lab²⁴⁹, le Schoolab, sans oublier le WorkLab Paris.

En tant que corpo-working, le WorkLab Paris est considéré comme un « lieu d’innovation au sein de l’entreprise d’LBMG ». Il leur permet notamment de tester de nouveaux modes d’organisation du travail et de management, dans le cadre de leur activité de conseil. La dimension expérimentale peut également exister pour des startups en développement ou des indépendants débutant leur activité et n’ayant pas de visibilité sur le long-terme. L’espace de coworking leur offre alors une flexibilité propice aux tests et à la production de mécanismes de résilience.

En revenant sur son expérience de huit ans en espace de coworking et sur ce qui l’a poussé à le quitter, un interviewée considère d’ailleurs que l’espace de coworking, « c’est pour le

²⁴⁴ Site internet du Schoolab

²⁴⁵ Site internet du Spass

²⁴⁶ Site internet de la Manufacture

²⁴⁷ Tiphaine Liu, « Qu’est-ce qu’un startupper ? », *Agora débats/jeunesses*, vol. 75, no. 1, 117-130, 2017.

²⁴⁸ De l’anglais « laboratoire »

²⁴⁹ Site internet du Mab’Lab

début, quand tu débutes ». Être au contact d'autres professionnels permettrait en effet de s'identifier en tant d'indépendant, en piochant ça et là des méthodologies et manières de faire :

« Tu as tellement à comprendre, à inventer qu'au final, plus tu es entouré de gens et plus c'est intéressant. Parce que tu pick-up tout ce que tu vois. La manière de faire, l'attitude, l'attitude client, comment tu te débrouilles avec les papiers, les machins, les infos, les bidules. »²⁵⁰

En cela, les espaces de travail partagés se donnent à lire comme des espaces d'apprentissages. L'espace Mutinerie est même allé jusqu'à créer « Mutinerie School », son propre organisme de formation agréé pour permettre à ses coworkeurs de mettre à jour et de développer leurs compétences. L'accent est d'ailleurs mis dans les espaces sur des échanges d'expertises et de compétences entre les coworkeurs. Se confronter à des altérités permettrait également de « se challenger » en tant que professionnels. Les travailleurs indépendants travaillant aux côtés d'LMBG au sein du WorkLab sont ainsi appelés les « work-hackers », en référence à ces spécialistes en informatique qui par goût du défi, cherchent des solutions pour contourner les systèmes de protection des logiciels afin de les améliorer ou de les diffuser au plus grand nombre. Travailler avec les coworkeurs permettrait ainsi de questionner et perfectionner sa propre façon de faire.

3.2.3. Les nouveaux lieux de la création de valeur

C'est notamment parce qu'ils favorisent l'expérimentation et la créativité que les espaces de coworking tendent à être considérés comme des nouveaux lieux de création de valeur économique. S'y associe l'idée selon laquelle « ce n'est plus dans les bureaux classiques que l'on crée des valeurs »²⁵¹. Plus encore, les espaces de coworking se positionneraient comme « agents de développement économiques », considérés par les pouvoirs publics comme forces de proposition »²⁵². Cette dernière tient à leur capacité d'innovation et de création.

Les études consacrées à la « classe créative » tendent ainsi à faire des espaces de coworking l'un des lieux de l'« économie créative »²⁵³. Ces deux notions dérivent de la thèse de Richard Florida, selon laquelle les travailleurs qui élaborent de nouvelles idées, technologies et contenus créatifs participent au développement économique des villes et par suite, à leur

²⁵⁰ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1937-40

²⁵¹ Ibid 16.

²⁵² Ibid 8.

²⁵³ Ibid 15.

attractivité²⁵⁴. Cette nouvelle classe créative s'incarne dans les startups et les « lone-eagles », ces travailleurs indépendants ou porteurs de projets nomades. Or, c'est justement à cette classe créative que s'adressent les discours de promotion des espaces de coworking. Remix Coworking met en valeur une communauté de travailleurs composée à « 50% d'entrepreneurs et 50% de créatifs ».²⁵⁵ Pour Richard Florida, la classe créative cherche en effet à s'établir dans des lieux réunissant « technologie, talent et tolérance », critère auquel correspondent les espaces de coworking.

Se dessine en filigrane de ces discours une vision du travail où innover et créer sont positivés, au point de devenir des mots d'ordre. C'est par le potentiel de créativité des entrepreneurs et indépendants qu'advient le développement économique, horizon souhaitable en période de récession. L'innovation, la création et l'entrepreneuriat semblent ainsi converger dans la formulation tacite de ce nouveau paradigme du travail.

3.3. Nouvel idéaltype professionnel : une redéfinition du travail en trompe-l'œil ?

3.3.1. L'entrepreneuriat, horizon d'attentes du coworking

Au delà de favoriser l'entrepreneuriat par l'innovation, les espaces de coworking participent à l'ériger en valeur supérieure et en modèle à suivre. Au Kiwanda²⁵⁶, il est même question « d'entreprendre dans le domaine des relations humaines », comme si le modèle startup était une solution à tous les défis rencontrés par les travailleurs. La tendance à considérer une généralisation de l'entrepreneuriat dans tous les domaines économiques, même dans l'univers du salariat, se lit d'ailleurs parfois en creux des discours des usagers :

« L'entrepreneuriat étant de plus en plus présent, même dans le salariat, avec l'intrapreneuriat par exemple. Je crois beaucoup dans cette idée. »²⁵⁷

Ces discours s'inscrivent dans une dynamique plus globale de promotion de l'entrepreneuriat, en partie déployée par les pouvoirs publics – les mêmes qui favorisent le développement de tiers-lieux dédiés à l'innovation.

²⁵⁴ « creative people are the driving force in regional economic growth. », p. 7 in Richard Florida, « Cities and the Creative Class » (En ligne)

²⁵⁵ Site internet de Remix Coworking

²⁵⁶ Site internet du Kiwanda

²⁵⁷ François-Xavier de Vaujanay, Annexe 3, l. 410

Alessandro Gandini lie notamment l'augmentation des espaces de coworking à la dernière crise économique²⁵⁸. Dans « Le coworking, un mode de travail né de la crise », l'idée que le coworking serait un « moteur potentiel de redynamisation économique » est avancée par Catherine Desbois²⁵⁹. Ils sont ainsi formulés comme des solutions aux difficultés propres à la récession.

En ce sens, les promesses du coworking sont similaires à celles portées par l'entrepreneuriat. Objet d'une floraison de discours depuis quelques années, ce dernier serait considéré comme une « solution au chômage » et porterait « l'espoir d'un mieux-être, d'une réussite économique et sociale », comme le soulignent les auteurs « Promesses et réalités de l'entrepreneuriat des jeunes »²⁶⁰. Comme le rappelle Caroline Verzat²⁶¹, sa diffusion est même « inscrite dans les textes du domaine éducatif, mais aussi dans ceux déclinant la politique de développement économique ou encore la politique de lutte contre le chômage en Europe ».

Y est associée la promotion de l'entrepreneuriat chez les jeunes comme « solution à la crise de l'emploi »²⁶² que connaîtrait le marché du travail. Aussi, on peut observer dans les représentations du coworking une forme d'esthétisation de la jeunesse, dynamique, enthousiaste et à l'esprit d'initiative, mue par l'envie d'innover et le goût de la passion. L'image d'un territoire investi par des jeunes travailleurs ressort d'ailleurs des impressions de certains interviewés, qu'ils soient ou non familiers avec la pratique :

« Ça reste un espace où il y a surtout des jeunes qui s'y retrouvent, de ce que j'en entends parler, pour le peu que je vois »²⁶³

Dans cette perspective, représentation du coworking tendent à déployer une grammaire du jeune et du cool. Les images de coworkeurs cultivant la décontraction comme une forme de distanciation par rapport aux normes classiques de l'entreprise, participent à véhiculer ce qu'Isabelle Barth et Renaud Muller définissent comme posture du cool.²⁶⁴ La reprise de codes

²⁵⁸ « Coworking shows a significant global diffusion together with an impressive annual growth rate, particularly since 2007-08, interestingly coinciding with the onset of the global economic crisis. » Ibid 5

²⁵⁹ Ibid 8.

²⁶⁰ Caroline Verzat, Angélica Trindade-Chadeau, Olivier, « Introduction. Promesses et réalités de l'entrepreneuriat des jeunes », *Agora débats/jeunesses*, Vol. 1, No 75, 57-72, 2017

²⁶¹ Ibid 107

²⁶² « Baby entrepreneurs : vont-ils nous sauver de la crise ? », *Twentymagazine.fr*, 25 Mai 2017 <http://www.twentymagazine.fr/articles/twenties/portrait-de-twenty/baby-entrepreneurs%E2%80%AF-vont-ils-nous-sauver-de-la-crise%E2%80%AF%C2%A0>

²⁶³ Arthur Enard, Annexe 3, 1.1381-82

de consommation dans l'air du temps peuvent également travailler le côté branché de certains espaces :

« On est quand même dans l'esprit startup parisienne, un peu huppé, où ça fait partie du délire »²⁶⁵

« On peut retrouver un peu cette sensation qui existe dans les bibliothèques du m'as tu vu et de « je viens juste pour me montrer » »²⁶⁶

Cela construit une image topique dans laquelle les jeunes travailleurs sont plus susceptibles de se reconnaître. A travers ces mises en scène dans des espaces de coworking, l'entrepreneuriat se dessine en filigrane comme horizon idéal du futur du travail pour cette génération.

3.3.2. Travailleur du futur : entrepreneur de soi-même ?

C'est en effet en creux une figure nouvelle du travailleur qui se construit à partir de ces représentations. Or, si celle-ci se veut une alternative à celle du salarié, de l'employé classique, ce sont sur des valeurs essentiellement libérales qu'elle repose, loin des utopies communautaires de la contre-culture. A commencer les valeurs de « liberté », d'« autonomie » et d'« indépendance » associées à la pratique du coworking, y compris chez les salariés :

« Et les espaces de coworking sont aussi un moyen d'introduire ça indirectement. En faisant confiance au salarié, en lui laissant la possibilité de gérer, de se gérer, de lui fixer des objectifs et de lui dire « tu t'organises, tu gères tes journées comme tu veux, il y a certaines contraintes et il faut que tu les respectes »²⁶⁷

« C'est donc accepter une autonomisation du travail. (...) Si tu fais ton travail, si tu le fais bien... Pourquoi on ne pourrait pas être autonomes dans nos manières de faire ? »²⁶⁸

Laisser son travailleur s'installer dans un espace de coworking, c'est en effet accepter d'abandonner toute forme de contrôle pour placer sa « confiance dans la responsabilisation de chacun » et ses compétences. Cette autonomisation va de pair avec une exigence de rigueur

²⁶⁴ Isabelle Barth, Renaud Muller, « La coolitude comme nouvelle attitude de consommation : être sans être là. Réflexion prospective », *Management & Avenir*, Vol. 5, no 19, 18-36, 2008.<http://www.cairn.info/revue-management-et-avenir-2008-5-page-18.htm>

²⁶⁵ Claire Dumetz, Annexe 3, l. 178-79

²⁶⁶ Arthur Enard, Annexe 3, l.1383-84

²⁶⁷ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2854-57

²⁶⁸ Fanny Bronnes, Annexe 3, l. 912-19

dans l'auto-gestion de son travail, raison pour laquelle le coworking ne pourrait convenir à « des personnes ayant besoin d'être encadrées »²⁶⁹ :

*« Ça demande aussi beaucoup de rigueur, car il faut travailler seul quand on n'a pas de collègue proche avec qui partager les missions. Il faut être autonome, rigoureux. Et il faut savoir se motiver. »*²⁷⁰

*« Il faut une certaine discipline malgré tout pour pouvoir travailler dans ces espaces-là. »*²⁷¹

Cette responsabilisation s'accompagne également de la nécessité d'être autodidacte, donc de la responsabilité de se tenir à jour et de se former, en vue d'un perfectionnement constant de leur travail :

*« Se demander toujours comment l'améliorer, ne jamais stagner, être toujours à la recherche de cette performance. Quelque soit le job, hein. »*²⁷²

Ainsi, l'autodétermination revendiquée par les travailleurs nomades va de pair avec une capacité d'auto-gestion individuelle, pouvant s'étendre à d'autres aspects de leurs vies que le travail. Les travailleurs indépendants mettent en avant par exemple l'importance d'avoir un mode de vie équilibré :

*« En revanche, si tu n'as pas cette notion de bien dormir, de faire du sport, d'être en forme, tu peux vraiment tomber (...). Etant donné que tu es seul à prendre les décisions, à t'épuiser ou non sur les charrettes, à avoir beaucoup d'argent ou très peu, si tu n'es pas équilibré... »*²⁷³

Prendre son destin en main, se retrousser les manches, être responsable de ses choix forment les contours d'un « modèle de conduite issu des doctrines économiques telles que le libéralisme », notent les auteurs de « Promesses et réalités de l'entrepreneuriat des jeunes. »²⁷⁴. Pour Alain Ehrenberg, celui-ci contribuerait à la fragilisation de l'individu devenu gestionnaire et entrepreneur de lui-même. La dépression guetterait en effet selon lui « l'homme sans guide, fatigué d'entreprendre de devenir seulement lui-même. »²⁷⁵.

²⁶⁹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2673-74

²⁷⁰ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2669-2672

²⁷¹ Stephanie Faure, Annexe 3, l. 2542

²⁷² Arthur Enard, Annexe 3, l.1455-56

²⁷³ Anne Martiréné, Annexe 3, l. 1740-41 puis l. 1747-48

²⁷⁴ Ibid 124

²⁷⁵ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi*. Dépression et société. Paris : Odile Jacob, 2016, p. 19.

Se dessine en creux le portrait d'un individu tendant en permanence vers une forme de perfection. Cette exigence vis-à-vis du travailleur peut d'ailleurs constituer une condition d'accès à certains espaces de coworking, dont les processus de sélection s'apparentent parfois à ceux de grandes entreprises. Au Digital Village par exemple, il est proposé aux travailleurs estimant « avoir le niveau » d'envoyer leur candidature pour être intégré au sein de l'espace de coworking²⁷⁶. Au Remix coworking, les profils recherchés doivent avoir « conscience de leur place dans le monde », « porter une passion » et être « exigeantes vis à vis d'elles-mêmes et de leur projet »²⁷⁷. L'esprit de partage et de collaboration souvent revendiqué n'empêche donc pas d'exister une forme d'élitisme et d'entre-soi, ni la réintroduction de mécanismes de concurrence entre travailleurs.

3.3.3. *Une esthétique du paradoxe : un modèle du compromis.*

On voit par là même que le modèle idéal porté par les espaces de coworking se construit sur un certain nombre de paradoxes. Le rejet des contraintes du monde classique du travail se traduit finalement par un déplacement de celles-ci à l'échelle de l'individu, devant s'imposer ses propres règles, ne serait-ce que pour s'intégrer à l'écosystème du coworking. La perte de confiance dans les structures traditionnelles du travail, souvent associée à une crise modèle capitaliste, n'empêche pas ces nouveaux territoires du travail de se construire sur des valeurs libérales d'autonomie et de responsabilisation. Ce qui tente de se construire comme une alternative au travail en entreprise n'occulte ainsi pas une partie de ses réalités : l'entrepreneur ou l'indépendant, figures de proue de ce nouveau modèle, est ainsi soumis aux mêmes principes de concurrence et d'incertitude. La recherche d'un meilleur cadre de travail et de vie s'inscrit également dans une optique de productivité et de création de valeur, que le travail en espace de coworking favoriserait. La « révolution du travail » mise en avant par les promoteurs du coworking réinvestit finalement un code et un système de valeur préexistant, dont les coworkeurs sont parfois eux-mêmes conscients :

« Je suis consciente de faire partie d'un nouveau modèle, mais je n'ai pas l'impression de faire partie d'une grande aventure humaine, ni non plus révolutionnaire. »²⁷⁸

²⁷⁶ Annexe 2 – Analyses sémiologiques

²⁷⁷ Ibid 52.

²⁷⁸ Claire, Annexe 3, l. 203-204

Se dessine finalement un modèle du compromis, qui corrobore l'idée originelle d'espace tiers, d'entre-deux que représente le coworking. Il permet de sortir d'une dualité entre le lieu du modèle rejeté – l'entreprise capitaliste classique – et celui du modèle rêvé – l'utopie communautaire, en ménageant un troisième lieu où ces deux univers cohabitent et convergent. Les impératifs de création de valeur sont intégrés à un modèle de travail collaboratif basé sur l'entraide et l'égalité des travailleurs, qu'elle que soit leur structure d'origine ou leur culture professionnelle. La qualité de vie et le bien-être permettrait à une classe créative, sur laquelle repose désormais l'enjeu du développement économique des villes, d'être toujours plus créative et innovante. Autant de paradoxes mis en valeur par l'invention de termes oxymoriques pour nommer ce nouveau paradigme, tels que « l'entrepreneuriat collaboratif » ou l'« open-capitalism »²⁷⁹. Il s'agirait finalement de redéfinir sous une forme collaborative » les idées mêmes de création, d'exploitation et de possession.

En conséquence, le travailleur serait lui-même émaillé de caractéristiques paradoxales : à la fois individualiste et communautaire, artiste et gestionnaire, joueur et discipliné, avide de liberté et engagé dans tout ce qu'il fait. Ou pour reprendre les termes de Gilles Boenisch à propos de la génération Y, une nouvelle « *génération faite de bricoleurs, de multitâches, de polyvalents, de papillonners talentueux, de super experts qui seraient passés d'une réflexion linéaire à celle du copier-coller asynchrone et connecté, et qui ne se battraient plus pour diriger ou avoir des responsabilités mais plébisciterait le « do it yourself ».* »²⁸⁰

Il y aurait donc dans le coworking une forme de synchrétisme de modèles a priori antagonistes, qui à défaut de créer un nouvel idéal, s'accommoderait et recomposerait l'existant. Ce nouveau paradigme s'inscrirait dans une voie moyenne entre le rejet et l'utopie, ce qui confirme en partie la dernière hypothèse de ce travail.

²⁷⁹ Site internet de Dojo

²⁸⁰ Gilles Boenisch, « Monique DAGNAUD, Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion », Questions de communication, 27, 370-372, 2015.

Conclusion

Objet pluriel par définition, le coworking génère une multiplicité de discours et d'imaginaires, convergeant tous vers l'idée d'une nouvelle ère du travail. Celle-ci est à replacer dans un contexte de transformation du travail, face à la digitalisation et le développement de l'entrepreneuriat et du travail indépendant.

Le coworking s'inscrit ainsi dans un imaginaire de la rupture vis à vis des structures classiques du monde du travail, à travers les motifs du décloisonnement, de l'hybridité et du nomadisme. En se proposant comme un espace tiers, positionné hors des frontières traditionnelles de l'entreprise, il participe à remettre en cause la notion même de bureau. En recomposant les cadres spatio-temporels, il réintroduit les principes de liberté et de mouvement dans les modes d'organisation et plus généralement dans la manière de concevoir la carrière professionnelle, en se calquant sur les trajectoires des travailleurs indépendants. Symptomatiques d'une crise de confiance dans les structures économiques issues de la révolution industrielle, ces discours représentent les espaces de coworking comme des lieux tiers, où se construirait une alternative.

Ce rejet s'articule avec une promesse de redéfinition des modes de travail largement inspirée de l'univers symbolique de la contre-culture. De la rencontre de professionnels issus d'horizons variés pourraient ainsi émerger des logiques d'entraide et d'auto-gestion, de retour à des structures sociales plus authentiques et de mieux-être ensemble. En se faisant espace de vie en communauté, les espaces de coworking prennent l'apparence d'affirmation collectives, voire de micro-sociétés idéales, faisant signe vers une utopie communautaire. Les discours qui la portent peuvent ainsi revêtir une dimension politique, voire milante, sur fond de progressisme et d'universalité, n'étant pas sans rappeler les deux mots d'ordre de Breton : « *Transformer le monde*, a dit Marx. *Changer la vie*, a dit Rimbaud. ».

Ces promesses de rupture et d'utopie se heurtent toutefois à un troisième axe de discours, imprégné d'une dynamique plus générale de promotion de l'entrepreneuriat. Le « modèle du futur » qui s'observe et s'invente dans les espaces de coworking reprend en tous points les codes de la startup, faisant de l'innovation et de la créativité de véritables injonctions. Le

« travail du futur » serait ainsi déjà là, sa figure de proue l'innovateur et son horizon, l'expérimentation et la création de valeur. Autant de motifs surinvestis dans la promotion des espaces de coworking et appuyée par une esthétisation de la jeunesse et du cool. Le nouveau modèle que propose le coworking, loin d'être une révolution des structures classiques du monde du travail, serait le fruit d'un déplacement de celles-ci au niveau individuel, le travailleur devenant autogestionnaire et entrepreneur de lui-même.

Les espaces de coworking peuvent être imaginés comme des espaces de l'entre-deux, une voie moyenne où coexistent compétitivité et bien-être, liberté et exigence, collaboration et individualisation, création de valeur et de sens. Modèles de l'entre-deux, ils déploient une vision du travail faite de compromis et de paradoxes. Il ne s'agit pas de faire table rase des vieux modèles pour construire une alternative mais de les recomposer et les réassembler. En cela, ils postulent un paradigme du travail novateur, à défaut d'être complètement nouveau.

Les hypothèses formulées semblent donc bel et bien confirmées par ce travail de recherche. L'étude des imaginaires du coworking a également permis de mettre en avant les mécanismes inhérents aux discours d'escorte, producteurs de mythologies et d'idéaux. Elle confirme l'importance de les confronter aux usages et de tenter de saisir en quoi ils peuvent aussi les déterminer. Elle rend par ailleurs indispensable la qualification des sources pour comprendre en quoi les discours produits peuvent aussi procéder d'une intention, promotionnelle ou idéologique.

Il convient toutefois de souligner l'existence de partis pris dans la restitution des résultats de cette étude, face à un phénomène aux multiples incarnations.

La diversité des profils interrogés a généré une pluralité de discours et de représentations, rendant difficile la montée en généralisation des résultats obtenus. Si ces entretiens sont représentatifs de la diversité des situations pouvant être rencontrées dans les espaces de coworking, leur seule utilisation ne permet pas d'en dégager de véritable tendance de fond. Il a fallu sans cesse les confronter aux discours médiatiques, pour confirmer ou non leur validité. L'étude des espaces de coworking passe donc par la combinaison de méthodologie complémentaires.

Les imaginaires mis en avant sont par ailleurs le résultat d'un choix, en grande partie influencé par des impressions générées à l'occasion des observations participantes. Or, celles-ci peuvent bien évidemment varier d'un individu à l'autre, surtout face à un objet aussi pluriel. Il y a de surcroît autant d'espace de coworking que d'imaginaires, chacun développant une identité propre pour se démarquer.

Enfin, un grand nombre de thématiques restituées dans ce travail ont été isolées, les discours tendant à les mettre en relation de façon systémique. L'approche analytique du mémoire a parfois rendu compliqué la compréhension d'éléments fonctionnant normalement en écosystème. De la même façon, il a fallu circonscrire précisément les thématiques abordées afin de ne pas s'éloigner du sujet initial.

Les résultats de cette recherche se donnent ainsi à lire davantage comme des propositions interprétatives, une lecture du phénomène que comme un discours de vérité. Ils témoignent ainsi du caractère mouvant, hybride et incertain de cet objet prospectif et porteur de promesses, résolument tourné vers le futur.

Bibliographie

AZAM (Martine), CHAUVAC (Nathalie) et CLOUTIER (Laurence). - « Quand un tiers-lieu devient multiple. Chronique d'une hybridation ». - *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 87-10, 2015 [En ligne] Site : <http://rsa.revues.org/1535> (Page consultée le 23 février 2017)

BARTH (Isabelle), MULLER (Renaud). - « La coolitude comme nouvelle attitude de consommation : être sans être là. Réflexion prospective ». - *Management & Avenir*, Vol. 5, no 19, 18-36, 2008 [En ligne] Site : <http://www.cairn.info/revue-management-et-avenir-2008-5-page-18.htm> (Page consultée le 23 juillet 2017)

BÉJA (Alice). - « Les métamorphoses du capitalisme ». - *Esprit*, vol. juillet, no. 7, 5-8, 2015. [En ligne] Site : <http://www.cairn.info/revue-esprit-2015-7-page-5.htm> (Page consultée le 28 août 2017)

BENNET (Andy). - « Pour une réévaluation du concept de contre-culture ». - version originale pp. 19-31 in Sheila Whiteley et Jedediah Sklower. - *Popular Music and Countercultures*. - Ashgate, 2013 [En ligne] Site : <https://volume.revues.org/2941> (Page consultée le 24 mars 2017)

BLEIN (Alexandre). - « Le *coworking*, un espace pour les transactions hors marché ? La valorisation des réseaux sociaux pour travailleurs indépendants ». - *Réseaux*, vol. 196, no. 2, 147-176, 2016 [En ligne] Site : <https://www.cairn.info/revue-reseaux-2016-2-p-147.htm> (Page consultée le 1er août 2017)

BOBOC (Anca), BOUCHARB (Kevin), DERUELLE (Valérie) et METZGER (Jean-Luc). - « Le *coworking* : un dispositif pour sortir de l'isolement ? ». - *Sociologies*, 2014 [En ligne] Site : <https://sociologies.revues.org/4873#tocto2n9> (Page consultée le 23 février 2017)

BOENISCH (Gilles). - « Monique DAGNAUD, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion* », *Questions de communication*, 27, 370-372, 2015. [En ligne] Site : <http://questionsdecommunication.revues.org/9896> (Page consultée le 18 août 2017)

BOHDAN (Jung), « La vie et le travail à l'époque de l'économie et la classe créative », *Sociétés*, no 112, 77-85, 2011. [En ligne] Site : <http://www.cairn.info/revue-societes-2011-2-page-77.htm> (Page consultée le 1er août mai 2017)

BRÉCHIGNAC (Blandine). - « *Corporate coworking* : « hacker » le travail ? ». - *Sociologies pratiques*, vol. 34, no. 1, 93-101, 2017. [En ligne] Site : <https://www.cairn.info/revue-sociologies-pratiques-2017-1-p-93.htm> (Page consultée le 23 février 2017)

BRETON (Philippe). - « Que faut-il entendre par discours d'accompagnement des nouvelles technologies ? ». - *Les dossiers de l'audiovisuel*, n° 103, Mai-Juin 2002, p. 7.

BURRET (Antoine). - « Démocratiser les tiers-lieux ». - *Multitudes*, vol. 52, no. 1, 89-97, 2013 [En ligne] Site : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2013-1-page-89.htm> (Page consultée le 14 mars 2017)

CAPDEVILLA (Ignasi), - « Co-Working Spaces and the Localised Dynamics of Innovation in Barcelona, *International Journal of Innovation Management*, 19(3), 1-25, 2015. [En ligne] Site : http://www.newpic.fr/newpicopendoc/capdevila_aims2015_3393.pdf (Page consultée le 1er mai 2017)

DE CERTEAU (Michel). - *L'invention du quotidien, 1. arts de faire*. - Paris : Gallimard, 1990, p. 185.

CLEACH (Olivier), DERUELLE (Valérie), METZGER, (Jean-Luc), « Les “tiers lieux”, des microcultures innovantes ? », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 46, no 2, 67-85, 2015 [En ligne] Site : <http://rsa.revues.org/1526> (Page consultée le 1er mai 2017)

DAGAUD (Monique). - *Génération Y : Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion*. - Paris : Les Presses de Sciences-Po, 2013 (Coll. Nouveaux débats), 210 pp.

DESBOIS (Catherine). - « Le coworking : un mode de travail né de la crise ? L'exemple de Berlin », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 210, no. 4, 100-109, 2014. [En ligne] Site : <https://www.cairn.info/revue-allemande-d-aujourd-hui-2014-4-page-100.htm> (Page consultée le 14 mars 2017)

DUBUS (Pierre). - « Réflexion sur les tiers-lieux. Signification et effets dans les institutions médico-sociales ». - *Vie sociale et traitements*, no 103, 18-24, 2009. [En ligne] Site : <http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2009-3-page-18.htm> (Page consultée le 17 juillet 2017)

EHRENBERG (Alain). - *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris : Odile Jacob, 2016.

FABBRI (Julie). - « Les espaces de coworking : ni tiers-lieux, ni incubateurs, ni Fab Labs ». - *Entreprendre & Innover*, vol. 31, no. 4, 8-16, 2016 [En ligne] Site : <http://www.cairn.info/revue-entreprendre-et-innover-2016-4-page-8.htm> (Page consultée le 12 juin 2017)

FABBRI (Julie), CHARUE-DUBOC (Florence), « Les espaces de coworking : nouveaux intermédiaires d'innovation ouverte ? ». - *Revue française de gestion*, vol. 254, no. 1, 163-180, 2016. [En ligne] Site : https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=RFG_254_0163 (Page consultée le 12 juin 2017)

FLICHY (Patrice). - *L'imaginaire d'Internet*. - Paris : La Découverte, 2001

FLORIDA (Richard) Florida, « Cities and the Creative Class » [En ligne] Site : <https://creativeclass.com/rfcgdb/articles/4%20Cities%20and%20the%20Creative%20Class.pdf> (Page consultée le 12 juin 2017)

GANDINI (Alessando). - « The rise of coworking spaces: A literature review ». - *Ephemera*, 193-205, 2015. [En ligne] Site : <http://www.ephemerajournal.org/contribution/rise-coworking-spaces-literature-review> (Page consultée le 30 mai 2017)

GAUJARD (Chrystelle). - « Vers un nouvel idéaltype organisationnel : une application de la méthode wébérienne aux startup actuelles », *Innovations*, vol. 27, no. 1, 163-182, 2008. [En ligne] Site <https://www.cairn.info/revue-innovations-2008-1-page-163.htm> (Page consultée le 12 avril 2017)

GAUDARD (Jean-Pierre), *La fin du salariat*, Paris : François Bourin, 2013.

HALL (Edvard T.). - *La dimension cachée*. - Paris : Seuil, 2014. – Traduit de l'anglais par Amélie Petita et Anne Fabre-Luce [En ligne] Site : <http://anthropologie.mmsch.univ-aix.fr/Lists/Annoncesanthropologie/Attachments/986/E.Hall-ProxemieEspace.DimensionCache.pdf> (Page consultée le 23 juillet 2017)

JEANNERET (Yves). - « Autre chose qu'un discours, davantage qu'un accompagnement, mieux qu'une résistance », *Terminal*, no 85, 2001 [En ligne] Site : http://www.revue-terminal.org/www/no_speciaux/85/Jeanneret.html (Page consultée le 12 avril 2017)

JOCKUSH (Peter). - « Une expérience allemande récente des transformations d'organisations administratives dans le secteur public ». - *Territoires et architectures d'entreprises*, vol. 2, 33-37, 1992.

LIU (Tiphaine). - « Qu'est-ce qu'un startupper ? ». - *Agora débats/jeunesses*, vol. 75, no. 1, 117-130, 2017 [En ligne] Site : <http://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2017-1-page-117.htm> (Page consultée le 25 juillet 2017)

MONJARET (Anne). - « Être bien dans son bureau: Jalons pour une réflexion sur les différentes formes d'appropriation de l'espace de travail ». - *Ethnologie française*, vol. 26, no. 1, 129-139, 1996 [En ligne] Site : <http://www.jstor.org/stable/40989628> (Page consultée le 13 juillet 2017)

MORISSET (Bruno). - « Building new places of the creative economy. The rise of coworking spaces ». - 2013 (pré-publication) [En ligne] Site : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00914075/document> (Page consultée le 30 mai 2017)

PETONNET (Colette). - « L'anonymat urbain », pp. 17-21 in GHORRA-GOBIN (Cynthia). - *Penser la ville de demain : qu'est-ce qui institue la ville ?*. - Paris : L'Harmattan, 1994 [En ligne] Site : <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00274324/document> (Page consultée le 12 juin 2017)

PEREC (Georges). – *Espèces d'espaces*. Paris : Galilee, 2000, 185 p.

OLDENBURG (Ray). - « The Café as a third place », pp. 7-21 in TJORAT (Askel), SCRAMBLER (Graham), *Café Society*. – New York : NewPalgrave Macmillan, 2013.

SPINUZZI (Clay). - « Working alone together. Coworking as Emergent Collaborative Activity », *Journal of business and technical communication*, vol. 26, no 4, 399-441, 2012 [En ligne] Site : <http://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/1050651912444070> (Page consultée le 13 juillet 2017)

TRUPIA (Dilara Vanessa). - « Produire un espace hybride de coopération. Une enquête ethnographique sur *La Cantine* », *Réseaux*, vol. 196, no. 2, 111-145, 2016. [En ligne] Site : <http://www.cairn.info/revue-reseaux-2016-2-p-111.htm> (Page consultée le 30 mai 2017)

THOREL-CAILLETEAU (Sylvie). - « La figure de l'employé de bureau ». - *Travailler*, vol. 7, no. 1, 77-88, 2002. [En ligne] Site : <https://www.cairn.info/revue-travailler-2002-1-page-77.htm> (Page consultée le 13 juillet 2017)

VAUJANY, de (François-Xavier). - « Les communautés collaboratives dans la cité : De politiques pour à des politiques par les tiers-lieux ? », *Livre blanc RGSC – Version Alpha* [En ligne] Site : https://collaborativespacesstudy.files.wordpress.com/2016/04/livre-blanc-rgcs_version-alpha1.pdf (Page consultée le 25 mai 2017)

VERZAT (Caroline), TRINDADE-CHADEAU (Angélica), TOUTAIN (Olivier). - « Introduction. Promesses et réalités de l'entrepreneuriat des jeunes », *Agora débats/jeunesses*, Vol. 1, No 75, 57-72, 2017 *Alpha* [En ligne] Site : <http://www.cairn.info/revue-agora-debats-jeunesses-2017-1-page-57.htm> (Page consultée le 24 juillet 2017)

Articles :

Béatrice Matthieu, « La fin du salariat à la Papa », *L'express.fr*, 10 octobre 2015, [En ligne] Site : http://lexpansion.lexpress.fr/actualite-economique/la-fin-du-salariat-a-la-papa_1730814.html (Page consultée le 10 avril 2017)

« Le coworking, une nouvelle façon de travailler », *Capital.fr*, 9 Mai 2015, [En ligne] Site : <http://www.capital.fr/votre-carriere/le-coworking-une-nouvelle-facon-de-travailler-718476> (Page consultée le 5 août 2017)

« Les tiers-lieux s'imposent en France. Evolution, Répartition et tarifs des espaces de travail nomades », Blog *Blog.Neo-Nomade.com*, 15 juin 2016 [En ligne] Site : <http://blog.neo-nomade.com/plus-de-trois-fois-plus-despaces-nomades-en-6-ans/> (Page consultée le 10 juin 2017)

Emmanuel Lemieux, « Sérendipité, mot de l'année », *Scienceshumaines.com*, 26 juillet 2016 https://www.scienceshumaines.com/serendipite-mot-de-l-annee_fr_24741.html

Jeremy Lopes, « En finir avec le bullshit du coworking », *Ladn.eu*, 18 octobre 2016 [En ligne] Site : <http://www.ladn.eu/entreprises-innovantes/case-study/en-finir-avec-le-bullshit-du-coworking/> (Page consultée le 14 mai 2017)

« Les hyperlieux, une nouvelle espèce d'espace », *LesInrocks.com*, 18 février 2017 [En ligne] Site : <http://www.lesinrocks.com/2017/02/18/idees/hyper-lieux-nouvelle-espece-despace-11913609/> (Page consultée le 10 juin 2017)

Léa Delpont, « Co-working : « le changement arrivera par les salariés », dixit La Cordée », *LesEchos.fr*, 27 février 2017 [En ligne] Site : https://www.lesechos.fr/27/02/2017/lesechos.fr/0211835165210_co-working----le-changement-arrivera-par-les-salaries---dixit-la-cordee.htm (Page consultée le 7 avril 2017)

« Coworking 2.0 », *Actineo.fr*, Avril 2017 [En ligne] Site : <http://www.actineo.fr/article/coworking-20> (Page consultée le 7 avril 2017)

« Le Havre. L'espace de coworking Le Container sort de sa coquille », *Ouest-France.fr*, 14 avril 2017 [En ligne] Site : <http://www.ouest-france.fr/normandie/le-havre-76600/le-havre-l-espace-de-coworking-le-container-sort-de-sa-coquille-4920889> (Page consultée le 13 août 2017)

Astrid Meslier, « Pourquoi le co-working doit déjà se réinventer », *LesEchos.fr*, 2 Mai 2017 [En ligne] Site : <https://www.lesechos.fr/idees-debats/cercle/cercle-169539-le-coworking-est-mort-vive-le-coworking-2083857.php> (Page consultée le 13 mars 2017)

« Anticafés veut réinventer le coworking », *Entreprendre.fr*, 9 Mai 2017 [En ligne] Site : <http://www.entreprendre.fr/anticafes-veut-reinventer-le-coworking> (Page consultée le 12 mai 2017)

« Baby entrepreneurs : vont-ils nous sauver de la crise ? », *Twentymagazine.fr*, 25 Mai 2017 [En ligne] Site : <http://www.twentymagazine.fr/articles/twenties/portrait-de-twenty/baby-entrepreneurs%E2%80%AF-vont-ils-nous-sauver-de-la-crise%E2%80%AF%C2%A0> (Page consultée le 29 août 2017)

Dominique Nora, « Demain, tous co-coworkeurs ? Le bel avenir du travail selon WeWork », *NouvelObs.com*, 17 juin 2017 [En ligne] Site : <http://tempsreel.nouvelobs.com/economie/20170616.OBS0871/demain-tous-co-workers-le-bel-avenir-du-travail-selon-wework.html> (Page consultée le 12 août 2017)

« Un espace de coworking s'installe dans les locaux de la SNCF », *78actu.fr*, 5 août 2017 [En ligne] Site : http://www.78actu.fr/un-espace-de-coworking-s-installe-dans-les-locaux-de-la-sncf_51685/ (Page consultée le 10 août 2017)

« Coworking, vraie demande ou phénomène de mode ? », *Maddyness.com*, 3 août 2017 [En ligne] Site : <https://www.maddyness.com/entrepreneurs/2017/08/03/coworking-cette-croissance-repond-a-vraie-demande-traduit-phenomene-de-mode/> (Page consultée le 5 août 2017)

Camille Fumard, « Les bureaux du futur entre flexibilité, tiers-lieux et Open Innovation ? », *Maddyness.com*, 11 août 2017 [En ligne] Site : <https://www.maddyness.com/innovation/2017/08/11/bureaux-du-futur-flexibilite-tiers-lieux-et-open-innovation/> (Page consultée le 13 août 2017)

Autres Ressources

« Les tiers-lieux, Espaces de travail, d'émulation et de vie », Les entretiens Albert-Kahn, Cahier 12, Hauts-de-Seine. [En ligne] Site : <http://www.ilink-asso.fr/doc/29-2015-03-05-16-30-08.pdf> (Page consultée le 14 juin 2017)

Sites Internet :

ANTICAFE

<https://www.anticafe.eu/>

BUREAUX A PARTAGER
<https://www.bureauxapartager.com>

COWORKING PAYS-BASQUE
<https://www.coworking-pb.com/>

COWORK CRECHE
<http://www.coworkcreche.paris/>

DIGITAL VILLAGE
<http://digital-village.fr/>

DOJO
<http://dojo.fr>

KIWANDA
<http://kiwanda.strikingly.com/>

LE GYMNASSE
<http://www.legymnase.com/>

LAPTOP
<https://www.laptop.com/>

MAB'LAB
<http://mablab.fr/>

LA MANUFACTURE
<http://coworking-carte.fr/coworkings/Ile-de-France/Paris/La-Manufacture>

MUTINERIE
<http://mutinerie.org>

MUTINERIE VILLAGE
<http://village.mutinerie.org/>

NEST 34

<https://www.nest34.com/fr/>

NEO-NOMADE

<https://www.neo-nomade.com>

REMIX COWORKING

<https://www.remixcoworking.com/>

RESEARCH GROUP ON COLLABORATIVE SPACES

<https://collaborativespacesstudy.wordpress.com/a-propos/>

SCHOOLAB

<https://theschoolab.com/>

LE SPASS

<http://lespass.fr/>

LE VÎLLAGE

<https://www.levillage.co/>

LE VILLAGE BY CA

www.levillagebyca.com

WORKLAB Paris

<http://www.worklab.community/paris/>

WE WORK

<https://www.wework.com/fr-FR/>

Dictionnaires

ENGLISH OXFORD DICTIONNARY

<http://www.oxforddictionaries.com>

LINGUEE

www.linguee.fr

LAROUSSE EN LIGNE

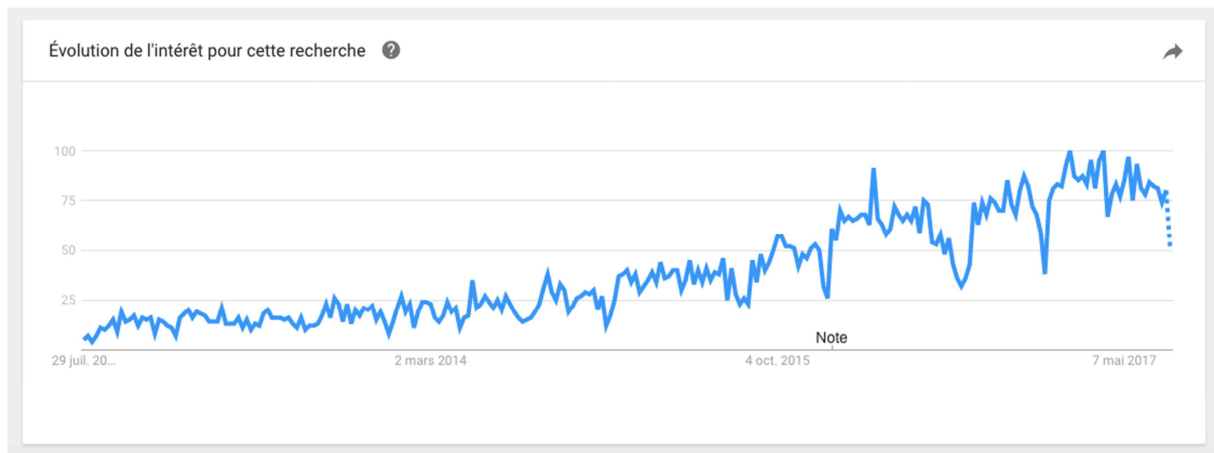
<http://www.larousse.fr>

ETYMOLOGIE FRANÇAIS

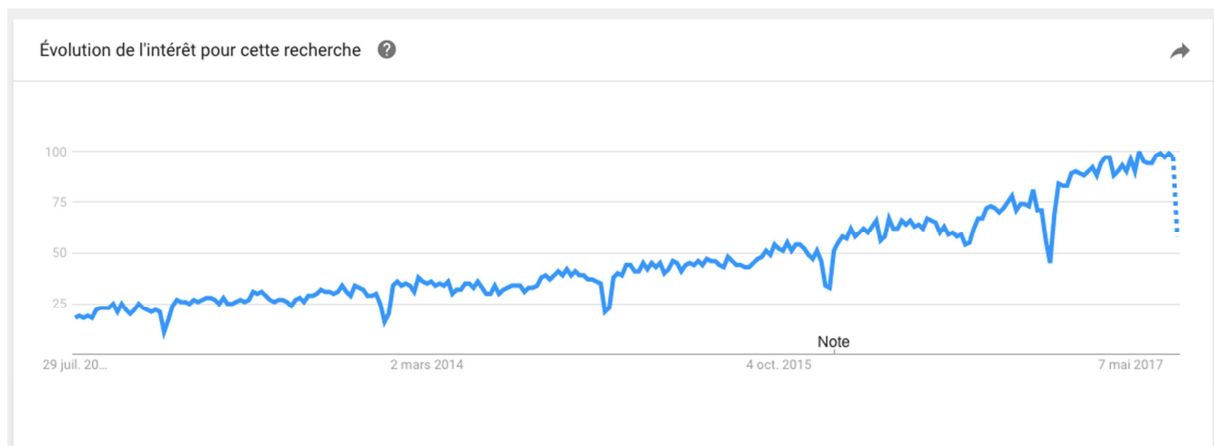
<https://sites.google.com/site/etymologielatingrec/home/t/travaux-travail>

Annexes

Annexe 1 : Evolution de l'intérêt pour la recherche « coworking » sur Google



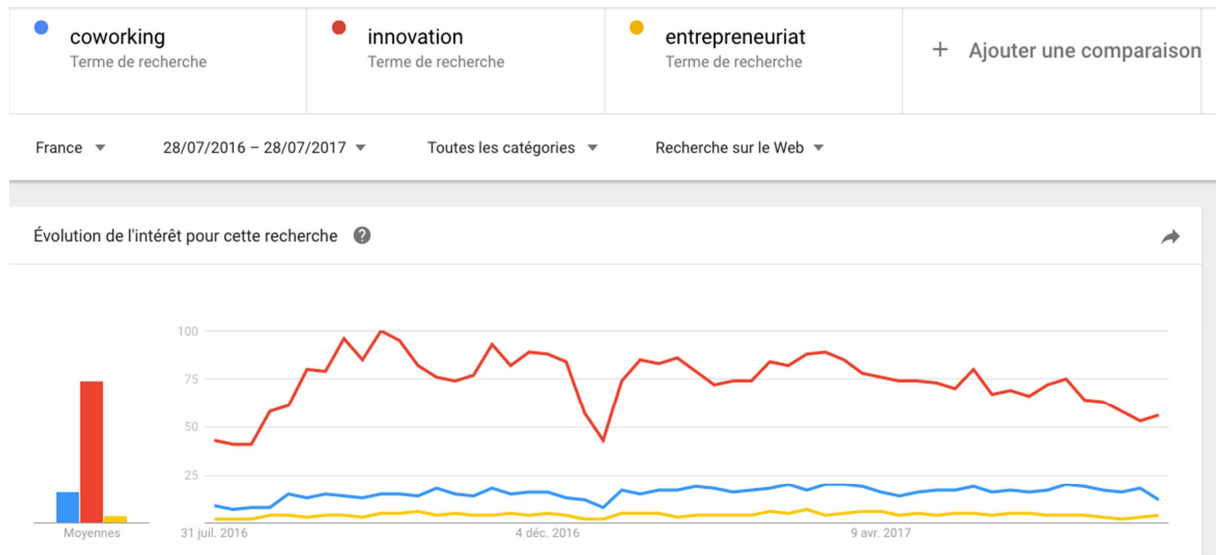
Evolution de l'intérêt pour la recherche « coworking » au cours des 5 dernières années en France (entre le 29 juillet 2012 et le 29 juillet 2017).



Evolution de l'intérêt pour la recherche « coworking » au cours des 5 dernières années dans le monde (entre le 29 juillet 2012 et le 29 juillet 2017).

Analyse : La hausse du nombre de requêtes mentionnant le termes « coworking » sur Google est en hausse sur les 5 dernières années en France comme dans le monde, avec des variations (pics d'intérêt et de désintérêt). L'essor de l'intérêt pour cette thématique peut ainsi être analysée comme une tendance de fond depuis 5 ans.

Source : Google Trends.




Evolution de l'intérêt pour les sujets « coworking », « innovation » et « entrepreneuriat » sur Google au cours de la dernière année en France.

Analyse : Si les requêtes du terme entrepreneuriat sont restées relativement stables au cours de la dernière année, celle des termes « coworking » et « innovation » ont connu des variations similaires. Cela permet de supposer une corrélation entre ces deux thématiques.

Source : Google Trends.

Annexe 2 : Analyses sémiologiques : discours et images des espaces de coworking

Cette annexe se donne à lire avant tout comme un aperçu de la démarche d'analyse employée pour appréhender les imaginaires associés à la pratique du coworking. Non exhaustive, elle illustre la diversité des sources et supports appuyant ces représentations : articles de journaux généralistes et spécialistes consacrés aux espaces de coworking, sites internet d'espaces de coworking ou encore supports de communication en circulation dans des espaces de coworking. La dimension promotionnelle des discours a été à chaque fois un critère de sélection des sources.

OBJET	DENOTATION / DESCRIPTION	CONNOTATION / INTERPRETATION
 <p>Image extraite de l'article « Pourquoi le coworking doit déjà se réinventer », 2 mai 2017, Les Echos</p> <p><u>Source :</u></p> <p>Les Echos, quotidien d'information économique et financière d'obédience libérale.</p> <p>https://www.lesechos.fr/idees-debats/cercle/cercle-169539-le-coworking-est-mort-vive-le-coworking-2083857.php</p>	<p>A l'avant plan, trois personnes regardent un document et semblent en discuter et y réfléchir. Parmi eux, une femme portant un voile, une femme blonde et un homme brun portant la barbe. A l'arrière plan, deux personnes discutent et rient devant un ordinateur. Tous sont installés sur une grande table où sont posées des bouteilles d'eau. A l'arrière plan, un paperboard indique qu'il s'agit d'une salle de réunion ou d'un lieu de travail.</p>	<p>Cette image met en scène la collaboration et le travail d'équipe, ainsi que le côté convivial qui peut exister au sein d'espace de coworking.</p> <p>Elle valorise la diversité en mettant en exergue des personnes aux apparences physiques diverses.</p> <p>En creux, elle signifie que le coworking permet la collaboration, le travail d'équipe, la diversité.</p> <p>Elle accompagne les</p>



Source : Site de l'AntiCafé, café-coworking, section dédiée à l'AntiCafé Beaubourg
<https://www.anticafe.eu/beaubourg>

L'image représente une salle de l'Anti-Café Beaubourg.

A droite, un espace a été ménagé dans le renforcement du mur, peint en jaune, où sont posés un matelas et un oreiller jaune.

Deux petites tables de chevet ont été installées à côté. La photo laisse entrevoir de la végétation disposée au-dessus. Trois affiches design colorées ornent le mur.

A gauche, une portion de table apparaît au premier plan, sur laquelle est déposée un échiquier.

A l'arrière plan, une étagère émaillée de toute part sert de cloison avec l'autre pièce, que l'on devine colorée en bleue. On y observe des livres, des touches de végétation. Un espace pour s'asseoir y a été intégré, dans un renforcement, avec des oreillers oranges.

Les nombreuses couleurs qui habillent la pièce sont vives. La photo a été travaillée pour que les tons sont encore plus vif et saturés.

L'espace est au cœur de la promotion des espaces de coworking et fait pour cela l'objet d'une esthétisation très travaillée.

L'aspect coloré, végétal et varié des espaces contribuent à créer un lieu dynamique respirant le bien-être. Les ruptures ménagées au sein de l'espace créent la surprise et l'amusement.

Le jeu est enfin placé au centre de l'image et introduit une dimension ludique dans l'espace de travail. Les canapés improvisés y ménagent par ailleurs des enclaves de détente.

La configuration générale et la décoration travaillent une dimension ludique. En reprenant les codes du café, les espaces de coworking s'inscrivent dans un entre-deux : entre jeu et travail, entre espace de détente et de production.

<p>Article « Demain, tous co-workers ? Le bel avenir du travail selon WeWork » Source :</p> <p>Nouvel Obs, magazine d'actualité hebdomadaire, d'obédience sociale-démocrate.</p> <p>http://tempsreel.nouvelobs.com/economie/20170616.OBS0871/demain-tous-co-workers-le-bel-avenir-du-travail-selon-wework.html</p>	<p>Cet article est une interview consacrée à Miguel McKelvey, co-fondateur de We Work.</p> <p>Le chapeau rappelle les performances économiques du groupe WeWork, créé à New York en 2010 et ayant ouvert déjà deux espaces à Paris.</p> <p>Au cours de l'interview, Miguel McKelvey revient sur l'expansion du groupe à Londres, passant de 2 espaces à 14, ambition qu'il souhaite également pour la France. Il rappelle également ce qui le différencie d'autres acteurs du marché comme Bureaux à Partager, Kwerk ou The Bureau : « des profils de travailleurs beaucoup plus divers : des indépendants, des TPE, des PME, mais aussi des divisions de grands groupes » issus de « tous les secteurs » d'une part, et la volonté de « créer une communauté mondiale ». Il caractérise la vision du groupe comme « globale », cherchant à « procurer à cette communauté un soutien holistique, aussi bien social ou émotionnel ».</p> <p>Il explique que la conception de</p>	<p>-Le marché du coworking demeure un marché concurrentiel où chaque marque, groupe, tente de se positionner pour se différencier de ses concurrents.</p> <p>-L'expansion des espaces de coworking est présentée comme exponentielle, inscrite dans la durée.</p> <p>-Les espaces de coworking peuvent réunir des profils extrêmement divers, en faisant des espaces hybrides où des structures évoluant normalement de façon indépendante se trouvent mêlées.</p> <p>-La notion de communauté est au cœur de la promotion du coworking. Celle-ci dépasse la simple aggrégation d'individus mais les implique véritablement, au niveau social et émotionnel. Ils se déclinent finalement comme des « hyper-lieu » cf Michel Lussault</p> <p>-Le bureau « traditionnel » est pensé de façon négative, comme un espace limité et limitant les individus, en plus d'être associé à des sentiments négatifs comme la tristesse ou la frustration. Cette figure se dessine en opposition des espaces investis par les startups, associés à des espaces de vie ou</p>
---	---	---

	<p>ses lieux a eu à cœur de fusionner « le meilleur des deux mondes » que sont les sociétés traditionnelles et les startups. Les « bureaux de sociétés traditionnelles » sont décrits comme « frustrants, fermés, rigides et tristes ». A l'inverse les locaux « de type startup » sont décrits comme « des lofts » ou « des entrepôts » avec « une bonne énergie ». WeWork se situe au croisement en proposant « des lieux confortables, qui inspirent les créateurs » et attirent « les meilleurs talents ».</p> <p>Il y a, d'un côté, les bureaux de sociétés traditionnelles, souvent frustrants parce qu'ils sont fermés, rigides, tristes.</p> <p>WeWork essaie d'apporter le meilleur des deux mondes : des lieux confortables, qui inspirent les créateurs et sont susceptibles d'attirer les meilleurs talents.</p> <p>En cela, les espaces de coworking WeWork cherchent « de véhiculer l'idée que le travail devrait être nourri par la passion, le sens » et à se positionner comme « un lieu où on peut vraiment se sentir soi-</p>	<p>des lieux atypiques – il n'est pas question de bureaux. L'énergie s'y oppose à la tristesse des lieux traditionnels.</p> <p>-Le motif de la création est valorisé à travers la figure du créateur, associé spontanément à la notion de talent et de réussite.</p> <p>-Est également valorisé, en contrepoint de ce qui se faisait avant, une porosité des espaces émotionnels, entre travail et vie privée. Le travail doit être une représentation de soi-même et correspondre à une inclination, une passion, plutôt que d'être subi. En cela, le temps travaillé doit être vecteur d'épanouissement professionnel et mener au bonheur individuel des travailleurs.</p> <p>-L'article ne cesse ainsi d'opposer l'ancien au nouveau, le traditionnel au moderne, l'avant et le maintenant, ce qui participe à donner au modèle du travail en bureau et en entreprise traditionnelle une dimension obsolète et négative.</p> <p>-A l'inverse, il dessine en creux un horizon souhaitable, consistant à donner du sens à son travail et à être heureux dans l'espace où il se</p>
--	--	---

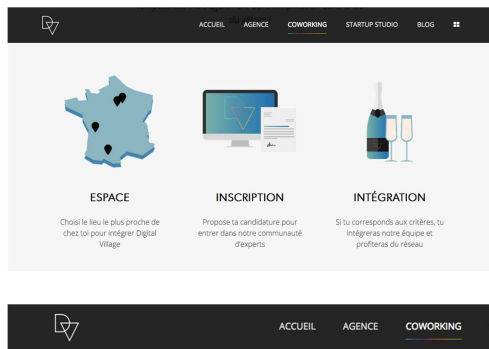
	<p>même » ainsi que « se connecter aux autres, faire des rencontres enrichissantes ». Il indique une évolution ces dernières années dans le rapport des travailleurs à leur espace de travail : « Avant, on cherchait à trouver un équilibre satisfaisant entre sa vie professionnelle et sa vie personnelle ; maintenant, on aspire davantage à les mélanger harmonieusement. Il existe une continuité entre les deux. » La clé de la réussite résiderait alors dans « un environnement de travail épanouissant, qui vous rende heureux ».</p>	<p>produit.</p>
 <p>Image extraite de l'article « Atelier 360 : la reconnaissance du bureau »</p> <p>Source :</p> <p>Site internet du WorkLab Paris, espace de corpoworking de la société de conseil en transformations du travail LBMG</p> <p>http://www.worklab.community/paris/</p>	<p>Cette image représente un espace dans lequel sont installés six personnes, d'apparence jeune et aux vêtements décontractés. Une grande verrière baigne l'espace de lumière naturelle et donne sur de la végétation. Des bouquets de fleur rappellent cette touche végétale. Un escalier permet d'accéder à une mezzanine. Six personnes sont installées dans l'espace à de niveaux différents.</p> <p>Au premier plan, deux hommes</p>	<p>-Le digital est omniprésent dans ce lieu, à travers les équipements des travailleurs. Les ordinateurs et tablettes connotent également une idée de mobilité et de nomadisme.</p> <p>-La décontraction est mise en scène dans cette image, à travers les codes vestimentaires et les postures des travailleurs.</p>

[atelier-360-la-renaissance-du-bureau/](#)

munis d'ordinateurs portables sont installés sur des tables.

Derrière eux, trois personnes sont installés dans des fauteuils et canapés, munis également de tablettes et d'ordinateurs. Deux d'entre-eux discutent. Ils sont dans des posture de décontraction et de détente.

A l'arrière blanc, une sixième personne est installée dans un fauteuil.



Cette section du site internet de Digital Village énumère les étapes du processus d'intégration de nouveaux travailleurs dans l'espace : choisir son espace, s'inscrire et être intégré.

-Sous le vernis apparemment festif du processus d'intégration, la sélection de l'espace Digital Village ressemble en tous points à celui d'une entreprise classique, où l'envoi de sa candidature est un pré-requis.

ENVIE DE NOUS REJOINDRE ?

Tu penses avoir le niveau pour intégrer Digital Village, propose ta candidature !


S'INSCRIRE

Capture d'écran extraite du site du « Digital Village », espace de coworking parisien se positionnant comme une « agence de production digitale », basé sur un collectif de professions indépendantes.

Le visuel de la partie « Inscription » représente un ordinateur avec le logo de Digital Village en fond d'écran, associé à une lettre de motivation. Le texte est une injonction à « proposer sa candidature » pour entrer dans « la communauté d'experts » de l'espace.

Un second écran interpelle l'utilisateur avec la question « Envie de nous rejoindre ? ». Il est

-L'idée de « communauté d'experts » conote une forme de cercle fermé, que seuls les individus choisis pourraient rejoindre. L'évaluation du niveau des candidats va ainsi de pair avec une forme d'élitisme étonnant pour un espace de coworking, supposé être un espace ouvert.

	<p>invité à proposer sa candidature, s'il estime « avoir le niveau pour intégrer Digital Village ».</p> <p>Le visuel de la partie intégration représente une bouteille de champagne avec des verres.</p>	
<p>« WC News »</p>  <p>Source : photo prise par une coworkeuse chez BAP Neuilly</p>	<p>Cette affiche orne la porte des toilettes de BAP Neuilly. Elle s'apparente à une Une de journal, avec des articles mis en exergue et une grille de mots cachés. Une rubrique « Le savoir inutile » est illustré par Minion, personnage iconique du film <i>Despicable me</i>. Des photos imprimées ont été ajoutées manuellement pour illustrer l'inauguration. Le ton est incisif et se veut décalé.</p>	<p>-Ce support de communication réinvestit tous les codes du journal, pour mettre en valeur les coworkeurs et actualités du lieu.</p> <p>-Il se veut décalé, en s'inscrivant dans un espace d'hygiène auquel il doit son nom.</p> <p>-Il y a un côté do it yourself, travail manuel, révélateur d'un esprit ludique et créatif.</p>

5 Annexe 3 – Retranscription des entretiens individuels

Ces entretiens individuels ont été menés entre janvier et juillet 2017, auprès de profils variés. Ils se sont basés sur un guide d'entretien évolutif, adapté aux profils des usagers.

Entretien avec Claire Dumetz – salariée dans une startup (La Réclame) implantée dans un espace de coworking (BAP Neuilly)

10 Mardi 14 mars 2017 - Café Place de la Réunion (Paris)

Laëtitia - On va commencer par une petite présentation de toi : ton nom, ton âge, ton parcours...

15 **Claire** – Je m'appelle Claire, j'ai 22 ans, je suis journaliste à La Réclame, un média web.

L – Actuellement, quel est ton statut professionnel ?

C - Je suis en CDD.

20 **L – Renouvelable ?**

C - Renouvelé deux fois. Qui arrive à son terme dans un mois et demi.

25 **L - Quel espace de coworking fréquentes-tu ?**

C - Bureaux à partager à Neuilly, rue de l'hôtel de Ville. En fait ils ont plusieurs bureaux à partager, et là en l'occurrence c'est tout un étage partagé entre plusieurs entreprises, plusieurs blocs de bureaux.

30 **L - Depuis combien de temps le fréquentes-tu ?**

C – Depuis le 2 janvier !

L - A quelle fréquence ?

35 C - Tous les jours

L - Quels sont les tarifs moyens ? Paies-tu un abonnement ?

40 C - Ma boîte le paie, donc je ne saurais pas le dire...

L – Pourquoi ta boîte paie cet espace selon toi ?

C – C'est parce que c'est assez flexible, du coup quand on ne sait pas ce que sera la boîte dans 6 mois, 1 an, c'est plus pratique de louer un espace plutôt que de vraiment en acheter un.

45 **L – Du coup la Réclame, c'est quel type d'entreprise ?**

C – Je pense qu'on peut présenter ça comme une startup : on est quatre employés. 1 CDI, le rédacteur en chef et fondateur, un stagiaire et un free-lance.

50 **L - Comment as-tu découvert le coworking ?**

C - Absolument par hasard. Je suis passée par la Réclame et j'ai appris que c'était leur mode de travail. C'était plus simple pour se retrouver. C'était la formule la plus économique et la plus pratique pour travailler.

55 **L – Je ne te demande donc pas pourquoi tu as décidé de commencer à fréquenter des espaces de coworking...**

C – C'est pas ma décision.

L - Selon toi, quels sont ces avantages de type d'espace ?`

60

C – **C'est assez flexible**, c'est vraiment le mot que je dirais en premier. C'est à dire qu'on est capable d'agrandir la taille dont on a besoin, de réserver des salles en fonction des besoins et que c'est beaucoup moins strict que des bureaux là comme ça. Ça reste un cadre d'échange dans lequel on fréquente notre boîte. **C'est quelque chose sur lequel ils insistent beaucoup dans l'organisation du coworking, sur l'idée de se rencontrer et d'échanger.** Peut-être même d'avoir des avantages avec les boîtes voisines dans le même espace.

65

L - A l'inverse, quels en sont les inconvénients ?

70

C - Je dirais qu'on a peut-être **tendance à se sentir observé parfois**, parce que **c'est tellement ouvert qu'on n'est jamais trop chez nous.** Et du coup on doit **tout partager avec des gens qu'on connaît pas tant que cela** au final, dans les espaces communs comme la cuisine, les lieux de réunions, les commodités...

L – Tu peux m'en dire un peu plus sur ces espaces communs ?

75

C – On a une petite cuisine, des tables mises à disposition à la base pour des réunions, mais qui deviennent des espaces de déjeuner pour une autre boîte, alors qu'on a réservé. C'est toute une organisation qui n'est pas toujours respectée. Et du coup ce n'est pas simple. Par exemple quand tu réserves sur l'application qui te permet de réserver une salle dans l'espace de coworking, tu peux arriver et te rendre compte qu'il y a une équipe de 20 personnes qui a investi la salle et là tu es tout seul pour dire « Euh, là par contre j'ai réservé, donc euh, qu'est-ce qu'on fait ? ». On s'aime bien et tout, mais dans ces cas là... On a ce genre de problème là, ça m'est encore arrivé hier. « Bah là j'ai un call en fait ! – Ouais mais on est en train de manger ! – Ouais mais j'ai un call ! ».

80

L – Quels sont tes outils de travail au quotidien ?

85

C - De quoi j'ai besoin pour bosser ? J'ai besoin d'un bureau avec mon ordinateur dessus, c'est tout.

L - Utilises-tu d'autres espaces pour travailler ?

90

C - **Non. C'est un vraiment espace assez large avec une offre assez large aussi.** Non seulement le fait d'avoir mon ordinateur double écran **fait que je ne peux pas me déplacer partout. Et en plus c'est très rare que je fasse du télétravail.**

L – Tu as une place attitrée, qui t'est attribuée du coup ?

95

C – Oui, c'est ça. Elle m'est attribuée pour un laps de temps défini.

L - Selon quoi, qu'est-ce qu'un tiers-lieux ?

100

C – Hum... J'en sais rien ! (rires)

L – C'était pour faire un lien avec ma question précédente, sur des lieux où tu travailles qui ne sont ni ton travail, ni chez toi...

105

C – Oui, mais je ne fonctionne pas comme cela. Je sais que je pourrais, mais je ne le fais pas...

L – Autre question sur l'espace en lui-même : selon toi, quel rôle joue l'aménagement de l'espace, la déco etc dans la structure du coworking ?

110

C – Je pense que c'est un moyen de se sentir dans quelque chose de moins froid et moins « on est alloués à tel bloc ». Le fait d'avoir des aménagements plus sympa, plus détente, d'avoir de la déco... **Par exemple on a de la déco qui a été ramenée par l'une des boîtes, dont le travail est de décorer les espaces marchands. Ils ont été amenés à participer... Je sais plus comment ils s'appellent, Galerie et truc. Ils se sont dit « bah tiens on va faire participer Galerie et truc pour décorer l'espace de coworking.** Maintenant il y a un gigantesque coq au niveau de l'entrée ! Qui est très beau hein, mais un peu bizarre... Et ça donne des sujets de conversation avec des gens avec qui on ne cause pas forcément directement, et ça donne vraiment quelque chose de plus

115

chaleureux. Et on a vraiment plus l'impression de bosser vraiment tous ensemble que juste chacun son bloc et on ne se dit même pas bonjour le matin.

120 **L - Qui fréquente ton espace de coworking ? En termes de publics, de diversité des profils...**

C – En l'occurrence là c'est surtout startup. On a par exemple Frichti dans cet espace, qui occupe peut-être 60% de l'espace à eux seuls. Ça vaut pour les livreurs aussi bien que pour les gars du marketing et les codeurs. Mais sinon c'est plein de petites boîtes qui peuvent aller de 2 à 5 personnes, c'est vraiment des petites structures. On a une personne qui soit seuls.

125 **L – Tu penses que c'est lié à quoi le fait qu'il y ait surtout des entreprises ?**

130 C – Je pense que ce sont des entreprises qui ont fait le choix de ne pas trop savoir où ils en seraient à long termes, et qui se donnent cette flexibilité, cette possibilité de pouvoir évoluer sur l'espace occupé en fonction du recrutement ou non...

L - Quelle relation entretiens-tu avec les autres coworkeurs ?

135 C - C'est plus que cordial, c'est sympathique. Il y a beaucoup d'initiative, genre des petits déjeuners, des soirées qui vraiment poussées par l'équipe d'organisation par l'espace de coworking. Ce qui nous permet d'avoir une relation un peu plus sympa que des gens qui se croisent dans l'ascenseur. **On n'est pas potes, évidemment, mais on se dit « Hello » plutôt que « Bonjour » (rire).**

140 **L - Fréquentes-tu des coworkeurs en dehors de l'espace de coworking ?**

C - Non, pas à date en tout cas.

L - Comment qualifierais-tu les relations en général dans ces espaces ?

145 C – Sympathiques. C'est plutôt familial. **Il y a une gentille petite compétition.**

L – Ah oui, quand même !

150 C – Non, mais gentille, vraiment gentille. On se charie entre boîtes, ça s'arrête là. Par exemple avec Frichti, on aime bien passer avec des sacs Deliveroo et faire « ça c'est pour avoir eu le serveur down de la dernière fois ! ». Et puis on se fait des petits cadeaux entre boîtes : par exemple Frichti qui nous offre un code de réduction à vie tant qu'on travaille dans cet espace de coworking. On a des exclusivités avec d'autres boîtes... **On a l'opportunité d'échanger avec eux directement. On ne le fait pas, mais si on veut, on peut, sans passer par l'intermédiaire d'un standard. Juste parce qu'on partage les mêmes chiottes et la même cuisine, on a ce privilège-là !**

155 **L - Y-a-t-il des regroupements, des groupes visibles dans l'espace ?**

160 C – Bah en général, ça reste quand même groupé par boîte, malgré tout. Je pense que le mélange ne prend pas vraiment dans la vie quotidienne. On prend le temps de se parler aux apéros, aux petits dej, mais au quotidien, on reste quand même entre nous.

165 **L – Tu me disais qu'il y a des événements organisés dans l'espace tu fréquentes ? Est-ce que tu y participes-tu et sous quelle forme ?**

C – Il y a eu par exemple une soirée d'inauguration de l'espace. Une fausse soirée d'inauguration, parce que l'espace est inauguré depuis deux mois... **Mais c'était une petite soirée avec chacun qui mettait la main à la pâte**, en ramenant une bouteille, un petit plat, quelque chose. On a même fait une sorte de film où chacun était interviewé dans la boîte et présentait ce qu'il y faisait, et quelques mots sur soi. Par exemple j'ai dit « Salut moi c'est Claire, je suis journaliste à la Réclame et j'aime bien les yahourts ». Donc voilà, c'était marrant, on a même eu des paniers garnis pour les réponses les plus what the fuck... J'ai eu un panier garnis avec du Michel et Augustin, du jus de pomme bio, de la super moutarde... **C'est vraiment une manière d'alimenter un esprit de groupe, un peu forcé tu vois, mais appréciable.**

175 **L – Le fait que ce soit ces marques spécifiquement, Michel et Augustin, le jus bio... A quoi ça correspond selon toi ?**

C – **On est quand même dans l'esprit startup parisienne, un peu huppé, où ça fait partie du délire... C'est sur qu'on n'a pas eu un fauteuil Tati ou un truc comme ça...**

180 **L – Ou un saucisson...**

C – Ouais c'est ça, ou alors ça aurait été un saucisson aux noisettes de Provence... Produit biologiquement et dans l'éthique avec un paquet de chips Colette (rires).

185 **L – Avec tout cela, quel est ton degré d'attachement à l'espace dans lequel tu travailles ?**

190 C - Sur une échelle de 1 à 8 ? Je dirais 8, j'aime bien. Je m'y sens bien quand j'y vais le matin, j'y vais pas à reculons. C'est vrai que c'est joliment décoré. Il y a toute une mise en scène qui fait que tu as l'impression d'être dans ton salon quand t'arrives. Et tu n'as pas juste la moquette bleue et les murs blancs. C'est sympa. Ceux qui gèrent l'endroit, c'est ceux avec qui on est le plus proches en dehors de la boîte car ils sont vraiment sympa. Ouais, on s'y sent bien, on se sent pas sous pression. **C'est beaucoup plus détente qu'une boîte classique.**

195 **L – Et à côté de cela, est-ce que tu as l'impression de travailler beaucoup pour ta boîte ?**

C – Oui, je travaille beaucoup. Mais c'est un rythme quand même très sain.

200 **L – Avec tout cela, est-ce que tu ressens-tu un sentiment d'appartenance ? L'impression de partager des valeurs ? une espèce de culture du coworking ?**

205 C - Ça m'y a initié, c'est vrai. Après, je n'irai pas dire que cela fait partie de moi. C'est à dire que ça m'a initiée à quelque chose que je ne connaissais pas, et que j'ai trouvé ça cool. Mais je ne vais pas décider de faire que ça derrière. **Je suis consciente de faire partie d'un nouveau modèle, mais je n'ai pas l'impression de faire partie d'une grande aventure humaine, ni non plus révolutionnaire.**

210 **L - As-tu déjà travaillé dans une entreprise ? SI oui, de quelle taille environ ?**

C – J'ai été amenée à travailler avec des entreprises de 50 collaborateurs, et une autre qui était plus autour de 150 collaborateurs.

215 **L - Que trouves-tu dans le coworking que tu ne trouves pas dans une entreprise classique ?**

C - **Plus de détente, clairement. C'est moins de pression, du détachement aussi.** Car comme ce n'est pas un espace alloué exclusivement à mon business, c'est comme si c'était un peu extérieur.

220 **L - A l'inverse, que trouves tu dans une entreprise que tu ne trouves pas dans le coworking ?**

C - Je dirais que le sens de la culture de la boîte serait plus fort si c'était un bâtiment vraiment destiné pour nous. Mais c'est quelque chose qui se retrouve aussi facilement au sein d'un espace défini dans l'espace de coworking.

225 **L - Quelle influence a le fait de travailler dans cet espace sur ton travail en lui-même ?**

C - Pas grand chose.

230 **L – Comment tu expliques que cela ne fasse aucune différence ?**

C – **Parce que je fais un travail qui importe peu en fonction du lieu. C'est à dire que tant que j'ai l'équipement...** C'est un travail assez isolé où tu as ton téléphone, ta boîte mail... Et du coup que tu sois dans un café ou ailleurs, le rendu est le même...

235 **L - As-tu des habitudes spécifiques dans cet espace ? Si oui, lesquelles ?**

C – J'ai tendance à manger dans l'espace, mais c'est tout ce que je dirais. Il y a des installations pour ça, mais je préfère manger à mon bureau. Comme j'ai souvent besoin de m'isoler le midi, j'aime bien être à mon bureau, un peu coupé du reste. Mais à part ça, non, pas tellement d'habitudes.

235

L - Te projettes-tu sur le long-termes dans un espace de coworking ?

C – Je pourrais. En tout cas j’ai pas de souci à s’imaginer rester.

240

L – Si tu n’y étais pas, où serais-tu ?

C – Dans une boite classique.

245

L – Quels autres lieux tu fréquenterais pour travailler ?

C - Les cafés, si j’avais le budget, je crois que je ne bosserais que dans les cafés.

L – ça coute moins cher que les espaces de coworking ?

250

C – ça dépend de sa consommation de café ! (rires)

L - Dirais-tu que la fréquentation de ces espaces correspond à une certaine vision du travail ? Si oui, laquelle ?

255

C - Je pense que pour être ouvert à l’idée de coworking, **il faut quand même avoir une idée de l’innovation**. Et qu’il **ne faut pas avoir un cadre trop prononcé**. Parce que c’est un avantage d’être flexible, mais c’est aussi un désavantage si on est trop. Clairement une boite de plus de 50 collaborateurs ne pourra jamais tenir dans la durée dans un espace de coworking, ça me paraît évident. Pour moi, c’est vraiment fait pour les petites structures... Je ne dirais pas qui tâtonnent, mais qui sont ouvertes à des modèles un peu différents. **Forcément, ces structures là tu vas les trouver dans des trucs un peu parigo-huppés, communication, startup et tout le bazar !**

260

L – C’est tout ce que j’avais à te demander, merci beaucoup !

265

Entretien avec François-Xavier de Vaujany, professeur des universités à Paris-Dauphine (théorie des organisations)

Le 25 mai 2017 – Par téléphone

270

L – Je réalise mon mémoire de fin d’études sur les imaginaires médiatiques des espaces de coworking et comment ils participent à construire une certaine vision du travail. J’ai une quinzaine de questions pour vous. Je vais enregistrer l’entretien, tout ce que vous me direz ne sera utilisé que dans le cadre de ma recherche. Si vous en êtes d’accord, nous pouvons commencer.

275

FX – Super.

L – Tout d’abord, pouvez-vous simplement vous présenter ?

280

FX – Je m’appelle François-Xavier de Vaujany, je suis professeur des universités à Paris-Dauphine, enseignant chercheur dans le domaine des théories des organisations. Et en termes de sujet de recherche, très intéressé par la thématique des nouvelles pratiques de travail en général : télétravail, nouvelles formes de mobilité, entrepreneuriat collaboratif. Et **je m’intéresse aux tiers-lieux et aux espaces collaboratifs à la fois parce qu’ils sont au cœur, en termes de contenu, des nouvelles pratiques de travail, mais aussi parce que c’est une fenêtre intéressante pour regarder les pratiques de travail**. Si je veux regarder des entrepreneurs, télétravailleurs, je vais dans un espace collaboratif et je peux lancer des interviews. Il y a une hypothèse aussi méthodologique derrière mon intérêt pour les tiers-lieux. Les nouvelles pratiques de travail sont un problème un peu diffus, pas facile à capter : donc aller là-bas, pour moi, c’est un capteur, une fenêtre.

285

L – Quelle est votre méthodologie pour approcher ces espaces ?

290

295 FX – Je m’appuie sur de l’ethnographie. Et lorsque j’arrive à trouver un rôle dans l’espace, à participer à sa vie, de l’auto-ethnographie. C’est à dire que j’explore mes propres pratiques : participer à un atelier de pitch ou d’accompagnement à l’entrepreneuriat, animer également, être actif lors d’évènements. J’essaie d’être très connecté à l’écosystème. Donc soit de l’ethnographie organisationnelle, soit de l’auto-ethnographie, en intégrant le fait que je fais partie du système que j’observe et que j’y suis actif. J’essaie ensuite d’être réflexif et d’explorer mes propres pratiques.

300 **L – Oui, d’ailleurs j’ai lu votre livre blanc sur les communautés collaboratives, dans lequel vous dites que le RGCS était elle-même une communauté collaborative...**

305 FX – Totalement, oui. C’est un réseau qui a été créé fin 2014, qui est devenu en 2016 une association que je préside, et qui regroupe un peu plus de 400 chercheurs d’une vingtaine de pays différents en sociologie, anthropologie, management, économie et communication. Et qui s’inscrit dans les codes mêmes de ces milieux là, en effet. Pour faire à la fois un réseau qui observe et qui s’inspire des pratiques collaboratives pour repenser les pratiques du monde académique. **C’est le côté plus think tank, espace d’expérimentation.** Cette action concrète se traduit par deux volets : les livres blancs et des évènements organisés un peu partout dans le monde. Il y en aura un à Tokyo dans quelques jours, par exemple.

310 **L – Un vaste réseau collaboratif, donc !**

315 FX – C’est un énorme réseau collaboratif. C’est assez étonnant. Avec des moyens qui sont assez limités, en s’inspirant des codes culturels, et qui s’est développé assez vite. Je suis toujours étonné du nombre de personnes un peu partout qui nous ont rejoints. Si vous voulez avoir un extrait, un chapitre – on fonctionne par chapitres – il y a un Meet up qui est prévu sur les quais de Paris, un peu au dessus de la Cité de la Mode et du Design, qui arrive le 29 juin. Donc si vous voulez rencontrez les membres du réseau, vous plugger à des chercheurs du réseau... Je ne suis pas sûr de la date, vous pouvez regarder sur le site.

320 **L – Je regarderai sur votre site, ça peut être effectivement très intéressant. En quoi les espaces collaboratifs permettent l’émergence de l’économie collaborative que vous mentionnez dans votre livre blanc ?**

325 Ils participent à la réinvention des nouvelles pratiques de travail, **parce qu’ils sont un des facteurs, avec le digital, qui rend possible cette transformation du travail.** On va trouver 3 types de participants dans des espaces de coworking : les gens qui viennent pour un temps assez long pour porter un projet de création d’entreprise, des salariés en transition qui sur un temps de déplacement viennent là. Cela peut être organisé par l’entreprise, et là il peut y avoir des logiques de contrôle... On va vérifier avec leur abonnement s’ils sont effectivement présents. Et ensuite, il y a une troisième logique : l’excubation. Des projets digitaux entiers d’entreprise peuvent être excubés, c’est à dire déplacés sur le plateau pour un temps assez long. Dans les espaces de coworking de beaucoup de villes françaises, 40% que l’on va trouver dedans sont des salariés. C’est dans la note de recherche, que je vous conseille également de lire, qui est sur le site du RGCS. Certains opposent les salariés aux entrepreneurs. Ce qui me frappe, c’est plutôt l’hybridation. Pour répondre à votre question, c’est une condition de possibilité de cette transformation du travail. Ça ne déclenche pas, ce ne sont pas des acteurs qui portent des stratégies. Mais avec le digital, il rend possible.

335 **Dans un grand nombre de définition des espaces collaboratifs en général, il y a une tendance à se centrer sur les porteurs de projets, les entrepreneurs. Avez-vous observé d’autres profils et si oui, lesquels ?**

340 Ce qui me frappe, ce sont les profils de salariés, qui sont en transition par exemple. Sur une mobilité, ils peuvent rester quelques heures. Ils sont commerciaux dans une boîte, ils viennent sur Paris. A côté de la gare de Lyon, il y a la Cordée, où ils vont pour quelques heures. Certains espaces sont aussi sympas pour recevoir un client : on se déplace, on crée alors les conditions pour recevoir. Des salles de réunion peuvent être très bien. Ce qui me frappe, ce sont ces profils de salariés dont on parle beaucoup moins. On s’attend beaucoup plus à ce que ces espaces soient des espaces entrepreneuriaux. Mais j’insiste sur le fait qu’ils sont aussi des **espaces salariaux**. A la fin, les espaces collaboratifs sont aussi **des espaces d’hybridation**. Quand on parle d’open-innovation, l’innovation ouverte, l’idée est de mélanger des salariés des entreprises avec des startupeurs. Et il peut y avoir des stratégies très délibérées de certaines entreprises, avec des espaces collaboratifs mis en place pour favoriser cette hybridation et ces collaborations.

350 **L – J’ai aussi l’impression qu’il y a souvent une opposition assez forte entre un modèle de travail traditionnel et un modèle de travail qui serait porté par ces espaces. C’est aussi votre sentiment en les approchant ?**

355 FX – Je ne pense pas, il y a là aussi un discours médiatique très fort, sur lequel je suis revenu. Je ne vois pas de rejet, même de la part d’une génération plus jeune. Pour rejeter, il faut avoir une connaissance de, être imprégné de... Il peut y avoir des mondes qui se superposent. Ce que l’on appelle les « nomades digitaux » ne sont pas des gens qui sont forcément en réaction à. Ils le font parce qu’il y a une envie, qu’un copain l’a fait, qu’une campagne médiatique a fait briller ça. Je ne vois pas beaucoup de révolte. Surtout pour avoir eu l’occasion de faire des comparaisons internationales. En France, il y a des **tiers-lieux politiques** ou même des espaces collaboratifs qui sont des tiers-lieux. Mais il n’y en a pas tant que ça. **Ray Oldenburg, lorsqu’il a inventé la notion de tiers-lieux, a inventé une notion qui a un caractère assez politique : c’est socialement inclusif.** Il n’y en a pas tant que ça des tiers lieux en France, qui à la fois dans le discours et dans les pratiques, sont socialement inclusifs. Ce côté révolte contre, engagé politiquement, je ne vois pas ça. Et je le dis même avec un peu de déception et de tristesse. Sur Paris par exemple, We Work et Spaceus, deux gros acteurs du coworking sont en train de progressivement conquérir le marché. Ce sont des acteurs dont l’ambition n’est pas d’être en révolte contre, ni d’être socialement inclusifs. En Allemagne, à Berlin par exemple, c’est un déjà peu différent. Le côté politique peut être beaucoup plus présent dans les tiers-lieux. Il y a aussi une différence entre Paris et le reste de la France, où dans certaines régions comme le Limousin par exemple – regardez la Quincaillerie Numérique – il y a des vrais tiers-lieux. Je n’en ai pas vu tant que ça en région parisienne. Et puis puisque l’on a des chapitres à Grenoble, à Lyon, à Toulouse, dans les grandes villes c’est rare. Je mettrais Toulouse à part, avec Actilec et Fab’Lab Toulouse, il y a un tissu politique plus engagé. Pareil dans le Limousin. Mais ce côté révolte contre, espace collaboratifs qui deviennent des tiers-lieux socialement inclusifs, transformatifs d’un territoire, malheureusement, ce n’est pas si courant que cela.

375 **L – Dans votre livre blanc, vous parlez d’espace de coworking « commerciaux », comme WeWork. Je me demande s’il n’y aurait pas une typologie des espaces. On aurait d’un côté les commerciaux comme We Work, et de l’autre des acteurs comme Mutinerie, Grands Voisins, qui seraient plus engagés....**

380 FX – Même si j’aime bien jouer sur l’ambiguïté du mot tiers-lieux, en parlant à des gens, si je prends le terme au sérieux, c’est déjà une façon de faire une typologie. Il y a des espaces collaboratifs qui sont des tiers-lieux et d’autres qui ne le sont pas. C’est une vraie ligne de frontière entre les deux.

L – C’est à dire ? Comment placez-vous le curseur entre les deux ?

385 FX – **En se demandant quelle est la réelle diversité de profils à l’intérieur du lieu et dans quelle mesure le souci de la rentabilité est présent ou pas.** Les tiers-lieux vont, à mon avis, être plus dans des **logiques de subvention**, de soutien public, parce que c’est très dur d’être rentable quand la principale préoccupation est l’inclusion sociale. C’est pour cela que j’ai souhaité ce livre blanc alpha, pour interpeller les pouvoirs publics. On pourra faire des ateliers de créativité aussi longtemps que l’on voudra, on pourra imaginer d’autres business model pour les tiers-lieux, je pense que c’est extrêmement difficile de les rendre rentables, pour plein de raisons techniques. Et c’est pour cela que c’est un sujet de politique publique. Je crois que plus que jamais, nous avons besoin de tiers-lieux dans la ville, que c’est un outil extraordinaire et je regrette que dans la campagne présidentielle, ce n’ait pas été davantage saisi comme une opportunité.

395 **L – Et du coup, en quoi ces tiers-lieux changent selon vous le rapport à la ville et le rapport au vivre-ensemble ?**

400 FX – **Parce qu’ils sont des moments. Derrière la notion d’espaces collaboratif, il n’y a pas que la spatialité, ce n’est pas qu’un hub.** C’est aussi un lieu génère des événements. C’est aussi un community manager. Des pitches, des hold up, des événements pour que chacun se parle, se rencontre, fasse des choses ensemble, des ateliers par exemple. Ce sont des choses indispensables. Ce côté action.

L – Si vous aviez quelques mots pour qualifier la vision du travail qui est portée par ces espaces et ces communautés collaboratives ?

405 FX – Il y a un mot que je martèle de plus en plus, c’est l’idée **d’entrepreneuriat collaboratif.** Entreprendre, mais ensemble, avec des logiques d’entraide. Si je simplifie, l’an dernier, on parlait plutôt d’incubateur, c’est à dire un expert qui aidait, des logiques d’investissement. Aujourd’hui, on est **sur des logiques plus horizontales d’entraide**, d’entrepreneurs qui vont s’entre-aider. Et des événements vont leur permettre de se connaître, de

410 créer un lien. Pour moi, c'est un des éléments centraux de la transformation du travail : ce côté plus collaboratif
du travail. L'entrepreneuriat étant de plus en plus présent, même dans le salariat, avec l'intrapreneuriat par
exemple. Je crois beaucoup dans cette idée.

415 **L – Pensez-vous que ces logiques collaboratives sont valables dans le cadre du travail mais aussi vont au
delà du cadre professionnel, pour déboucher par exemple sur des pratiques communes, qui ne sont pas
forcément liées au travail ?**

420 FX – Oui, c'est aussi une idée qui est dans le livre blanc alpha. Avant, il y avait un temps où l'on travaillait, et
un temps où s'amusait, on vivait, on avait sa vie de famille. Et de plus en plus - le digital a consolidé ça, mais les
espaces collaboratifs favorisent ça – si on s'amuse en travaillant, qu'il y ait d'un côté une vie privée, où l'on a
plutôt vocation à s'amuser, créer du lien et puis une autre professionnelle qui est le travail, de la racine
tripallium, torture, cette distinction disparaît de plus en plus. C'est pour moi une des grandes ambiguïtés du
425 temps qui est en train de s'installer actuellement. Dans le livre blanc, on parle de convergence entre l'agence
managériale et l'agence politique. Plus que jamais, ce qui était d'un côté la sphère sociale et politique et de
l'autre la sphère professionnelle s'hybrident, à tel point que l'on ne fait plus de différence. Tout est mélangé
émotionnellement. **Je fais partie d'une génération qui a appris à distinguer les deux, à avoir des espaces
émotionnels et des temps émotionnels plus séparés.** Le digital a commencé à brouiller les cartes. Et avec ces
nouveaux espaces et pratiques collaboratifs, ça se développe davantage.

430 **L – Est-ce qu'on n'a pas du coup une pénétration du travail dans des sphères de la vie privée ?**

435 FX – Ce n'est pas une pénétration du travail dans la vie privée ou inversement. C'est quelque chose qui devient
plus hybride. Dans ces espaces colorés, rigolos de coworking, **on n'a pas nécessairement l'impression de
travailler.** Et quand on s'y amuse, quand il y a un afterwork dans les locaux, c'est très ludique. Il y a des tables
de ping-pong, un baby-foot, c'est de la *gamification* du travail. On est plus encore une fois dans une hybridation
qu'une imbrication. On est en permanence dans un entre-deux. **On pourrait même parler de tiers-temps, on
est en permanence dans un temps qui s'hybride.**

440 **L – J'ai lu aussi que votre working group londonien réfléchit à la communication des nouvelles pratiques
de travail et des nouveaux espaces. Quels résultats ou conclusions ont pu à ce jour être tirées de ces
échanges ?**

445 FX – Cette discussion est toujours en cours. La communication est effectivement devenue quelque chose de très
important. Un espace collaboratif qui réussit est aussi et surtout un espace qui a été meilleur que les autres pour
communiquer. La principale conclusion, c'est que les événements mis en place ont su être profitables. Sur les
réseaux sociaux, notamment. Le fait qu'ils soient bien dans l'absolu en termes de contenu, c'est ce qui va faire la
bonne ou la mauvaise communication.

L – Avec une notion donc très forte d'évènementiel, donc.

450 FX – Oui, c'est vraiment au cœur de la communication, surtout à Londres.

**L – Une dernière question, quelle place les espaces collaboratifs ont-ils dans le nouveau paradigme que
vous évoquez dans votre livre blanc, le « capitalisme des assembleurs » ?**

455 FX – Ils sont un espace où se passe cet assemblage et ce réassemblage permanents. Et ils un espace qui permet
de regarder cela. En tant que chercheur, je m'y rends et je peux constater ces réassemblages permanents. La
plupart des grands groupes sont aujourd'hui des legos. La SNCF agglomère d'innombrables sous-traitants,
prestataires, freelancers. Et allant dans un des tiers-lieux de la SNCF, ou connecté à la SNCF, je vois tous ces
acteurs, qui vont et viennent, s'assemblent dans un projet, ne sont plus là quelques semaines plus tard. C'est une
460 fenêtre assez extraordinaire pour regarder ce capitalisme des assembleurs, qui vit en réel dans ces espaces.

L – C'est tout pour moi, merci beaucoup pour votre temps et vos réponses.

465 *Entretien avec Fanny Bronnes, animatrice d'espace de coworking*

Mercredi 14 juin 2017 - WorkLab Paris

L – Peux-tu tout d’abord te présenter ?

470 F – Je m’appelle Fanny Bronnes, je vais avoir 29 ans la semaine prochaine et je gère le Worklab, un espace de
coworking un peu particulier, installé aux Grands Voisins dans le 14^{ème}. Et je fais ça depuis 1 ans. Avant, j’ai
eu deux autres jobs. J’ai organisé des évènements pour des communautés dans le secteur du développement
475 durable. J’ai ensuite été dans une startup, où je gérais la com’, entre autres... Service client. C’était de la location
de voiture entre particuliers, donc c’était un peu tous secteurs confondus. Je suis restée deux ans dans chaque
boîte. Je suis arrivée ici l’année dernière, pour gérer cet espace, qui fait 400m². Ce n’est pas un espace de
480 coworking au sens classique du terme, mais ce que l’on appelle un corpworking. C’est l’entreprise qui ouvre,
créée un espace dédié pour accueillir d’autres structures. Sachant que l’on a une définition un peu particulière du
corpworking ici. En gros, LBMG s’est installé ici il y a à peu près deux ans, en mai 2015, dans le but de trouver
de nouveaux locaux. Ils étaient installés dans une pépinière dans le 18^{ème} arrondissement. LBMG est un cabinet de
conseil aux entreprises sur les nouveaux modes de travail, qui travaille sur deux secteurs : l’accompagnement sur
485 la création de nouveaux espaces de travail, souvent dû à des problématiques de déménagement, d’un trop plein
d’effectif par rapport à l’espace... Des problématiques où il faut trouver un espace pour que les gens travaillent,
et travaillent ensemble. **C’est la première problématique : les nouveaux bureaux. Ensuite, la création de
tiers-lieux : des porteurs de projets qui nous contactent pour créer un tiers-lieux, sur une thématique
donnée. On les accompagne sur la création du lieu, avec une étude du territoire pour vérifier qu’il
s’intègre bien sur place et sur l’organisation du travail, qui commence généralement par la mise en place
du télétravail.** Une direction va se dire qu’elle a besoin, pour un type de public, de mettre en place le télétravail.
Nos consultants vont aller rencontrer les personnes touchées par cette nouvelle mesure et les accompagner. Ce
n’est pas parce qu’il est mis en place que les gens vont le faire. Ils peuvent alors se retrouver au milieu de
490 conflits qui n’ont rien à voir avec le télétravail, du coup ça fait ressortir des tensions. **Chaque mission est
vraiment différente, mais tout ce qui touche à l’invention du travail du demain va être notre champs
d’intervention.** LBMG était dans un bureau très classique dans une pépinière et nos clients nous disaient :
« mais vous accompagnez sur des bureaux innovants, collaboratifs... et vous vous êtes dans un bureau
classique... C’est un peu le cordonnier mal chaussé ». Plateaux Urbains nous a parlé de ce lieu, les Grands
Voisins, qui est porté par 3 structures différentes.... Aurore, qui est une des plus vieilles associations de France
495 et accompagne la réinsertion de personnes en précarité. 600 personnes vivent sur le site depuis 2014. La seconde
structure est Plateaux Urbains, qui est plutôt contactée pour des lieux temporairement vides comme celui-ci,
pour trouver les personnes qui vont accepter temporairement d’occuper ces espaces. Donc on n’a pas de
visibilité sur le temps qu’il nous reste pendant lequel on va pouvoir occuper le lieu. Il faut des structures qui
acceptent ce manque de visibilité. C’est généralement des gens qui n’ont pas les moyens d’avoir des baux
500 classiques, qui n’ont pas les revenus etc. Et la troisième structure est « Yes we camp », qui gère toute la
signalétique, l’évènementiel et la lingerie, ainsi que le restaurant qui permet d’avoir des revenus pour faire
fonctionner le lieu. Plateaux Urbains nous a donc parlé de la création du projet début 2015. Je n’étais pas encore
là à l’époque. Mais plusieurs espaces du site ont été visités, et ce bâtiment a été choisi : les anciens appartements
des directeurs adjoint de l’hôpital. Il y a 3 étages, un appartement par étage. LBMG a décidé de s’installer ici,
505 pour créer ses nouveaux bureaux, avec la particularité que cet espace **accueille aussi des structures qui sont
connectées aux thématiques des nouveaux modes de travail** et qui vont venir travailler ici, à côté de nous, à
égalité, sans que le lieu soit brandé « LBMG ». C’est un espace de coworking pour eux, mais ce n’est pas un
espace de coworking qui va ouvrir ses portes pour quelqu’un à la journée. L’idée est de travailler avec les
personnes qui viennent ici sur le long-terme, les connaître, échanger avec eux et **pourquoi pas créer des
510 synergies business** si l’occasion se présente. C’est donc un coworking pour les personnes, mais ciblé sur un type
de métier... pas vraiment un type de métier, car il y a vraiment beaucoup de métiers différents. On a gens par
exemple sur la digitalisation des entreprises, qui vont faire des formations aux nouveaux médias. Ou encore
Bruno, qui a créé notre terrasse et qui est spécialisé en agriculture urbaine. **Il y a donc vraiment des métiers
extrêmement différents. Mais il faut qu’on sente qu’il y a des connexions, des synergies possibles. Et ça
515 crée une communauté au sein du WorkLab.** On y trouve les collaborateurs de LBMG, Néonomade, une
startup qui référence tous les espaces où aller travailler en France, qui ne sont ni chez soi, ni son bureau, donc les
tiers-lieux et qui permet de réserver une place dans ces espaces quand ceux-ci sélectionnent l’option sur le site.
En fait, Néonomade a été créée par LBMG, quasiment au même moment que le cabinet de conseil. On
accompagnait alors les entreprises sur la mise en place du télétravail. Et on se rendait compte qu’on ne pouvait
520 pas les accompagner jusqu’à la fin du processus. Donc on a développé cette plateforme, qui est à la base plutôt
BtoB que BtoC, qui crée des plateformes en marque blanche pour les entreprises, qui permettent à leurs salariés
d’aller dans les tiers-lieux sans que ça soit trop compliqué, qu’ils aient à faire des demandes aux RH, avec des
notes de frais etc. Il fallait que ce soit un réflexe facile. Donc il y a l’application, il sélectionne son espace, il n’a
même pas besoin de charger de l’argent, c’est l’entreprise qui charge de l’argent pour lui, et la réservation se fait
525 facilement. Néonomade est en bout de chaîne, par rapport à LBMG, et les deux solutions se complètent. A côté
de LBMG et Néonomade, **il y a aussi des coworkeurs qui viennent ici travailler avec nous, partager des**

moments conviviaux et vivre sur le lieu... pas à temps plein (rire), mais en tout cas durant une journée de travail classique.

530 L – Du coup tu as répondu à mes questions sur la mission du Worklab, depuis quand ça existe... Je n'avais pas forcément fait le lien entre LMBG et le Worklab.

F – Ce n'est pas évident au début, quand on ne connaît pas.

535 L – C'est beaucoup plus clair, du coup. On peut donc plutôt passer sur les questions qui vont concerner le coworking en lui-même. Comment le définirais-tu ?

F – Ce n'est pas évident (rires). Pour moi, c'est pouvoir délocaliser ton espace de travail, sachant que c'est un espace de travail psychologique et physique. **Et avoir la possibilité de partager un lieu, mais aussi un état d'esprit. Tu vas être physiquement dans un espace avec d'autres personnes, tu vas partager un état d'esprit, des événements, une philosophie, des valeurs. Il y a je pense différentes visions du coworking, en fonction du lieu qui le porte.** C'est cette possibilité de pouvoir hyper simplement aller travailler dans un autre espace, qui t'offre les services nécessaires pour que tu puisses travailler, simplement et sans galère.

545 L – Selon toi, quels en sont les avantages ?

F – La simplicité d'utilisation, le contact avec d'autres personnes. Le fait de pouvoir rencontrer des gens qui n'ont pas du tout de points communs avec toi. Je pense qu'on évolue très souvent dans la vie dans des cercles de gens avec qui on a étudié, des gens de sa famille, des amis. Et au final ce sont toujours les mêmes cercles. On rencontre très peu de personnes qui n'ont aucun point commun avec nous, à part le fait de faire du coworking. Donc ça permet des rencontres assez chouettes, de découvrir plein de choses. **En tout cas ici, l'état d'esprit c'est l'ouverture et la curiosité. De dire que toute personne qui vient ici peut m'apprendre énormément de choses. C'est une ouverture d'esprit.**

555 L – Et les inconvénients ?

F – Ça veut dire qu'il faut vivre en communauté. Et ça veut dire que tu as les très bons côtés de la communauté mais aussi les mauvais côtés. Je les vois davantage en tant qu'animatrice d'espace, car je dois gérer les deux côtés. **C'est arriver à faire respecter les règles de vie en communauté, ce n'est pas évident. Ici, un des états d'esprit, c'est « tu travailles comme si tu étais chez toi, « comme à la maison », mais du coup tu as les mauvais côtés qui sont que les gens font vraiment comme s'ils étaient chez eux.** Et ne respectent pas forcément l'idée d'avoir un espace rangé, propre et ordonné pour les autres. C'est respecter que ta liberté s'arrête là où commence celle des autres. Après, je pense que l'espace de coworking ne se substitue pas au bureau, ou à chez toi. **Les gens qui viennent ici choisissent quand ils viennent travailler. Et ils viennent car c'est un hub, un point de connexion, où les gens se rencontrent. Et s'ils ont envie de travailler de manière concentrée, focus, sans bruit et sans être dérangé, ce n'est pas le but du lieu. Le but du lieu, c'est créer des rencontres.**

L – Tu m'as parlé déjà un peu des personnes qui fréquentent l'espace. Est-ce que tu as d'autres choses à ajouter sur le sujet ?

F – Après, tu as des profils très différents. **Je peux te parler des métiers que l'on a ici.** Tu as là Nicolas qui est programmiste. **C'est un métier que je ne connaissais pas du tout.** Il est programmiste architecturale, donc il va chiffrer et intervenir par exemple après LMBG sur la création de nouveaux espaces de travail. En fonction des besoins des gens qui vont travailler dans ces espaces, par exemple quelqu'un qui passe beaucoup de temps au téléphone, en groupe ou tout seul, on va prévoir des espaces dédiés. Ou du genre « j'ai souvent des réunions à 3 ou 4 personnes, ou à 20 personnes », il faut prévoir les espaces pour ça. Donc nous on va faire des recommandations à l'entreprise, en fonction de ce qui nous a été dit. Ensuite Nicolas va intervenir et traduire nos recommandations en m2, avec ce que cela va coûter. Ensuite, il va passer ça à l'architecte qui va continuer son process. C'est un métier hyper important entre les deux, que je connaissais pas du tout. Et Nicolas est très ouvert, on peut discuter très facilement avec lui et il a une capacité à expliquer son métier de manière passionnante. Ça, c'est un type de métier. Je te parlais de Bruno tout à l'heure, qui lui est plutôt sur les tiers-jardins. Sur le même principe des tiers-lieux. Ce sont des espaces verts au sein des entreprises, l'idée est de créer des lieux de convivialité. **Pour nous, il a créé la terrasse à partir de palettes recyclées. Il a installé... On a fait aussi un compost aussi cet été, avec une autre boîte aussi.** Son métier, c'est développer ce type d'espace au sein des entreprises, où les gens peuvent se retrouver, jardiner ensemble, aux moments de pause, aux déjeuners etc. Et nous, on va pouvoir créer des synergies. Chacun a ses missions, ses activités. Mais si on accompagne une

entreprise et qu'on lui recommande de créer un espace vert sur de la terrasse, on lui dit que l'on travaille avec Zona, l'association de Bruno et on renvoie la balle. Inversement, si Bruno travaille sur un espace vert au sein d'une entreprise, et qu'elle se pose des questions sur le réaménagement de ses bureaux, il va recommander LBMG. **Et voilà, on se renvoie les trucs comme ça. Mais il n'y a rien de formalisé, il n'y a pas d'obligation. C'est juste du donnant-donnant, et reconnaître l'expertise et les compétences de l'autre.** Après, tu as par exemple Julien et Flore qui sont sur la permaculture, sur les politiques publiques aussi. Je parlais des formations aux nouveaux médias, c'est plus Samsa qui est au 2eme étage, qui font des formations aux entreprises, aux administrations pour utiliser les réseaux sociaux, apprendre à faire des vidéos avec son téléphone. Emilie aussi, du coup, qui vient aussi bosser. Tu connais mieux que moi son secteur d'activité...

L – Elle ne m'en a pas vraiment parlé... On s'est vraiment rencontrées dans un bureau. J'étais en rendez-vous avec ma directrice de mémoire et elle ne s'est pas vraiment présentée.

F – Ok ! Alors elle, elle travaille plutôt sur la communication interne et sur comment l'entreprise véhicule ses valeurs dans la communication. Sachant que je la lie avec Adrien, qui est un autre coworkeur et qui travaille sur l' «entreprise responsabilisante ». C'est à dire l'évolution par rapport à l'entreprise libérée, car il n'aime pas trop ce terme. Mais du coup ils travaillent tous les deux sur ces thématiques. On va aussi avoir des salariés de grosses boîtes qui vont venir travailler ici de temps en temps. On a un groupe sur l'habitat participatif, l'habitat collectif... Donc vraiment des sujets très variés. Et aussi des entreprises qui viennent à la journée. Le 2eme étage, ce sont des salles de réunion, qui sont disponibles à la location aussi pour des structures extérieures, qui cherchent des espaces un peu décalés, dans des endroits différents **pour se changer les idées et travailler dans un cadre plus ouvert, plus créatif et plus stimulant.** On va avoir des grosses boîtes comme Orange, Air France, qui vont venir passer une journée ici. Donc beaucoup de publics différents au final.

L – Tu m'as dit que les coworkers ne venaient pas forcément tous les jours.. A quelle fréquence vont-ils venir ?

F – C'est hyper variable en fonction de publics. Tu as des tendances qui ressortent, mais ce n'est pas du tout une règle. Normalement le mardi et le mercredi sont les jours les plus fréquentés au WorkLab. Sauf qu'on est mercredi, et que c'est hyper calme par rapport à un mercredi classique. Il y a des jours où les gens viennent plus, c'est ces jours-là que je vais caler des événements pour que les gens se voient, se rencontrent. Généralement, le jeudi et le vendredi, ce sont les jours les plus calmes. Nous par exemple, on fait aussi du télétravail chez nous. Et on a des consultants et Néonomade qui vont tester des espaces de coworking. Donc forcément, ils ne sont pas ici. Il y a aussi les consultants qui sont en mission dans les territoires, donc ça dépend des réunions. Et les coworkers sont plutôt là en début de semaine... Après c'est variable, ça dépend des vacances... Les coworkers sont sur une tranche un peu plus âgée. Nous, LBMG et Neonomade, on est plutôt en dessous des 30 ans. Et les coworkers sont plutôt en dessus et ont déjà des enfants. Donc forcément, ça varie en fonction des vacances scolaires, etc.

L – Et les tarifs ?

F – Je t'envoierais les tarifs si tu veux par mail.

L – J'imagine qu'avec ton travail d'animation il y a des regroupements, des liens qui se tissent entre les gens. Comment est-ce que tu qualifierais ces relations ?

F – **Qualitatives.** Une partie de mon rôle, c'est justement de **faire passer les entretiens aux personnes qui demandent à venir et à travailler ici. Et il y a trois critères.** Le premier **c'est d'être nomade**, donc de pouvoir travailler partout avec ton téléphone, ton ordi et ton chargeur. Personne n'a de bureau attribué ici, donc chacun s'installe où il veut, et bouge plusieurs fois dans la journée. Donc, si tu n'es pas nomade, ce n'est pas possible. Tu ne peux pas avoir de bureau fixe, de gros PC etc. Deuxième point, c'est le sujet de travail : il faut que ce soit connecté aux nouveaux modes de travail, que l'on sente qu'il y a des affinités possibles, sachant que les métiers sont hyper larges. **Donc si quelqu'un me dit « Je suis dans le domaine de l'art », ça sera intéressant, mais il n'y aura pas de connexion, à part le fait d'aimer travailler ensemble.** Et dernier point, c'est l'état d'esprit. **C'est, est-ce que tu sens que la personne a envie de s'investir dans une communauté, de rencontrer des gens ?** Ou est-ce qu'elle a juste envie de trouver un espace où elle va se caler toute la journée, elle ne va pas bouger, discuter avec les autres. Et une fois que tu as rempli ces trois critères, ça se fait tout seul. Je suis là pour faciliter la création de liens entre les personnes, **mais d'eux mêmes, ces personnes là sont ouvertes, ont envie de discuter avec les autres et viennent ici pour rencontrer des gens. Surtout les indépendants, les coworkers. Ce sont des gens qui sinon bossent tout seuls chez eux et qui du coup sont en recherche en**

permanence de contacts. Donc ça se fait très très facilement. Du coup les échanges sont toujours hyper qualitatifs. **Nathanael, le fondateur d’LBMG, est parti une semaine en retraite spirituelle en Dordogne.** Et à son retour, on lui a posé des questions sur ce qu’il avait vécu là-bas, il nous a raconté son expérience de la pleine conscience, etc. Et tout le monde était hyper content de poser des questions, d’apprendre et tout. **Sans jugement, juste le partage et l’ouverture.** Personne ne va dire : non, c’est pas intéressant ce que tu racontes. Il y a vraiment l’idée de partage pur. Et pour moi, ce sont des échanges hyper intéressants. Tout le monde est curieux, actif, sur la veille, sur des sujets de société. Même si on est que quelques uns à être **dans une mouvance plutôt écologiste**, tout le monde ne l’est pas... **Mais en tout cas il y a une sensibilité, un questionnement et ça donne juste la sensation de pouvoir parler de n’importe quel sujet sans se faire rabrouer, sans avoir de regard critique...**

L – J’ai vu en bas qu’il y avait un emploi du temps avec des cours de Yoga, différentes activités. Est-ce que ce sont des événements que tu organises ? Quels types d’activité ? à quelle fréquence ?

F – C’est la deuxième partie de mon boulot. Créer **un cycle d’évènements pour créer des moments de convivialité.** Le lieu est quand même très grand, réparti sur trois étages. C’est tout à fait possible que les coworkers ne se croisent pas. S’ils restent entre eux... Donc le but de ces événements est que les gens se retrouvent, à un moment donné et puissent échanger. Il y a un but à l’événement, mais au final cela va déclencher des conversations. Il y a différents types de formats, que l’on fait évoluer en fonction des retours que l’on a des gens. Des formats plus récurrents, qui sont **les déjeuners participatifs**, une fois par semaine. Je demande à des coworkers s’ils veulent devenir chefs pour un déjeuner : ils choisissent le menu. Je vais récolter une petite cagnotte auprès des gens qui veulent participer au déjeuner, on va faire les courses ensemble et on propose aux gens de venir cuisiner avec le chef et moi. On se retrouve à cuisiner à 5 ou 6, pour un table de 15-20 personnes qui vont partager le même repas et utiliser ce temps pour échanger tous ensemble. Sachant que c’est participatif, donc si les gens ne cuisinent pas, ils vont aider à mettre le couvert, à faire la vaisselle. Les gens s’investissent à hauteur de leur temps, disponibilité et préférences. Il y en a qui n’aiment pas cuisiner mais qui adorent manger, donc voilà (rires) ! Chacun s’investit comme il a envie. C’est des moments hyper conviviaux que les gens attendent, car généralement on mange bien. Ici on a un gros problème avec la bouffe. C’est très important de bien manger, c’est des bons trucs. Là cette semaine, c’était assez haut niveau. Ils ont fait un ceviche de cabillaud à la mangue et un taboulé avec concombres, poivrons, tomates, un gâteau au chocolat, du fromage, du pain, du melon. C’était Adrien qui a mis le niveau assez haut. C’est souvent des trucs bien élaborés et assez sympas.

L – Et ça, c’est toutes les semaines ?

F – Tout à fait. Le chef change à chaque fois. Je fais une programmation tous les mois avec les personnes que ça intéresse, en fonction de si je vois qu’ils aiment plutôt bien cuisiner... Des fois, il y en a qui disent « Je sais pas cuisiner, mais je veux bien le faire ! ». Du coup ils se mettent en duo... C’est aller détecter les envies des gens et leur proposer de s’investir sur un déjeuner. C’est le format le plus récurrent. Ensuite le lundi, on a du Yoga. Là c’est quelques personnes, quand elles ont envie ou le temps. Je fais les cours, en regardant un cours en anglais en vidéo, et je le projette sur la télé et je fais le cours. On choisit la durée du cours, et on fait ça à 5 ou 6, ça dépend des fois. On va aussi avoir des formats apéros. J’essaie de varier les moments de la journée, en fonction de ceux qui ont des enfants, ceux qui habitent loin etc. Il va y avoir des apéros ou des meet-up, sachant que c’est le même format, mais ouvert à l’extérieur. Des sortes de portes ouvertes tous les mois et demi, pour que les gens viennent visiter notre lieu. Je fais des visites sur place, les gens discutent autour d’un verre. On fait des goûters aussi, des formations. Les coworkers partagent leurs expertises. Vendredi, par exemple, Patrick a fait un atelier sur la sécurité informatique. Il y a eu pas mal d’attaques ces derniers temps, un problème avec les gens qui avaient Microsoft. Donc ils nous a dit « Attention, protégez-vous bien, pensez à protéger vos mots de passe » etc. Ce genre de petits ateliers où les gens partagent, posent des questions.

L – Avec des intervenants extérieurs aussi ?

F – De temps en temps aussi. Là on a une boîte qui est venue nous faire un atelier Micro-sieste. C’était Néonomade qui les avait rencontrés lors d’un événement et ils nous ont proposé de venir nous montrer comment faire. Parfois, des gens ramènent des potes, qui finissent par prendre la parole, mais c’est plutôt informel. Après c’est vachement ouvert, en fonction des retours que j’ai. On m’a demandé si on pouvait faire un goûter-tricot, bon bah allons-y ! Des fois certains vont courir ensemble le matin. Quand il y a des événements aux Grands Voisins je fais circuler, donc certains veulent y aller ensemble... En gros, voilà. C’est très variable en fonction du mois, des demandes que les gens me font. C’est pas moi qui impose l’événement, mais écoute les retours et fait évoluer en fonction.

L – Est-ce que tu es capable d'évaluer le degré d'attachement des coworkeurs à cet espace ?

710 F – Je fais des entretiens avec eux tous les 6 mois, pour leur demander quels sont leur retour sur le lieu, l'animation. Ce qui permet d'évaluer, d'ajuster si certaines choses ne vont pas, notamment sur les règles de vie en communauté, le matériel. C'est plus un retour quali que quantitatif. Je n'ai pas de jauge en disant voilà, les gens aiment ça. Globalement, tout le monde est content. Il y a toujours les mêmes questions : « **comment on fait pour travailler en communauté ?** ». **Les gens sont trop souvent au téléphone, ne prennent pas le réflexe de systématiquement s'isoler, des choses comme ça, ne font pas assez la vaisselle.** Mais globalement, tout le monde est content de venir ici et si ça n'allait pas, ils arrêteraient tout simplement de venir. **Les collaborateurs sont obligés mais bon (rires)... les coworkeurs, ils sont là parce qu'ils ont envie.**

720 **L – Dirais-tu qu'il y a des valeurs partagées ? une culture qui se dessine aussi ?**

F – Je pense qu'il y a déjà l'idée de partager, la curiosité, l'ouverture. Ce ne sont pas des valeurs qui sont prônées, mais pour moi se distinguent des échanges. **Personne ne juge l'autre, tout le monde est hyper bienveillant dans son écoute.** Les gens n'ont pas peur de dire « je ne connais pas, explique-moi ». **Que l'on ne trouve pas forcément dans une entreprise, en tout cas qui n'est pas forcément valorisé dans une entreprise classique.** C'est pas une valeur, mais je pense que tout le monde aime bien bouffer. Un des points de ralliement, ça va être de parler de bouff, quoi. Je sais pas si c'est français, ou si c'est... Mais en tout cas, il y a pas mal de ralliement là dessus. Après, ouais... la bienveillance, l'écoute, la curiosité, l'échange.

730 **L – Est-ce que tu as des habitudes dans cet espace ?**

F – Du coup j'ai pleins d'habitudes, parce que je gère le lieu. Mais j'observe aussi des habitudes des gens, je sais qu'ils vont aller s'installer dans tel espace à tel moment de la journée, parce qu'ils veulent faire la sieste, ou parce qu'ils ont besoin de s'isoler davantage à ce moment de la journée. Les gens ont des cycles de concentration. Globalement, si on me demande où est quelqu'un, je peux le trouver facilement dans l'espace. **Parce que je sais que c'est un espace où elle se sent bien.** Sur mes habitudes, je suis souvent installée au premier étage, parce que je dois réceptionner les personnes qui viennent visiter. Et sinon je suis dans la grande salle là-bas, la salle à manger, car je vois les gens arriver (rires). Après je n'ai pas tellement d'habitude...

740 **L – En quoi la décoration et l'aménagement jouent un rôle dans l'espace ?**

F – ça me paraît indispensable pour que les gens se sentent bien, en fait. Ici, c'est un mélange entre de la récup', du mobilier que l'on a acheté à la Ressourcerie, ou même des fois trouvé dans la rue et du mobilier assez design, assez ergonomique. Parce qu'on a des partenariats avec des fabricants de meubles, qui utilisent le lieu comme un showroom, en nous permettant d'avoir du beau mobilier pour travailler de manière confortable. C'est un mélange de tout cela. Et une petite touche de déco, des clins d'œil, de la couleur. Ici c'est plutôt un étage de vie, où les gens sont sensés pouvoir se réunir, aller dormir, lire un bouquin. Au final c'est un des étages les plus utilisés car c'est très coloré, et les gens s'y sentent bien. Plus que les autres étages en tout cas.

750 **L – Il me reste quelques questions sur ta vision du travail. Selon toi, puisqu'en plus tu as travaillé dans une entreprise avant, quelle est la différence entre travailler dans un espace de coworking et travailler dans un espace de bureau ?**

F – Oula (rires). Je n'ai travaillé que dans des petites structures, donc je pense que ma vision est biaisée. Quand tu as travaillé dans une grosse boîte, je pense que c'est un peu différent. Je pense que déjà, le simple fait de ne pas avoir d'espace attribué. Dans une entreprise, normalement, tu as ton bureau et tu t'y installes tous les jours. Tu as ton matériel, ton collègue à gauche, à droite. Tu vois qui est en face, tu sais qui est installé derrière toi, tu as tes habitudes. **Et ici, tu t'installes en fonction de tes besoins en fait.** Quand tu arrives le matin, tu vas t'installer au premier étage si tu es plus ouvert à la discussion et au partage. Au deuxième étage, tu peux aussi privatiser un espace pour organiser une réunion, avec une personne extérieure ou non au Worklab. Et au troisième, c'est étage concentration et tu veux pas être dérangé. Toi, tu t'installes dans le lieu en fonction de ta place et de ton état d'esprit. T'es pas obligé de t'installer à une place précise, comme en entreprise, et tu peux bouger à différents moments de la journée. Si quelqu'un parle à côté de toi et que tu as besoin de te concentrer – et c'est parfois dur de faire respecter les ambiances – tu te lèves, tu bouges, y'a aucun problème. Alors qu'en entreprise, tu peux pas faire ça. Dans mon ancien travail, par exemple, j'étais très souvent au téléphone. Déjà tu dois faire chier tout le monde. Mais en plus, quand les gens parlent autour de toi... C'est extrêmement fatiguant d'être au téléphone toute la journée, et au bout d'un moment, le bruit tu ne peux plus. Ici, comme Grégoire, ils

ont des casques, qui envoie un signal « je suis concentré, je fais quelque chose », mais c'est pas un casque « vengeur », si tu veux, genre « je refuse de communiquer avec le monde ». (*Quelqu'un dépose un babyphone sur la table*) Ça, c'est ma sonnette ! Ceci n'est pas un babyphone. Comme la sonnerie était infâme au premier étage j'ai installé ça pour que ce soit plus agréable, c'est des petits oiseaux qui chantent ! **Du coup, tu changes d'espace quand tu veux, et surtout tu choisis l'espace en fonction des gens qui sont installés là. Tu as tellement de publics variés, que tu peux choisir de t'installer avec tes collègues, avec quelqu'un qui est là pour la journée, avec un coworkeur que tu aimes bien. Donc tu as une énorme liberté, rien que physique et spatiale, que tu n'as pas en entreprise.** Et après, en termes de matériel, je n'ai jamais eu de cuisine en entreprise et pour moi c'est super important, car j'adore cuisiner. Et avoir une terrasse privative aussi, c'est génial quoi. **Le cadre de vie est incroyable.** Je sais que les entreprises commencent de plus en plus à prendre en compte ces éléments sur le bien-être, à développer ces types de paramètres. Mais je pense que ce n'est pas évident. LBMG le voit beaucoup dans ses missions avec les salariés, de **libérer les clivages, même mentaux, où ce n'est même pas qu'on me dit que je n'ai pas le droit d'y aller, c'est plutôt moi qui ne m'autorise pas à y aller. Il y a un blocage, un conditionnement : « qu'est-ce qu'on va penser de moi si je m'installe à tel endroit ? », « qu'est-ce qu'on va penser de moi si je sors de la table où il y a mes collègues ? », « qu'est-ce qu'ils vont dire de moi ? ».** Tout ça, ça n'existe pas ici. C'est lié aussi à l'état d'esprit d'LBMG. C'est « je bosse, je fais mon travail, je suis compétent, je suis un professionnel compétent et je suis là pour travailler, pas pour faire autre chose ». Et ça, ça change tout.

785

L – Et en termes d'horaires, tu vois une grosse différence ?

F – Je fais beaucoup plus gaffe à mes horaires depuis que je travaille ici, par rapport à avant. Mais, je pense que c'est quasiment pareil. **Après le fait que les gens ne savent pas où t'es installé, ça c'est encore une fois lié à la méthode de management d'LBMG, personne en sait à quelle heure tu arrives. Personne ne va chercher à fliquer.** Donc c'est la confiance, justement parce que tu es compétent, je sais que tu vas faire ton travail et je n'ai pas besoin de savoir à quelle heure tu arrives et à quelle heure tu pars. Si tu as un rendez-vous, on sait que tu vas y aller mais que tu vas récupérer et que tu vas faire le nécessaire derrière pour que ton travail soit fait. **C'est une confiance dans la responsabilisation de chaque travailleur.**

795

L – Et au niveau des modes de management, outre cette responsabilisation, est-ce que tu vois autre chose qui diffère ?

F – Déjà, rien qu'au sein d'LBMG, il y a des choses différentes en fonction des structures. Nathanaël a un mode de management que je n'ai jamais vu ailleurs, et que je trouve exemplaire à 90%, c'est pas facile de dire 100%. Je n'ai jamais vu ça. J'ai toujours été dans des structures où le management n'était vraiment pas bon. Tu vois déjà des différences entre la partie conseil et la partie Neonomade, géré plutôt par Baptiste, qui a une autre méthode de management plutôt à l'ancienne. C'est différent car c'est une startup, ils sont une quinzaine et c'est un projet. Même s'ils ont chacun leur pôle, par exemple le pôle Gestion des espaces ou encore Développement, il y a une dynamique de groupe. Alors que les consultants sont tous des mini-porteurs de projet en interne, même s'il y a une cohésion du fait de faire le même taff. Mais chacun va avoir ses clients ou ils vont travailler en petits groupes. Grégoire va parfois travailler avec Nina, parfois avec Hortense. **Parfois je vais travailler avec lui totalement hors de mon cercle classique de compétences, mais parce qu'ils vont faire un appel à projet pour des tiers-lieux où il y a besoin de connaissances sur la création de communautés. Donc je vais apporter ce que je sais.** Il n'y a pas de règle fixe. **Mais chacun est autonome et du fait de cette autonomie, et de ces micro-groupes, t'es obligé de libéraliser, tu peux pas fliquer.** C'est impossible et ce fera invivable pour les gens qui feraient ça. **Pour le coup, je pense que c'est lié à la personnalité de Nathanael. C'est lui qui est parti en retraite spirituelle.** Mais voilà, qui est à l'écoute des besoins des salariés, qui nous demande sur quoi on veut travailler davantage dans les mois à venir. Rien que te demander ce que tu as envie de faire... C'est pas lié qu'au coworking, c'est lié à la personnalité de la personne qui porte le projet.

815

L – C'était ma question suivante : quelle a l'influence de travailler dans un espace de coworking sur ton travail en lui-même ?

Je pense que l'espace joue aussi. Rien que le fait de pouvoir changer d'espace plusieurs fois dans la journée. Souvent, tu as une saturation : tu fais une tâche répétitive, t'es soulé, t'es fatigué de faire ce que tu fais. Et si tu changes de fauteuil, le fait de pouvoir te décaler fait que tu te remets dans une nouvelle position et que tu recommences ton processus de concentration. C'est un peu particulier pour moi, car je bouge à peu près toutes les 20 minutes : parce que quelqu'un me demande quelque chose, parce que je dois aller organiser un événement. J'ai vraiment des micros-formats. Mais le simple fait de pouvoir changer d'espace, de me dire que je vais me lever et discuter avec quelqu'un qui est là, fait que du coup les gens sont plus productifs et peuvent plus

825

facilement se concentrer, du fait de la variété physique des espaces. Après, il faudrait poser la question à d'autres gens, mais c'est ce que j'observe. Je ne sens pas cette lassitude, cette fatigue, cette saturation psychologique de dire « J'en peux plus d'être là depuis 8h du mat' » et voilà. Rien qu'être inconfortablement assis sur le même truc, au bout d'un moment tu peux plus, tu dois marcher, mais tu peux pas quoi. T'as deux heures et demi de cours, tu te lèves pas. Enfin, tu vois...

L – Ou que tu as les jambes lourdes, mais t'as tellement de chose à faire que tu prends pas le temps de faire une pause...

835 F – Oui voilà, après chacun fonction des personnes. Moi je fais pas de pause car j'ai jamais pris de pause, ça me dérange pas. Mais les gens font des pauses sans problème...

L – En ce qui concerne ta charge de travail, est-ce que le coworking a un impact sur elle ?

840 F – Je ne pense pas pouvoir te répondre car mon travail, c'est de gérer le coworking. (*quelqu'un arrive*) Hello ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Autre personne : *Je te dérange ?*

845 F – *Je réponds à une interview, je suis une star !*

Autre personne : *Olala, la star ! ça va ? Je voulais juste te poser deux secondes. Comment ça se passe si quelqu'un veut venir coworker ici, de façon permanente avec un ordinateur ? Est-ce que c'est possible ?*

850 F – *Il faut que je lui pose des questions.*

Autre personne : *D'accord.*

F – Il faut que tu me l'envoie et que je vois s'il peut rentrer dans le cercle très fermé du Worklab.

Autre personne : *Le critère, c'est d'avoir un lien avec LMBG, ou pas du tout ?*

860 F – *Normalement, tu as trois critères. Le fait d'être nomade, tu me dis qu'il a besoin d'avoir son ordi. Après il faut qu'il y ait un lien avec ce qu'on fait, c'est à dire les nouveaux modes de travail.*

Autre personne : *Elle est auteur, auteur-journaliste. C'est pas trop votre truc. Non, mais au moins comme ça c'est clair. Elle n'aura même pas à venir visiter, comme ça c'est clair.*

865 F – *Bah elle peut venir visiter.*

Autre personne : *Oui, mais bon si derrière il se passe rien...*

870 F – *Ouais je pense bien. C'est difficile en fait. Il y a des gens qui peuvent être hyper motivés, dans l'état d'esprit. Mais la qualité des échanges est conditionnée au fait qu'il y ait des proximités de sujets.*

Autre personne : *Tout à fait... Et bien, on m'a posé un lapin, donc je reviens demain, je crois.*

875 F – *Ah merde ! Mais ouais parce qu'elle a réservé une salle.*

Autre personne : *elle a dû se gourer dans mon planning, mais ouais, merde...*

F – *Ben si tu veux bosser ici...*

880 Autre personne : *Ah je vais peut-être me poser ouais, une petite demi-heure.*

F – *Il y a de l'eau parfumée. Tu t'installes où tu veux.*

Autre personne : *Merci Fanny !*

885 F – *A toute ! Donc excuse-moi, ta question ?*

L – Oui, c’était sur l’impact de l’espace sur ta charge de travail, s’il y en a un. Mais tu me disais que non.

890 F – Oui, mon métier maintenant et celui d’avant n’ont aucun rapport. Enfin, ils ont plein de rapports, mais en même temps aucun. Je pense que le fait de pouvoir resetter rapidement ta capacité de concentration, du fait de la multiplicité des espaces fait qu’au final... Par exemple dans mon travail d’avant, bon je faisais quelque chose que je n’aimais pas, donc c’était différent. **Mais il y avait plein de journée où j’avais l’impression d’avoir rien foutu, où je n’étais vraiment pas satisfaite de ma journée, d’avoir passé plein de temps sur des trucs qui ne me faisaient pas vraiment avancer. Ici, je ne me dis jamais ça.** Si je sens que je ne suis pas efficace sur un truc, j’ai tellement de tâches multiples que je peux réorganiser ma journée en fonction de mes besoins. C’est lié à mon métier. Je pense que par exemple Grégoire ou Nina vont bosser deux heures, deux heure et demi d’affilé sur un même sujet. Alors que moi, jamais. Quand je peux le faire, c’est le jeudi, quand il n’y a personne d’autre, et que je peux travailler sur un truc pendant longtemps. C’est inversé. Moi qui fonctionne en micro-tâches et qui suis obligée de faire ça sinon tu peux pas travailler. Tu dois avoir une capacité d’adaptation importante quand t’es gestionnaire d’espace, sinon tu ne travailles pas. Je pense que les autres pourront plus facilement te répondre sur cette question que moi.

905 **L – Ma dernière question porte sur la vision du travail : selon toi, quand on travaille dans un espace de coworking, ça correspond à une certaine vision du travail et si oui, laquelle ?**

910 F – Oui, je pense que c’est le futur du travail (rires) ! Avoir la possibilité d’aller en coworking, c’est accepter que le travailleur est aussi un individu, avant tout. Et qu’il a des besoins. Que c’est pas forcément une bonne idée qu’il travaille 5 jours du 7 au même endroit. Ca dépend des métiers. Mais je pense que sur des métiers de connexion avec autrui, comme commercial, aller à des évènements, c’est contreproductif de passer ta journée à aller à des endroits pour revenir au même point de départ, alors que tu pourrais très bien travailler à un endroit spécifique, sans passer X temps dans les transports. C’est ridicule. C’est donc accepter une autonomisation du travail. Et l’idée qu’il ne va pas essayer de m’entuber, d’aller rien faire. Il va me remercier pour la confiance que je place en lui, en lui disant : « tu peux aller travailler dans cet espace, personne ne va te surveiller là-bas », et qu’il va faire son travail, non pas en remerciement de cette confiance, mais... Je l’ai engagé pour ça, c’est quelqu’un de responsable et d’autonome, et j’ai vraiment confiance en lui. Je ne suis pas sûre que toutes les boîtes soient prêtes à faire ça. Aussi parce que je pense qu’il y a des gens qui ont fondamentalement pas envie de travailler, mais ça c’est un autre problème. Mais si tu fais ton travail, si tu le fais bien... Pourquoi on ne pourrait pas être autonomes dans nos manières de faire ? (*La sonnerie des oiseaux sonne*) Attends (*Elle se lève, revient quelques minutes après*). Excuse-moi, tu peux me reposer ta question ?

L – Si le fait de travailler dans un espace de coworking correspondait à une certaine vision du travail ?

925 F - Donc oui, **l’autonomisation du salarié.** Et l’idée d’être mobile, de pouvoir que ton salarié, ton collaborateur va pouvoir s’enrichir du contact avec d’autres personnes. Et que t’es pas obligé d’être au bureau pour travailler. Tu peux travailler chez toi, tu peux travailler dans un autre lieu. **C’est détacher la forme psychologique du travail de l’espace de travail physique. C’est déconnecter les deux.** Je pense que toute manière, l’envahissement des technologies numériques dans la sphère privée, pas forcément la sphère pro, va forcément amener à ce détachement du lieu physique du travail. **De toute manière, tu consultes tes mails sur ton téléphone, tu travailles où ? Dans la rue ! Donc, même quelqu’un qui est contre cette manière d’autonomiser le salarié, il n’a pas tellement le choix.** Tu vois bien qu’il y a plein de questionnements sur le droit à la déconnexion, des entreprises qui empêchent leurs salariés de lire leurs mails après 17H. Il y a un envahissement... Ces outils digitaux, numériques posent des questions sur le travail tel qu’on le connaît. Le coworking c’est juste une manière de faciliter autre chose. Et d’une certaine manière d’encadrer cet autre chose.

935 Si tu sais que ton salarié est dans un espace de coworking, tu sais qu’il est dans un espace sécurisé, qu’il a tout ce qu’il faut pour travailler. **C’est aussi un aspect qualitatif, un avantage concurrentiel de permettre à son salarié d’aller en coworking.**

L – Et en termes d’effacement de la frontière entre ce qui peut relever du plaisir et du travail ?

940 F – Ça dépend de ton métier, je pense. Moi clairement, en gérant un espace de coworking, oui. Mais je ne peux pas me prononcer pour d’autres métiers. C’est en tout cas moins vécu comme une contrainte. C’est un espace où tu te sens bien. Je ne pense pas que quelqu’un déteste son travail ici. **Mais si tu détestes ton travail, au moins ton cadre de travail est hyper qualitatif.** Si tu visites des espaces, tu vois bien que l’accent est mis sur le confort, les services qu’on propose et les gens sont aux petits soins pour ceux qui viennent là. C’est limite l’inverse que ce qu’il y a dans une entreprise en fait. **Dans une entreprise, c’est « tu travailles, tu fais ton truc**

950 et remercie-nous ». Là c'est « t'es bien installé ? », « c'est bon la connexion ? ». C'est les mêmes services, mais tu paies pour, donc forcément, on fait plus attention. C'est cette notion de service. L'entreprise ne se pose plus la question de... Elle se pose la question de ce que le salarié fait pour lui rendre service, mais pas du tout la question inverse. Ce que fait le coworking.

955 L – Merci beaucoup ! j'aurais une toute dernière mini-question, sur les profils des gens qui viennent ici. Tu m'avais parlé d'une tranche plus 30 ans. Est-ce qu'il y a aussi des gens plus jeunes, qui montent un projet par exemple ? C'est plus des gens qui ont déjà eu des expériences, qui sont indépendants ?

960 F – Plutôt des gens qui ont déjà bossé et qui montent leur boîte. Nicolas est par exemple en train de monter sa boîte. C'est difficile pour quelqu'un qui monte sa boîte de n'avoir jamais eu de cadre... Si tu as déjà travaillé dans une entreprise, tu as plus ou moins un rythme, une disposition mentale de qu'est-ce que ça veut dire travailler, en général. Si tu créés ta boîte, c'est pas évident. Il y a plein de structures dans Paris, qui sont plus axés sur l'accompagnement des jeunes porteurs de projets. On retrouve ici le même état d'esprit, mais pas tellement l'accompagnement. On pourrait, mais personne n'a jamais cherché à entrer dans le lieu comme ça. On pourrait donner des conseils, mais on n'est pas un incubateur.

965 L – J'ai fini avec mes questions, merci beaucoup !

Entretien avec Elise Guffens., salariée d'une startup (Neonomade) travaillant dans un espace de corpoworking (WorkLab Paris)

970 Mercredi 14 juin 2017 – Espace Kiwanda (Paris)

975 L – Tout d'abord merci pour l'entretien. Je vais l'enregistrer, mais tout restera confidentiel, je ne l'utiliserais que dans le cadre de mon mémoire. Comme tu le sais, celui-ci porte sur les espaces de coworking, notamment les imaginaires et la vision du travail qu'ils véhiculent.

E – Les imaginaires, c'est à dire le monde vers lequel se tourne le coworking ? Et qui a son identité propre à chaque fois...

980 L – C'est ça, les imaginaires qui peuvent lui être associés, aussi. Le village, par exemple. Je suis étudiante au Celsa, donc mon travail s'inscrit dans un axe production du savoir...

E – Ok !

985 L – J'ai rencontré Emilie qui travaille au CELSA, qui m'a mis en relation avec Fanny, qui m'a mise en relation avec toi (rires) !

E – (rires) D'accord, le réseau quoi. Le réseau du Worklab.

990 L – Mes premières questions te concernent toi : ton nom, ton âge, ton parcours et ce que tu fais chez Néonomade.

995 E – Je suis Elise Guffens, je travaille chez Neonomade depuis presque deux ans maintenant. Néonomade est une plateforme qui met en relation des espaces de coworking avec des salariés d'entreprise. On est aussi ouvert au grand public, mais nous avons vraiment peu d'utilisateurs. C'est donc essentiellement du BtoB. Néonomade vient du cabinet de conseil LBMG, qui existe depuis environ 6-7 ans. Et nous existons depuis environ 4 ans. Quand je suis arrivée, on était 3 à l'opérationnel, et à peut près le même nombre en développeurs. Aujourd'hui, on a triplé je pense (rires). Les rôles ont du coup évolué et se sont structurés. Au début je faisais un peu tout, mais aujourd'hui je m'occupe précisément de l'accompagnement, de la solution Néonomade au sein des entreprises qui paient pour cela.

1000

L - Combien êtes-vous ?

E - Une quinzaine.

1005 **L - Pourquoi avoir choisi le Worklab Paris pour héberger votre activité ?**

E - C'est une bonne question. Je suis arrivée juste après l'installation. Avant, on était à Prin, un incubateur qui se trouve dans le 18eme. On a changé de locaux pour aller aux Grands Voisins. Il faudrait demander à Nathanaël, le président d'LBMG, qui s'occupe de nous trouver des locaux. C'était, je pense, surtout une question d'opportunité. C'est Plateaux Urbains qui cherchait des personnes pour remplir les locaux vacants. Après, quand je suis arrivée, c'était le tout début. **Le Worklab que tu as vu, il est à 100%, mais à mon arrivée il n'était même pas à 20%. Il y avait beaucoup de choses à faire, donc tout le monde a un peu été mis à contribution pour l'aménager, en faire notre espace. Je pense que l'esprit des Grands Voisins correspondait bien à notre esprit, nos valeurs.**

1015 **L – Qui sont ?**

E – L'esprit collaboratif, le partage, un peu d'innovation. C'est le genre de lieu qui existe peu. **Et puis vivre avec différentes communautés pour justement évoluer.**

1020 **L - Selon toi, quels en sont les avantages de travailler dans cet espace ?**

E - **Les avantages pour nous, en tant que salariés, je dirais que c'est un espace super ouvert, libre. Ça pousse donc au mouvement et à collaborer.** Avoir différentes ambiances en fonction de ton humeur, de tes réunions. Il y a de nombreuses ressources mises à disposition. **Le lieu en lui même, les Grands Voisins, est un espace assez cool pour vivre aussi. Parce qu'on vit quand on travaille.** Quand tu viens dans un espace grand, aéré, spacieux, avec des poules, de la verdure, des animations, un bar sympa, c'est assez agréable. Je ne sais pas si j'ai bien répondu à la question...

1030 **L – Il n'y a pas de bonne réponse, de toute façon (rires) ! Et les inconvénients que ça peut représenter ?**

E – Il y en a deux. Comme on a beaucoup grandi, on prend plus de place. Donc il faut faire attention à ne justement pas en prendre trop. **Et à aller peut-être à l'encontre du principe de liberté et de mouvement.** Et garder un endroit à nous, pour Néonomade. Chose que l'on n'arrive pas trop à faire pour le moment. On a beau essayer, on n'y arrive pas. Même si on se dit un jour qu'on va se retrouver dans telle salle, toute la journée, ça le fait pour la moitié de la journée, mais pas pour le reste. **Parce qu'on est trop habitués à mobiles, à passer des appels, à faire des ateliers, des choses comme ça.** Et surtout, la vision qu'on les autres de nous où l'on envahit un peu le Worklab, c'est un peu le risque. Autre chose, c'est la gestion de l'espace. Fanny, que tu as rencontrée, s'occupe de tenir le lieu assez propre, mais chacun doit aussi être sensibilisé pour que tout roule, soit propre. **Pour éviter que ce soit toujours les mêmes qui nettoient pour tout le monde. C'est un peu l'inconvénient. Et c'est un sujet dont on parle assez souvent, quand on fait des réunions par exemple, où l'on parle du Worklab.** Hier, on en a fait une et le sujet est revenu 3 ou 4 fois sur la table. Comme l'espace est libre, chacun doit être responsable de ses tasses, de ses trucs.

1045 **L – Est-ce que tu utilises d'autres espaces pour travailler ?**

E – Oui, du coup avec Néonomade, on teste les espaces de coworking qui sont sur notre réseau au moins une fois par semaine, en principe. On peut travailler aussi de chez nous une à deux fois par semaine, que ce soit en province ou à Paris, ou même autre part.

1050 **L – As-tu des habitudes spécifiques au Worklab ?**

E – **Oui, j'ai mes salles favorites, mes places favorites. Un peu comme tout le monde, je pense. Même si l'open-space est censé être libre, on aime bien avoir nos petits lieux préférés.** Le matin au soleil... Pour passer ses appels, il y a une salle Skype pour cela... C'est la salle dans laquelle je passe pas mal de temps lorsque j'ai des formations en ligne, des trucs comme cela. On travaille aussi dehors de temps en temps sur la terrasse, quand il fait beau. Et ça, c'est assez agréable. C'est une habitude estivale, on va dire. **C'est drôle car l'usage de l'espace en général varie en fonction des saisons. L'hiver, on va plus être en haut, l'été plus en bas.**

1060 **L – J'ai en effet pu constaté qu'il faisait plus chaud en haut ! J'ai aussi vu l'espace sieste...**

1065 E – Oui, l'espace sieste ! **C'est vrai qu'il est de plus en plus utilisé, parce qu'on a fait un atelier sieste. Ça a un peu lancé la mode.** Mais c'est aussi l'espace dans lequel on fait du Yoga. **Ça aussi c'est une habitude, normalement tous les lundis midi, on met une vidéo et on fait du yoga autogéré.**

L – Pour toi, c'est important d'avoir ce genre d'activités dans ton espace ?

1070 E – Oui, vraiment. Même si c'est différent de faire du Yoga autogéré que du vrai Yoga avec un professeur. Mais sinon, c'est un énorme plus je trouve.

L - Quelles sont tes relations avec les autres coworkeurs ? Par exemple, en fréquentes-tu certains en dehors de l'espace ? Y-a-t-il des regroupements ou des groupes assez visibles dans l'espace ?

1075 E – Je ne vois pas forcément d'autres coworkeurs en dehors du Worlab, à part pour aller de temps à temps à la Lingerie, qui est le bar des Grands Voisins. Sinon, je vois certains collègues de Néonomade à l'extérieur, mais c'est pas forcément des coworkeurs. Ce sont des coworkeurs de mon entreprise, donc je ne sais pas si ça compte. On se voit un petit peu, mais pas pour tous, **car on fait aussi beaucoup de choses entre nous au sein du Worklab. On fait des apéros d'équipe, des ateliers, certaines animations comme les déjeuners participatifs.** Fanny a dû t'en parler. Au final, on se voit pas mal dans le cadre du boulot, donc à l'extérieur, c'est seulement quelques uns. Pour les regroupements, j'en vois. Je pense que ce sont les différents pôles, qui vont être nous, Néonomade, LBMG. On va être séparés, c'est automatique. Au sein de Neonomade, on se sépare aussi de plus en plus en fonction des pôles : les commerciaux avec les commerciaux, ceux qui sont chargés de l'affiliation, c'est à dire de la relation espace, et pour le reste, pareil. C'est un peu logique car on communique ensemble. Et après, les autres coworkeurs, les work-hackers comme on les appelle, peuvent être à côté de nous. Mais ils vont souvent être au 3^e étage alors que nous serons plus au 1^{er}, par exemple.

L - Comment tu qualifierais les relations en général dans l'espace ?

1080 **Elles sont assez bienveillantes, je trouve. Elles sont assez naturelles, même si des évènements sont faits pour que l'on se rencontre et que l'on parle plus ensemble. Pour que l'on partage des compétences, des connaissances ou autre. Ça reste assez simple.**

L – Tu dirais qu'il y a une diversité dans le Worklab ?

1095 Oui, carrément, pour les work-hackers. Il y a Bruno par exemple, qui est spécialisé dans les potagers urbains. **Ce sont des acteurs que l'on va pouvoir recommander à nos clients. Ou des chercheurs. Adrien par exemple, qui fait de la recherche sur l'entreprise libérée, et qui va pouvoir nous aider sur certaines missions avec LBMG. C'est vraiment divers, mais ça se complète pas mal.** Il y a un mec qui travaille sur le lean startup, une méthode de travail sur ta stratégie... Donc même nous, on fait appel à lui pour voir comment on peut s'améliorer. Il y a pas mal de synergies qui peuvent se créer, malgré le fait que l'on soit différents.

L - Quel est ton degré d'attachement au WorkLab ?

1105 E – J'aime beaucoup le WorkLab. Ouais, j'adore. Degré, je ne sais pas, il y a une échelle ? (rires) Non j'adore cet espace. **On est, je pense, vraiment attachés à cet espace. Que ce soit les personnes qui ont aidé à le construire ou celles qui arrivent.** Camille par exemple, qui est arrivée il y a trois mois, elle a vu le WorkLab tel qu'il est aujourd'hui, et je pense qu'elle l'adore. Même si elle habite loin, elle choisit quand même d'y venir au lieu de rester chez elle. Donc je pense que c'est un signe d'attachement. Moi c'est pareil. **Comme on s'y sent bien, comme l'espace offre beaucoup de ressources, on s'y sent un peu comme chez soi.**

1110 **L – Est-ce que tu as l'impression de partager des valeurs voire une culture du Worklab ?**

1115 E – Oui, travailler au Worklab, c'est adhérer à ce mode d'organisation du travail, donc à ces valeurs de flexibilité, de... **Tu ne dois pas subir le travail mais au contraire le vivre, et le vivre bien.** C'est possible. Après, les valeurs du WorkLab, c'est plus cette image de on vit tous dedans comme une colocation, une cohabitation. C'est aussi les valeurs de mon entreprise : **le Worklab, c'est un lieu d'expérimentation du coworking au sein de l'entreprise.** Tu expérimentes, aussi.

1120 **L – Je sais que le Worklab va bientôt fermer, mais autrement, est-ce que tu t'y serais projeté sur le long termes ?**

1125 E - Oui, ce n'est pas moi qui aurait décidé, mais je serais bien restée longtemps ! Après, le fait que là, on veuille faire un Worklab 2.0, c'est aussi excitant. Même si on peut perdre au change, qu'il va falloir se réapproprier le lieu et que ça va peut-être être un peu plus long, **c'est quand même excitant d'imaginer dans quel lieu on va travailler demain.**

L – Et tu te projetterais facilement à nouveau dans des espaces de coworking ?

1130 E – Oui, carrément. Je trouve ça plus intéressant d'être qu'entre nous. Même si c'est un lieu de travail, ça peut être aussi un lieu d'échanges et de rencontres, donc tant qu'à faire !

L – Comme tu travailles chez Néonomade, je voulais te poser quelques questions sur le coworking en France, aujourd'hui. Vu que vous recensez les espaces d'activité, quelle évolution, quelle tendance avez-vous pu constater sur ce secteur ?

1135 E – On avait fait un article de blog sur le sujet. Ce qui est sûr, c'est que l'évolution existe et qu'elle est assez forte. Il faudrait que je t'envoie le lien, on avait fait un baromètre de l'évolution des tiers-lieux en France. Je vais te le retrouver... Donc là tu vois en 2010, on passe au total en France de 240 tiers-lieux à 813 tiers-lieux. Et après, ça se divise en trois entre les coworkings, les centres d'affaires et les télécentres. Au début les coworkings étaient minoritaires et aujourd'hui bien sûr, ils sont majoritaires. Cet article pourra t'intéresser je pense, tu me donnerais ton adresse mail et je te le transférerai.

1140 **L – Avez-vous une idée des profils qui ces espaces ? En termes d'âge, de secteur d'activité, si elles viennent seules ou si ce sont des entreprises et si oui, quel type d'entreprise.**

1145 E – En général, ce sont des gens plutôt jeunes, entre 25 et 40 ans. Les personnes qui vont être dans des coworkings de manière permanente vont être soit des petites entreprises, soit des indépendants. Pour ce qui est des entreprises, certaines prennent des bureaux dans des espaces de coworking. Ça existe de plus en plus. Il y a un endroit, qui s'appelle Ze Buro et qui a Snapchat France chez eux. Pareil, à Marseille, Uber est dans un centre d'affaire qui s'est mis sur le Prado. Les personnes qui y vont de manière plus ponctuelle, c'est le public que l'on connaît le mieux. Ça peut être tout. Niveau âge, je veux dire. Car ça dépend de l'entreprise. Nous, on travaille beaucoup avec Capgemini, Silca, une filiale du Crédit Agricole, Generali, EDF etc. Ce sont des profils variés, un peu plus âgés du coup.

1155 **L – Et au niveau des secteurs d'activité ?**

1160 E – Pareil, je pense que ça dépend vraiment des espaces de coworking. Ils vont avoir une cible qui va être adaptée à leur identité. Il y a des espaces de coworking comme Volume, qui est un Food Lab. C'est une cuisine, il y a un endroit aussi pour des makers, avec de l'imprimerie 3D, du bois. Un truc de makers, quoi. Tu as des endroits qui vont être plus tournés vers les femmes, vers les créatifs, le digital. En général, c'est le digital, je pense. **En tout cas des personnes qui peuvent bosser avec un PC et internet.**

L – Et les tarifs moyens ?

1165 E – ça, pareil, j'ai un doc en principe. Je te le retrouve. En 2016, je tarif moyen en France, est à peu près à 18 euros la journée. Et au mois, un peu plus de 200 euros. Sur l'article, tu verras, il y a les différentes régions. En Île-de-France bien sûr, c'est toujours plus cher. Au mois, c'est 350 euros et à la journée un peu plus de 26 euros.

L – Pour toi, quelles sont les motivations des personnes qui viennent ?

1170 E – Les motivations, il y en a beaucoup je pense. Ça peut être une alternative au télétravail à domicile surtout. Par exemple, tu as un enfant en bas âge chez toi, trop de bruit, des travaux, tu n'arrives pas à bosser chez toi. **Ça peut être un moyen de rencontrer d'autres personnes, de rompre l'isolement, du coup de te stimuler un peu.** Prendre un peu de recul. De réduire les temps de transport en comparaison du bureau classique. Tu vois là dans l'étude ils disent **booste la productivité, booste le travail d'équipe.** Ça dépend des besoins. Ça peut aussi être un endroit tiers, entre chez toi et ton travail pour venir et réfléchir autrement. **Ça a été avancé notamment par EDF. Ça leur permettait de se libérer de la culture d'entreprise, parler librement sur des sujets et n'avoir pas cet espèce de cadre, tu vois...**

1180 **L – Selon toi, qu'est-ce que tout ces espaces très divers ont en commun ?**

E – Pour la majorité, ils ont l'esprit collaboratif, communauté. **Ils créent une communauté avec des évènements, avec une identité qui leur est propre.** C'est en général la communauté qui crée ce point commun.

1185 L – **Et ce qui peut les différencier ?**

E – ça sera peut-être leur identité... Leur domaine... Pas d'activité, car l'activité c'est le coworking. Mais on parlait tout à l'heure d'espace plus dédiés aux makers, les digitaux etc. ça, ça va être leur identité propre.

1190 L – **De ton point de vue, quel rôle joue la décoration, l'aménagement des espaces ?**

E – Je pense qu'elle joue un rôle assez fort. Ça donne plus de chaleur à un espace, ça colle avec l'identité qu'elle a choisi pour représenter son espace. **C'est primordial. Si tu rentres dans un espace de coworking froid, tu ne vas pas te sentir forcément bien pour bosser.** Ça dépend des personnes, certaines restent très minimalistes.

1195 Mais je pense que ça a un fort intérêt.

L – **J'ai vu que vous recensiez également sur votre site les cafés wifi, avez-vous des retours à partager sur ce type de tiers-lieux ?**

1200 E – On n'a pas trop de retours. Et c'est justement vers ce type d'espace que l'on aimerait bien se tourner pour créer des offres appropriées à l'usage. Donc on n'a pas vraiment de données sur l'usage de ces ressources. Mais c'est aussi des espaces vers lesquels tu vas te tourner pour aller une demi-heure, une heure, prendre un café, payer à la consommation, et tu vas pouvoir te poser comme ça. On recense aussi des espaces gratuits, il n'y en a pas énormément à Paris. Mais par exemple la Gaîté Lyrique, où tu vas te poser parce que tu es étudiant et que tu n'as pas envie de dépenser de l'argent, 20 – 30 euros. Ça, c'est un autre type d'usage.

1205

L – **La dernière partie de l'entretien concerne plus ta vision du travail. Pour toi, quelle est la différence entre travailler en entreprise et travailler dans un espace de coworking ?**

1210 E – **Alors, le problème c'est que moi je travaille dans un espace qui est plus ou moins un coworking, mais que comme je te disais tout à l'heure, je ressens de manière assez forte la culture d'entreprise de LBMG.** Je pense que la principale différence qui différencie le Work Lab d'un coworking, c'est qu'en coworking tu es plus dans la découverte, tu attends, tu es dans l'expectative de découvrir un nouvel espace, sa décoration, son style, son énergie, le quartier, comment toi tu vas bosser là-bas. Alors que bosser dans ton espace de travail classique, ton bureau habituel, même si c'est un espace assez stimulant, tu le connais. Tu es moins dans la surprise, la découverte. **Le coworking est un moment plus stimulant, qui va te sortir de ton train-train habituel.** Et l'espace de travail habituel, bah, c'est l'espace de travail habituel...

1215

L – **Et avec des entreprises un peu plus classiques, entre guillemets ?**

1220 E – J'ai fait des stages surtout, en cabinet d'avocats, car j'avais fait du droit avant. Et après des jobs d'été, mais c'était différent. **L'espace de coworking peut t'apporter une plus grande liberté, une autonomie...** Même si je compare à ces expériences d'avant. Liberté, autonomie, indépendance, voilà.

1225 L – **Quelle influence a le fait de travailler dans un espace de coworking sur ton travail en lui-même ?**

E – ça dépend des espaces. En principe, je vais en espace de coworking si je n'ai pas trop d'appels à passer, parce que ça peut être compliqué de trouver des endroits pour passer des appels. Après, je ne sais pas si ça influence beaucoup mon travail. Au final, j'y vais de manière un peu random, comme ça, en fonction des disponibilités de l'équipe, de qui veut aller où. Donc ça ne va pas forcément changer mon travail. **Après c'est vrai que j'y vais plus pour des tâches de fond : j'écris des documents, par exemple. Plus que quand je suis au bureau où je vais être davantage là pour appeler, parler etc.**

1230

L – **Par rapport à ta charge de travail, dirais-tu que l'espace a un impact sur elle, positif ou négatif d'ailleurs ?**

1235

E – Pas trop, non. Je ne pense pas qu'il y ait d'impact. Après si tu vas dans un espace bruyant, où tu n'arrive pas à te concentrer, elle va forcément augmenter. Mais sinon, je ne pense pas qu'il y a un impact.

1240 L – **Et tu la trouve élevée ?**

E – Non, avant, elle l'était plus car on avait moins de staff, de gens dans l'équipe. Mais maintenant c'est plus cadré, on arrive mieux à gérer la charge de travail. Mais ce n'est pas lié à l'espace, plus à la structure, je pense.

1245 **L - Dirais-tu que la fréquentation d'un espace de coworkin correspond à une certaine vision du travail ? Si oui, laquelle ?**

1250 E – Oui, je pense que les personnes qui les fréquentent sont des personnes qui **ont l'idée de nouvelles manières de travailler. De pouvoir partager avec une communauté, de pouvoir un peu innover, aller vers le travail de demain, innover leur mode d'organisation.** Il y a d'autres personnes qui ne voient pas forcément l'intérêt, ça dépend des caractères de chacun. Mais le nombre de coworking augmente et ce n'est pas pour rien non plus. Je pense qu'on tend vers ça. Même nous qui sommes une entreprise, on a créé notre coworking pour avoir d'autres entreprises avec nous, pour créer des synergies, **mettre en place un système de travail en réseau et en communauté. Ce sont des personnes qui sont tournées vers le futur.** Ou ce qui est présent actuellement, finalement. En tout cas en Île-de-France, peut être moins en province, le nombre augmente chaque mois.

1255

L – Merci beaucoup pour toutes tes réponses !

1260 *Entretien avec Arthur Enard, travailleur indépendant (photographe) n'ayant jamais fréquenté d'espace de coworking*

Le 2 juillet 2017– Son domicile (Paris)

1265 **L – Je t'interroge donc dans le cadre de mon mémoire sur les espace de coworking, notamment sur la vision du travail qui se dégage de ces espaces. Bien évidemment, tout ce qui se dira entre nous sera enregistré, mais restera confidentiel. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse aux questions, n'hésite pas à y répondre le plus librement et authentiquement. Si ça te va, nous pouvons commencer.**

A - Oui.

1270 **L – Peux-tu te présenter (nom, âge, profession) ?**

A - Je m'appelle Arthur Enard, j'ai 33 ans et je suis photographe. Je pratique cette profession depuis janvier à temps plein.

1275 **L - Pourquoi as-tu choisi d'être indépendant ?**

A - Parce que le statut de salarié en entreprise m'a un peu déçu. J'avais envie d'être à mon compte et de choisir le travail que je ferais. Je n'aimais pas le système hiérarchique de l'entreprise, j'ai du mal à rendre des comptes en temps et en heure à mon supérieur...

1280 **L – Tu disais que tu étais indépendant depuis janvier...**

1285 A - En vrai, j'ai quitté ma boîte il y a plus de deux ans. Un bureau d'étude d'ingénierie dans le bâtiment, dans la thermique du bâtiment, CVC. Je me suis longtemps tâté, puis formé à la photographie. Et maintenant j'exerce ce métier à temps plein depuis plus de 6 mois.

L - Comment as-tu réussi à développer ton activité ?

1290 A – Déjà avec mes premiers contacts : ça a commencé avec des amis, des connaissances... Puis après avoir fait une formation en photographie, je me suis intéressé à tout ceux qui travaillaient l'image. Et finalement, j'ai été embauché, entre guillemet, par une boîte qui est en gros le Uber de la photographie, qui propose des contrats de photo tous les jours. Donc les missions s'enchaînent jour après jour.

1295 **L – Tu peux m'en dire plus sur cette boîte... ?**

A – Elle s'appelle Meero. Ils sont en contact avec plein de demandeurs d'images, comme des agents immobiliers, surtout... Qui ont besoin de photos d'architecture d'intérieur ou d'extérieur. Meero propose alors à

1300 plusieurs photographes en même temps de répondre à une offre, et le premier qui répond favorablement aura la mission. Les missions s'acceptent via ton smartphone, c'est à prendre ou à laisser. Et à prendre au plus vite sinon elles risquent de passer sous le nez.

L – En dehors de cette boîte, est-ce qu'il y a des dispositifs qui t'ont aidé à développer ton activité ?

1305 A - Non, je me suis vraiment pris en main tout seul. Pendant un certain temps, grâce au CSP, qui est un chômage un peu aménagé après le licenciement économique de mon ancienne boîte, j'avais des entretiens hebdomadaires ou mensuels, je ne me souviens plus, pour me réorienter dans ce que je voulais faire... mais ça ne m'a pas vraiment servi.

L - Comment peut-elle encore évoluer ?

1310

A - A force de travail et de contacts. C'est comme ça que cela marche dans ce milieu : des contacts, de la motivation, et ne pas vraiment compter ses heures de travail, travailler le week-end, le soir. Mais bon, moi ça ne me dérange pas, c'est une passion. Je suis très content et très fier de moi, même si c'est travailler un soir ou un dimanche.

1315

L - T'arrive-t-il de travailler avec d'autres personnes ? Si oui, de quelle manière ?

1320 A - Non, pas vraiment. J'assiste quelques photographes qui sont déjà mieux implantés dans le milieu. C'est donc surtout eux qui travaillent avec moi, je ne suis que l'assistant. Mais on ne peut pas vraiment dire que je suis en collaboration avec d'autres photographes.

L – On va maintenant parler de tes espaces de travail. Première questions : quels sont tes outils de travail ?

1325 A - Mon appareil photo, mes objectifs, mes lumières, mes trépieds. C'est tout en termes de matériel. Je n'ai pas d'espace de travail à proprement parler, car je me déplace toujours sur mes lieux de shootings. Donc l'espace de travail ce sont ces endroits où je les fais. Je fais parfois de la post-production, quand je travaille avec certains clients, sur de l'évènementiel par exemple, que ce soit des mariages ou des concerts. Je retouche un peu les photos, je les recadre, je retouche l'exposition. Dans ce cas j'utilise aussi mon ordinateur, avec des logiciel type Lightroom, Photoshop.

1330

L – Et cette post-production, où la fais-tu ?

1335 A – Chez moi.

L – Est-ce que tu utilises d'autres espaces pour travailler ?

A – Non.

1340 **L - Pour quelle raison ?**

A - Parce qu'on est bien chez soi. Et que je n'ai pas besoin d'aller ailleurs pour faire ce travail, que j'aime faire au calme.

1345 **L – Tu es donc amené à être mobile dans ton activité. Dans quel périmètre ?**

A – On va dire la petite couronne. Paris et la petite couronne.

L - Utilises-tu alors des lieux pour travailler lors de tes mobilités ? Si oui, lesquels ?

1350

A - A part tous mes lieux de shootings et chez moi pour les retouches éventuelles, non.

L - Es-tu familier avec la notion de « tiers-lieux » ? Si oui, comment la définirais-tu ?

1355 A - Pas vraiment. J'imagine que c'est un endroit où l'on travaille qui n'est ni chez soi, ni son lieu de travail. Un autre lieu de travail, donc.

L - As-tu déjà utilisé des espaces de coworking ?

1360 A - Non, jamais.

L - Si non, en connais-tu ? Aimerais-tu un jour t'y rendre ?

1365 A - Oui, il y en a un au bout de ma rue. J'en ai vraiment aucune utilité, à part pour prendre un café, discuter avec des gens.

L - Pourquoi irais-tu dans un espace de coworking ?

1370 A - C'est une bonne question, j'en sais rien. A part que je n'ai plus de café chez moi, peut être pour discuter boulot. Mais en fait, je n'y vois l'utilité.

L - A l'inverse, pour quelles raisons choisis-tu de ne pas y aller ?

1375 A - Le travail que j'ai à faire chez moi, c'est du tri, de la post-production, et je suis très bien chez moi pour faire ce travail. J'ai mon matériel chez moi, mon ordinateur chez moi. Bien que ce soit un portable, je suis très bien chez moi pour faire ce travail. Après si d'une manière ou d'une autre il y a une grosse teuf chez moi et que j'ai besoin de travailler, j'irais peut-être dans un espace de coworking, mais je pourrais aller aussi bien dans une bibliothèque ou simplement dans un café pas trop bruyant pour pouvoir me concentrer. Après, je ne suis pas familier avec les espaces de coworking, je pense qu'il y en a beaucoup et qu'ils sont très différents. Mais une
1380 autre raison qui ne m'incite pas à y aller, c'est la présence de beaucoup de gens, du bruit environnant et finalement tous les facteurs qui font qu'on ne peut pas vraiment se concentrer. Ça reste un espace où il y a surtout des jeunes qui s'y retrouvent, de ce que j'en entends parler, pour le peu que je vois. C'est plutôt des jeunes, des jeunes trentenaires qui viennent pour travailler, mais finalement pas que. On peut retrouver un peu cette sensation qui existe dans les bibliothèques du m'as tu vu et de « je viens juste pour me montrer ».

1385 **L - C'est à dire ?**

A - De se la péter quoi.

1390 **L - Selon toi, quels sont les avantages des espaces de coworking ?**

A - Pouvoir se réunir dans un espace de travail et si on y va tout seul, rencontrer des gens qui travailleraient sur le même sujet, pourraient nous être utiles dans l'avancement de nos projets.

1395 **L - Les inconvénients ?**

A - Le bruit et finalement l'absence de concentration sur les gens qui ne viennent pas uniquement pour travailler. Et le prix, c'est un peu cher 4euros de l'heure.

1400 **L - Selon toi, quelle est la différence – puisque tu l'as expérimentée - entre le travail indépendant et le travail en entreprise ?**

1405 A - C'est surtout le fait de pouvoir choisir son emploi du temps, d'être beaucoup plus libre et flexible sur son temps de travail. Et cela se répercute forcément sur la qualité du travail. Ne pas avoir de pression hiérarchique, donc d'être plus à l'aise. Et donc clairement de choisir non seulement son travail, mais aussi les gens avec qui travailler. C'est un réel plus, c'est un vrai bonheur de pouvoir choisir les gens qui nous entourent.

L - Que trouves-tu dedans que tu ne trouvais pas en entreprise ?

1410 A - Déjà, ce sont deux métiers complètement différent, ce que je faisais avant et maintenant. Je ne peux pas vraiment comparer. Ce qui me plait dans le métier de photographe, c'est que l'on rencontre des gens différents, et aussi de pouvoir bouger énormément et d'avoir plusieurs lieux de travail. Chose que je n'avais pas dans mon ancien job, où j'étais clairement assis face à un ordi toute la journée, entouré des mêmes personnes. Aller
1415 toujours sur ce même lieu de travail, répéter quotidiennement ce travail, ce qui est finalement très fatiguant, ça tape vraiment sur le système. Répéter ses tâches quotidiennes.

L - A l'inverse, qu'est-ce que tu ne trouves pas que tu trouvais en entreprise ?

1420 A - La stabilité de l'emploi, et donc le salaire brut qui tombe tous les mois ! C'est une stabilité qu'on ne retrouve pas en tant qu'entrepreneur et surtout dans la photographie.

L - Ta charge de travail te semble-t-elle élevée ? Plus ou moins que lorsque tu travaillais en entreprise ?

1425 A - Elle est différente. Je travaillais en entreprise tous les jours sur des horaires plus ou moins définis, donc je savais à quoi m'attendre en termes de charge de travail. Là c'est très différent, car si je veux un salaire équivalent à celui qui m'était versé avant, il faut que je cravache, que je ne compte pas mes horaires et que je fasse pas mal de sacrifices sur mes soirées, mes week-ends. En contrepartie je peux aussi choisir de ne pas travailler un matin et de profiter de cette matinée pour me ressourcer et profiter de cette matinée. C'est vraiment un choix plus flexible.

1430 **L - Quelles difficultés rencontres-tu ?**

1435 A - Oui, forcément, il y a toujours cette fameuse stabilité du job, qui est difficile à maintenir. Trouver des contacts, des gens qui ont besoin d'images tout le temps. Tout le temps, tout le temps. C'est tout le temps être à la recherche d'un job. Mais ce sont des habitudes qui viennent assez rapidement. On finit par prendre la main, savoir comment chercher des nouveaux clients.

L - ça t'a permis de développer des aspects que tu n'avais pas dans ton ancien job...

1440 A - Tout à fait. Cela m'a permis de développer le sens du relationnel, du service après-vente entre guillemets. C'est vraiment cette partie commerciale qui est nouvelle pour moi. Dans la photographie, il y a un peu tous les métiers qui sont réunis. Tu es livré à toi-même, donc il faut être commercial, technicien, comptable, il faut être un peu tout.

1445 **L - Dirais-tu que tu es heureux dans ton travail ? Pour quelles raisons ?**

1450 A - Oui, très heureux, pour toutes ces raisons. Parce que c'est un job qui réunit beaucoup de jobs différents. J'ai un emploi du temps sur mesure. C'est avant tout un plaisir de faire de la photo tous les jours, rencontrer de nouvelles personnes, bouger d'un endroit à un autre, découvrir de nouveaux lieux. Voilà un peu toutes les raisons.

L - Pour toi, à quoi doit ressembler un travail idéal ?

1455 A - C'est avant tout un travail que l'on est capable de faire tous les jours avec le sourire, d'être heureux de ce que l'on fait, fiers de se que l'on fait. Se demander toujours comment l'améliorer, ne jamais stagner, être toujours à la recherche de cette performance. Quelque soit le job, hein. Etre déjà heureux et fier de ce que l'on fait.

1460 **L - Très bien, merci beaucoup !**

Entretien avec Anne Martiréné, travailleuse indépendante ayant fréquenté un espace de coworking pendant 8 ans.

Mardi 18 juillet – Son bureau (Paris, 24 rue des Amandiers)

1465 **Laëtitia – Je fais mon mémoire sur les espaces de travail partagé, espaces de coworking. Et dans ce cadre j'interroge des personnes qui soit fréquentent ces espaces, soit son indépendants, soit les deux. L'idée est de voir quelle est la vision du travail qui se dégage de ces pratiques, qu'est-ce que ça promet comme vision du travail et qu'est-ce que ça véhicule. Avec les nouveaux modes de travail. J'ai préparé quelques questions, tout ce que l'on se dira sera enregistré, retranscrit et utilisé comme matériau de recherche pour mon travail, mais il n'y aura pas d'autres utilisations. Donc sens-toi libre...**

1470

Anne – ça ne va pas passer dans le Figaro Madame, quoi.

L – Non, sens-toi libre de parler sans filtre. Si ça te convient, on peut commencer l'interview.

1475

A – Tout à fait.

L – Avec quelques premières questions te concernant : ton parcours, ton métier, qui tu es...

1480

A – Anne Martiréné. Je suis directrice de création graphique en indépendante. J'ai fait une école d'art, l'école Estienne. J'ai commencé ma carrière à Londres dès que j'en suis sortie. J'ai ensuite travaillé énormément avec des anglo-saxons sur Paris : des Anglais, des Américains. Si je te dis ça, c'est que si maintenant je suis en France, j'ai vraiment commencé ma carrière très à l'anglo-saxonne. Je suis beaucoup restée beaucoup d'années sans avoir travaillé avec des Français, sans connaître le fonctionnement français. Donc après Berlin, 5 ans. Et

1485

puis je suis revenue sur Paris et j'ai fait des grosses agences. Il y a dix ans de cela, j'ai été virée d'une agence de communication, dans laquelle ça allait très très mal. Alors que j'avais eu vraiment une chouette carrière. J'avais adoré toutes les agences à Londres, à Berlin etc. C'était vraiment la belle époque du graphisme. La dernière agence était une agence de financiers, c'était terrifiant. J'ai été virée, et parallèlement à ça, un client m'a appelée le lendemain en me disant « écoutez Anne, je veux travailler avec vous, je ne veux pas suivre l'agence ». J'ai été

1490

un peu propulsée dans le freelance, sans l'avoir vraiment décidé. Bien que l'idée me plaisait, mais ça me paraissait très complexe, je n'étais pas sûre de moi. **Depuis 10 ans je suis freelance. Je suis restée un an chez moi, pratiquement, dans l'openspace de ma maison, avec Louise qui avait 14 ans à l'époque. Très rapidement, ça ne m'allait pas, car j'avais toujours travaillé avec d'autres gens, des agences.** Dans des constellations plus ou moins différentes d'ailleurs. **Donc j'ai été dans un grand open-space à Goncourt à Paris. C'était le début des open-space disons, je pense. On ne disait pas ce termes d'ailleurs, c'était un atelier à partager.** On était entre 10 et 15 personnes. J'y suis restée 9 ans. Et cet hiver, une amie à moi, Catherine, qui est une très grande directrice artistique que j'avais rencontrée à l'autre atelier, m'a proposé une place en face d'elle. Je suis donc venue ici. J'adore Catherine, elle est hypra-talenteuse. On travaille énormément ensemble. **C'est plus que partager des locaux, disons.** A Goncourt aussi, j'ai pas mal mutualisé.

1495

J'ai été énormément apporteuse d'affaires. Je n'ai pas toujours eu le feedback. Et tu vois, ça, ça peut être les limites de l'énerverment. Tu envois toujours l'ascenseur et les autres ne te le renvoient pas. Après ça dépend de l'image que tu projettes. Tu peux projeter l'image de la nana qui a vachement de boulot, qui a des clients. Ce que j'étais, que je suis toujours. Pendant ces 10 ans, le fameux client qui m'a appelé pour travailler avec moi, c'était GDF Suez. Qui est devenu Engie. Donc tu peux imaginer comment c'est en freelance avec GDF Suez, pendant

1500

10 ans. C'est quand même assez génial. Parce que tu as un gros client, en direct, donc tu ne passes pas par une agence. On ne te prend pas 75% de ton budget. Les agences quand elles m'appellent, elles me rétribuent 25%. En France, ça marche comme ça, les banquiers leur disent ça : vous donnez 25% aux freelance et vous gardez le reste. Pour nous, c'est un peu l'esclavagisme de travailler avec des agences. Alors qu'en travaillant en direct, on

1505

manage la relation. Donc mon métier, c'est le graphisme, sachant que mon cœur de métier, c'est le branding, l'identité de marque, qui s'étoffe avec le design global. Cela signifie que je vais travailler sur le naming, la création de logo, tout ce qui est corporate, brochures, jusqu'au site internet. De temps en temps même jusqu'à l'architecture du site. **Quand j'étais dans mon atelier à Goncourt, j'avais créé un collectif de professions indépendantes. J'avais des PME/PMI qui me contactaient et j'injectais les bonnes personnes : archi, photographes, web-ingénieurs, rédacteurs, traducteurs.** Après, c'est très périodique. Cette année par

1510

exemple, j'ai beaucoup travaillé avec des maisons éditions. Je me remets plus au livre. C'est très lié à Catherine, car elle est très édition d'art, beaucoup plus arty. On a travaillé toute cette année pour le journal La Croix. On est en train de créer un magazine pour eux, un truc énorme. Très complet. Et énorme, dans le sens création de nom, de logo, de maquette, de 75 pages. Et on s'est mis à 3, justement. Je vais pouvoir travailler seule comme avoir besoin de Catherine, d'une tierce personne ou bien entendu, d'un ingénieur-web, des autres métiers. Selon

1515

l'envergure. **Mais en règle générale, depuis 10 ans, je suis seule. Je suis maître à bord.** On m'appelle moi. Je prospecte, etc. Et j'implique...

1520

L – Tu as répondu à toutes mes questions suivantes sur depuis quand, pourquoi tu as choisi d'être indépendante, les personnes avec qui tu travailles. Je veux bien avoir un peu plus d'informations sur les profils avec lesquels tu travailles, dans le cadre de tes missions...

1525

A - Mes collaborateurs ou mes clients ?

L – Les deux ! L'écosystème des personnes avec lesquelles tu vas être amenée à travailler.

1530

A – En ce qui concerne mes clients, c'est assez divers. Quand ce sont de grosses boîtes, je suis en direct, donc je travaille avec la directrice de la communication. Ça c'est grande chance. Je vais aussi travailler avec des chefs de projet, des alternants. Chez Engie par exemple, les alternantes sont brillantes. Tu vois, quand Agathe m'a dit cet

1535 été qu'elle avait un rendez-vous chez Suez, je voyais tout à fait l'intérêt que Suez pouvait avoir pour quelqu'un comme Agathe. Voilà, donc pour les grosses boîtes ça va être ça : dircom, chargés de projets ou alternantes, quand le truc est déjà lancé, les choses bien validées. Après, dans les grosses boîtes, ça peut être très complexe. Tu dois bien connaître ça. Il va y avoir des validations en plus avec la dircom du groupe, tous les boards imaginables. Ça peut être plus ou moins pénible. Engie l'année dernière, la nouvelle identité, il y avait 8 validations. Ça peut être très très corpo. Parallèlement à ça, quand je vais travailler avec des agences, ça va être en général avec les directeurs commerciaux, les responsables de projets ou directeur de clientèle. Il va y avoir d'autres agences qui vont être plus design, et là ça va être un directeur de création. C'est de moins en moins le cas, il y a eu une évolution en dix ans... Maintenant, c'est plus les gens qui sont dans le Marketing, le commercial. Lorsque je travaille avec des maisons d'édition pour des livres, ça va être des directeurs éditoriaux, puis des directeurs artistiques qui vont prendre la relève. Là par exemple, je suis sur un gros bouclage de livre, avec une éditrice en freelance. L'auteur, mais on essaie le moins possible, parce qu'elle peut vraiment de lâcher vis à vis de nous, surtout un week-end du 14 juillet. Ils essaient qu'il y ait vraiment des tampons, parce que sinon ça peut être trop dangereux (rires). Mais j'adore quand j'ai la possibilité de rencontrer l'auteur, l'éditeur, le directeur artistique. Parce que tu comprends bien le projet, les sensibilités, etc. Voilà. Sinon des PME et PMI en direct. C'est différent car je vais souvent être amenée à travailler avec le directeur en personne, qui n'y connaît rien, qui sait pas ce que c'est un jpeg... Mais c'est normal, ce n'est pas son métier. Mais ce sont des PME/PMI qui n'ont pas de dircom en interne. Ça va être très difficile, parce qu'il va avoir très peu de temps. Dans ces cas-là, dans mes devis, j'ai une phase de directeur de la communication. Quand je le dis à mes clientes elles hallucinent (rires). Ou chef de projet, ça dépend, je vais mettre un peu les deux termes. Je ne l'ai pas mis cette année car j'avais toujours un interlocuteur qui comprenait les éléments. Et puis le client comprend, il est assez rassuré de ce genre de process. Parce que je vais le driver et que je vais donner le tempo. Et dans ces cas-là, j'amène énormément tout mon côté pédagogique. J'ai été prof dans une école d'art pendant 3 ans. C'est vrai que c'est un atout pour les clients comme les clients PME/PMI, ça les rassure énormément. Parce qu'il se doutent bien que je ne vais pas parler en charabia, etc.

1560 **L – Quand est-ce que tu as donné des cours ? Tu étais déjà freelance à ce moment ?**

A – Oui, je l'ai fait quand j'étais chez moi, que je me sentais hyper seule. Comme ça marchait très bien financièrement, je me suis dit « oh écoute, un jour, un jour et demi », avec le temps de la préparation, « voilà, il n'y a pas de souci ». Je l'ai fait vraiment pour rencontrer des gens, des jeunes, pour me relier aux tendances. C'était hyper intéressant pour moi.

1565

L – C'était où ?

A – C'était à l'école Condé.

1570

L – Ok ! Du coup on en était aux PME, PMI, à la pédagogie...

A – Oui, donner plus de pédagogie, plus de temps. C'est très difficile avec le conseil final aussi. Par exemple, cette année, j'ai travaillé avec une PME. J'étais en relation avec le directeur, les deux associés. Ils m'ont fait complètement confiance sur le nom, l'identité. Et c'était un peu un échec, dans la mesure où ils m'ont dit de m'envoyer ma facture, mais qu'ils n'arrivaient pas à se décider entre les deux logos, et donc qu'ils restaient avec l'ancien logo. Je pense que c'est la première fois que ça m'arrive. Alors, est-ce que je n'ai plus l'habitude d'être frontale avec les PME, PMI ? Pendant mes années, les gens m'ont appelé pour faire du développement durable, puis après pour du luxe, puis de la bouffe... C'est ce que tu me disais tout à l'heure, les gens n'ont tellement pas de temps, que ce qu'ils veulent c'est une identification très rapide de quelqu'un. Et si t'as fait un livre de bouffe, alors hop, Anne, c'est le livre de bouffe, alors que pas du tout... Et moi, je suis vraiment dans plusieurs thématiques. Je détesterais être spécialisée, parce que je m'ennuierais. Bref, j'ai vécu ça comme un échec, qu'ils ne choisissent aucun des deux logos. Que tu les aies finalement troublés. J'ai peut-être pas eu les bons mots, pas eu assez de distance. J'aurais peut-être du injecter quelqu'un à un moment donné dans une réunion. Là, en te disant ça, je me dis « Merde, j'aurais dû demander à Agathe de passer... ». C'est con, hein, mais c'est le truc de l'indépendant. On est un peu pris dans un flow, le tempo, le timing, les charrettes. Et parallèlement à ça, étant donné que tu as ton administration, ta compta, ta prospection, que tu dois aussi mener de front... Il y a des événements qui sont... Qu'est-ce que tu me posais comme question déjà ?

1580 **L – Les personnes avec qui tu travailles !**

A – Ah oui ! Les personnes avec qui je travaille. Eh bien là, par exemple Catherine. C'est très géographique. Par exemple, quand j'étais dans mon ancien atelier et qu'elle était là, et je pense qu'on n'aurait pas forcément eu le

1595 temps de s'appeler, de s'envoyer des PDFs et tout, parce que tout va très très vite. **Et c'est vrai qu'en ce sens, le**
choix d'un lieu de travail ce n'est pas uniquement si l'architecture est jolie, si le mec est sympa, c'est
également des accointances intellectuelles, artistiques etc. Catherine elle est high, high level, très arty. Moi je
1600 suis plus commerciale, high level aussi, mais plus commerciale. C'est à dire que je n'ai jamais vraiment travaillé
pour des musées, tu vois. **Et de ce fait, quand tu as les mêmes accointances, les mêmes affinités**
intellectuelles, tu n'as jamais une présentation sans l'avoir présenté à l'autre en amont, en lui demandant
ce qu'il pense. C'est vraiment un challenge intellectuel hyper intéressant. Quand on a eu La Croix cet hiver et au
1605 printemps, c'était tellement énorme que l'on s'est associées à une 3eme directrice artistique, une indépendante
identité et édition. **On travaillait par Skype parce qu'elle était dans un autre atelier. Mais on est justement**
en train de se demander si on ne va pas se réunir. Parce qu'à la rentrée, tous les projets deviennent des choses
conséquentes. Soit on irait la retrouver dans un atelier où elle est avec une autre nana, directrice de la
communication, russe, hyper-business. On est aussi en train de se dire qu'on ferait aussi bien d'aller avec Emma,
qu'on aurait toutes les trois, les trois forces DA. Avec Masha, la russe hyper business, qui est en train de
prospector. Ou bien ici. On a demandé au gardien de nous louer un truc plus grand, qu'on louerait. Peut-être que
Emma et Masha pourraient venir, qu'on sous-louerait à d'autres indépendants si le loyer est trop lourd, si le
lieu est très grand... Parce qu'il y a des lieux très grands ici. Ça a dû te faire drôle de venir ici...

1610

L – Oui, c'est très curieux comme espace.

A – Tu sais que c'est très très très prisé. Très très très connu comme lieu. Parce que tu as de très grands artistes
ici. Tu as Xavier Veilhan, l'artiste qui représente la France à Venise. Quand je dis que je suis au 24 rue des
1615 Amandiers, les gens me répondent « Ah ouais... ». C'est très difficile... J'ignorais au début.

L – A quoi c'est dû ?

A – Je pense que c'est parce qu'il y a des artistes assez connus. Parce que tu vois cet immeuble là, on a des
1620 hauteurs sous plafond normal, mais si tu regardes dehors, cet immeuble qui continue là, ces grands endroits là,
c'est toujours le building. Et là, tu as des artistes qui ont des objets monumentaux. Tu imagines la hauteur sous
plafond du truc... Je sais pas, c'est 10 mètres, 12 mètres. Donc c'est très certainement rare aussi sur Paris,
d'avoir des très grands locaux, de grandes hauteurs sous plafond. Et puis après il suffit qu'il y a 2 ou 3 personnes
à la mode qui arrivent quelque part pour que... (rires).

1625

L – Concernant maintenant ton espace de travail, quels sont les espaces que tu utilises ? Est-ce que tu en
as plusieurs et si oui, lesquels sont-ils ?

A – Tout au long de ma semaine, tu veux dire ?

1630

L – Oui.

A – **Alors ici, c'est l'endroit où j'aime travailler en priorité, dans la mesure où j'ai tous mes documents,**
mon double écran. Comme je fais beaucoup de corpo, de design global, des fois j'ai 10 documents ouverts en
1635 même temps, tu vois. D'un point de vue praticité, ici c'est chouette. Après, c'est découpé en deux endroits :
Catherine et moi louons cet espace, mais c'est attendant à un studio de photographes à côté. Des photographes
viennent à la journée, ou le propriétaire travaille etc. C'est un endroit où on va faire des réunions. Je ne sais pas
si tu as vu, mais il y a des immenses tables où les stylistes font de la bouffe ou des trucs. Et puis c'est grand.
Quand on est en création de magazine, on met tout le chemin de faire ici. On a besoin quand même à certains
1640 moments d'avoir tout part terre. **Après, je travaille bien entendu chez moi. Le matin, il y a des moments où**
je vais rester une à deux heures pour des rendez-vous, des mails, de l'organisation, de phonecall de temps
en temps. Et puis de plus en plus, je m'en vais. Quand j'ai fini des trucs et que l'idée est plutôt un exé ou une
optimisation, je n'ai plus besoin de tout mon matériel de création, les choses sont validés. La par exemple, on est
parties à Ibiza deux fois avec Catherine, en mai et en juin, parce qu'elle a une maison là-bas. Ça, c'est un peu
1645 nouveau pour moi d'imaginer que je peux me décontracter. Mais j'espère, qu'étant donné que j'ai déjà fait une
décennie que ce que j'aborde va être beaucoup plus dans ce sens. Parce que c'est génial, quoi. Parce que tu sais
qu'il y a des moments où tu n'as pas de rendez-vous sur Paris, pas de vernissage, que tu as juste à bosser comme
un train dans la nuit. Je vais de temps en temps chez les clients aussi. Ils se déplacent de moins en moins. J'aime
bien les inviter ici, surtout en phase de connaissance, parce que je peux leur montrer mes livres, etc. **Et puis je**
1650 **pense que c'est important d'imaginer l'autre dans son univers de travail. Ils aiment beaucoup, les clients,**
venir, que ce soit à Goncourt ou ici, se déconnecter complètement. Parce que bon, la Défense, tout ça, ce
sont des univers impitoyables.

1655 **L – Tu m’as donc répondu sur tes outils, tes mobilités. Est-ce que tu as des habitudes particulières dans cet espace ?**

A – Oui, bien sûr (rires). J’en ai énormément. Et en même temps, je suis quelqu’un à phases. Je vais pouvoir pendant 3 semaines écouter de la musique, énormément. Et puis là ça fait un mois, un mois et demi que je n’en écoute pas du tout. Où je travaille vraiment dans le de silence. Catherine est un peu comme moi. On va être très extraverties à certains moments, on va rigoler avec des copines, mettre de la musique, boire des bières et tout. Et à d’autres moment, ne pas se parler pendant 6 heures. Ça, c’est la force de l’open-space, de ce type de coworking où tu es très peu. Tout à l’heure j’ai demandé à Catherine si elle serait là, car une amie d’Agathe vient et fait sa thèse sur les espaces de coworking. **Et elle m’a dit « Je déteste les coworkings ! Mais quelle horreur, tout le monde avec son casque ! ». Je pense que la grande différence entre Goncourt et ici, c’était cette particularité « Je mets mon casque » et je peux devenir un geek total.** Alors ici, on a des petits rituels, mais j’ai toujours fait ça dans mes agences : **je fais du thé, j’essaie de trouver des choses font que tu travailles pas à la Défense quoi, des tisanes...** Là on a une douche, on peut prendre des douches quand on a trop chaud. Là, ça te donne la latitude de ce genre d’endroits par rapport à là où j’étais avant. Des trucs de nanas aussi, c’est hyper intime. Quand j’étais dans l’atelier, dans le coworking, on était 10 -15, c’était beaucoup plus fatiguant.

1670 L – J’ai vu que tu avais une cuisine, aussi...

A – Ouais, on cuisine de temps en temps. Surtout en ce moment, il fait trop chaud dans les restaus (rires). Ouais, j’ai des tas de rituels.

1675 **L – Comment tu décrirais tes principales temporalités de travail ?**

A – Qu’est-ce que tu entends par temporalités ?

1680 **L – Tu me parlais tout à l’heure de tes différentes phases, les charrettes, les moments où tu vas pouvoir partir... Si tu as l’impression qu’il y a des temporalités vraiment différentes dans ton travail et si oui, lesquelles ça serait.**

A – Je comprends ce que tu veux dire. C’est très contrasté, notre travail. Il y a des périodes où on doit être hyper aware, il faut aller voir des expos, des magasins... Il y a vraiment le truc inside / ouside qui peut être énorme. Parce que tu es sur un sujet de cosmétique, il faut absolument que tu passes chez Colette et qu’à chaque fois que tu es chez quelqu’un, tu vas dans sa salle de bain, tu lui poses des questions... Toute la phase de création, qui est vraiment flippante. C’est la page blanche, où tu ne sais pas du tout ce que tu vas faire, tu te demandes pourquoi on t’a appelé. Et tu doutes de toi. Donc tu as besoin de sortir énormément de ton petit train-train, d’aller dehors. Car internet a ses limites, surtout dans les métiers dans lesquels on fait, où il faut toujours être très curieux. Et puis après, il y a les moments comme celui-ci. Généralement juillet, c’est l’enfer car on est en bouclage du truc. On n’est pas du tout en création, les clients sont hystériques car ils veulent tout fin juillet, tout le monde part en vacances. Tout part en imprimerie. Ça, ce sont les deux grands trucs. C’est très spécifique à mon métier. J’ai répondu à ta question ?

1695 **L – Oui ! Et du coup, pour chaque moment, est-ce qu’il y a un espace ?**

A – L’exé, ce serait plutôt ici, bien que comme je t’ai dit tout à l’heure, j’aime bien aller à Ibiza pour les faire. **En fait, je ne saurais pas comment te répondre, car tout est possible.** La création, je la fais sous ma douche. Je sais que je vais partir en vacances là, et il y a des tas de projets pour l’année prochaine. Là, je n’arrive plus du tout à réfléchir. Mais je suis persuadée que c’est sous la douche, en pleines vacances... Mais ça peut être aussi d’avoir besoin de voir des trucs, d’aller chez Colette etc. La création, c’est ud non-stop.

1705 **L – Quelle est ta charge de travail, si tu peux la quantifier d’une manière ou d’une autre...**

A - En termes d’heures ?

L – oui, de charge, d’heure, de temps que ça te prend...

1710 A – Je ne peux pas répondre à ça... Enfin si. Si j’étais vraiment sérieuse, un bon travail d’indépendant, ça signifie que que dès que tu as fini un truc... J’ai des clients qui me disaient « Mais si Anne, il faut prospecter, dites-vous que tous les vendredis, vous vous prenez 2h le vendredi ». Ou bien quelqu’un d’autre qui me disait « Mais non, ta compta il faut la faire toutes les semaines. Tous les vendredis, tu prends 2heures pour tes

1715 papiers. » Moi, je ne suis pas du tout comme ça. Je suis hypra... ça me fait peur, quoi. Ça me ferait peur de me dire le vendredi « bon bah tu vas faire tes deux heures de... ». Tu as des gens qui sont comme ça. Moi je laisse en jachère des tas de choses, qui m'ennuient. Après, quand il va falloir les faire, je vais les faire en charrette... Putain, c'était quoi la question, déjà ?

L – Ta charge de travail.

1720 A – Ma charge... Argh. Bah elle est énorme. Je le vois par rapport à mes copines et mes clientes qui sont chez l'annonceur etc : j'ai une vie hypra cool. **Parce que demain matin, je vais prendre ma matinée, je vais déjeuner avec Louise. J'ai pas six réunions par jour. J'ai pas le stress d'une hiérarchie constante, multiple.** Après j'ai mes clients... Ma charge, je ne sais pas si je réponds à ta question en fait, c'est ça non ?

1725 **L – Oui. En fait, tu es plus maître que si tu travaillais dans une entreprise. Justement, pour toi quelle est la différence entre travailler dans une entreprise et travailler en indépendant ?**

1730 A – Je pense que c'est le jour et la nuit, vraiment. Parce que ton stress, tu en as dans les deux situations. Mais c'est pas du tout le même stress. **L'insécurité, tu l'as dans les deux en fait. Tu es peut être au début du salariat, donc tu as peut être du mal à le percevoir. Mais moi, à la fin du salariat que j'ai fait, c'était le Chili quoi. La torture mentale, c'était se demander tous les matins qui ils allaient virer.** Une fois que tu as vécu, tu te dis que si tu te mets en indépendant, tu ne seras pas plus instable. Parce que le mauvais salariat peut être une angoisse d'instabilité, de est-ce que tu es viré à la fin du mois. La grande différence, c'est que tu ne gagnes jamais la même chose. Tu peux être très très riche à un moment, ou en tout cas le croire, parce que tu n'as pas encore payé ta TVA, ni la Maison des artistes, ni tes frais et tes impôts. Donc au début, tu découvres. Après, il y a des mois où tu peux vraiment gagner zéro (rires). Pour être freelance, je dirais que la grande différence est qu'il faut être très équilibré. Je ressens plus en l'étant le fait qu'il faut que je me force de temps en temps. Si t'es pas équilibré, si tu te reposes pas au bon moment, si tu ne te nourris pas, tu peux pas. Etant donné que tu es seul à prendre les décisions, à t'épuiser ou non sur les charrettes, à avoir beaucoup d'argent ou très peu, si t'es pas équilibré... C'est fondamental. **Tu es salarié, tu peux être complètement déséquilibré, tu as plein de filets. Si tu es un peu politique, tu as compris les rouages, tu peux vraiment te reposer sur tel chef, en mettre plein la vue à un autre. C'est très politique le salariat.** Il faut être là au bon moment quand le big CEO passe et dire « Ah ça va Frédéric ! ». Il sait pas ce que tu fais, hein. Il comprend pas ce que tu fais. Je suis un peu dure de dire ça. Et freelance, personne ne te regarde, tu t'en fous, tu peux être à poil dans ton bureau, fumer des pétards, te réveiller à deux heures de l'après-midi et dire que t'es en réunion. Tu peux être dans le mensonge constant. En revanche, si tu n'as pas cette notion de bien dormir, de faire du sport, d'être en forme, tu peux vraiment tomber.

1750 **L – Je vais passer sur mes questions concernant le coworking en lui-même. Déjà, est-ce que tu es familière avec la notion de coworking et de tiers-lieux ?**

A – Non. Quand j'étais dans mon atelier, je disais surtout coworking. Quand je ne voulais pas trop leur faire peur avec le termes atelier.

1755 **L – A qui ?**

1760 A – Peut-être des clients en direct, des grosses boites comme Engie. « Vous travaillez où Anne ? » « Ah bah je suis dans un coworking à Goncourt ». Parce que ça ne leur fait pas trop peur, c'est un terme moderne. Ils imaginent que c'est une sorte de loft, avec des mecs, qu'il y a une cuisine... Enfin, c'est leur rêve à eux aussi. Mais il me semble que je dis plutôt le terme atelier. Mon premier coworking, c'était dans mon agence à Londres, on était tous ensemble dans un openspace. On était en salariat, mais je n'ai jamais été dans une agence où j'étais seule dans un bureau... J'ai toujours partagé des... Je ne réponds pas à ta question là.

1765 **L – Si, tu m'as dit que tu n'utilisais pas trop le termes coworking, plutôt un atelier. En quoi il y a une différence entre les deux pour toi ?**

1770 A – J'ai un eu peur que coworking ça fasse hyper... Dernièrement, à côté de chez moi, je vois tous ces coworkings qui ouvrent dans des cafés. Je ne me reconnais pas du tout là-dedans. Je trouve ça triste, quoi. Je ne sais pas comment ils font quand ils vont aux toilettes, ils prennent leurs ordis dans leur sac. Sinon on leur pique, tu vois. C'est comme à la bibliothèque de la fac de Louise, quand elle me disait qu'elle ne pouvait pas aller aux toilettes à cause de ça. Quel enfer de travailler comme ça, quoi. Il y a eu un moment dans les boites de pub, il y a bien 15 ans, sur ce genre de réflexions. Des agences comme Devarieu-Villarey. C'était le début. Ils ont

1775 commencé à dire « vous enlevez toutes les photos avec vos enfants, vos tiroirs, vous les videz et toutes les semaines, vous irez dans un autre bureau ». Donc le côté coworking, où tu fais pas pipi sur tes murs, c'est juste impossible. Si, je le dis le termes coworking, je le dis... Mais ici, je ne dirais jamais ça. Je parlerais d'atelier. C'était quoi ta question ?

1780 **L – Si tu étais familière avec le concept, ce que ça t'évoquais. Visiblement, tu l'associais plus aux cafés.**
A – A l'époque, quand je suis arrivée à Goncourt, c'était le début de ce genre d'attitudes.

L – Du coup, quand tu étais dans cet espace de travail partagé, comment ça marchait ?

1785 A – Comme ici. J'avais mes affaires, ma table etc. **C'était un très grand atelier, une ancienne menuiserie. Tu vois, il y a aussi le lieu qui est très important.** J'ai travaillé dans beaucoup d'agences à Bastille, Mala, Goncourt, ici, où ancestralement parlant, il y avait des artisans, des litographes. **Des vrais métiers, quoi.** J'ai travaillé à Bastille dans les ateliers l'année de la sécheresse, je me souviens, c'était sublime, des verrières. Où justement l'architecte dans laquelle tu es te fait comprendre pourquoi tu y es. Des ateliers d'artistes, des imprimeries... Tu as vraiment de la lumière pour voir les couleurs, etc. Nous aussi, on a ça. On travaille avec des
1790 couleurs. On ne peut pas se permettre d'être dans une cave. Ce sont des métiers où l'œil est beaucoup sollicité. Donc je pense que ça vient de ça. Ancestralement, le lieu te dit que tu es dans un atelier, il y a l'idée de faire avec tes mains. Après, coworking place, je comprends. C'est mutualiser l'intellect, les objets etc. Mais il y a le terme américain qui ne m'induit pas mon propre métier.

1795 **L – Et ceux avec qui tu le partageais, ils étaient là pour longtemps ?**

1800 C'était un très grand endroit. On sous louait à quelqu'un qui louait déjà à quelqu'un tout l'endroit. C'était en m2, je crois. On avait le droit à 6 mètres. Avec des mini-bibliothèques ouvertes qui délimitaient notre territoire. **Il y avait des métiers de la communication.** C'est important, je pense, ça. On ne peut pas être avec des sculpteurs, parce qu'il y a de la poussière etc. Les métiers de la communication, à savoir rédacteur, photographe, retoucheur de photos, communication institutionnelle, dont une est devenue députée en juin, avec qui je travaille d'ailleurs, graphiste, pub. Il y avait également une salle de montage, donc il y avait des réalisateurs film. **Et il y avait aussi des gens un peu en dehors de notre métier, et je trouve que ça pêchait vachement. Ils faisaient du tourisme, ils vendaient à des Nordiques des voyages à Paris de business. C'est pas parce qu'il faut rester entre nous. Tous les métiers peuvent être intéressants. Mais c'est des gens, tu vois... C'était très très lourds. C'était les seuls vraiment lourdingues qui négociaient toute la journée la coupe de champagne, quoi. Et quand tu es en création, c'est bien de s'éviter l'angoisse de l'argent constante, de la négociation, entendre négocier... C'est le côté négatif de l'open-space.** On a eu plusieurs fois ce genre de conversations à Goncourt. Ce qui est très important, c'est la confidentialité que tu souhaites conserver. A Goncourt, on était tous des indépendants, excepté le mec qui avait la boîte de tourisme. **Il amenait un peu avec lui le truc « Bon bah il est une heure, on mange ! ». Tout ce qui te rappelle le salariat.** Et les autres indépendants étaient comme moi. **Tout ce que tu veux, c'est qu'il n'y ait aucun signe du salariat qui entre par la porte. C'est à dire les déjeuners pénibles avec ton chef à savoir ce qu'il a regardé à la télé la veille, les obligations du pot, de ceci ou de cela.**

1815 **L – Les pots de départ ?**

1820 A – Oui, il y a eu des moments comme ça. Le diktat du pot d'arrivée, du pot de départ. Je trouvais ça sympa parce que c'est bien de boire de temps en temps pour se relaxer. On en a besoin, on est des pauvres humains, on a besoin de lâcher la vapeur. C'est chouette quand tu travailles avec des gens de lâcher tout le côté professionnel. Mais il y a eu ce genre de trucs... Et on a eu à Goncourt des conversations comme ça, très inquiétantes. Les moments où il y a eu des angoisses entre nous, c'est par exemple le moment où celui qui nous louait les locaux a voulu faire un site internet commun. Avec le lieu, l'archi comment c'est joli, pour le louer si jamais, et en même temps pour qu'on se présente chacun, pour faire du biz peut être, faire le lien à notre site internet. Et là, il y a eu
1825 un gros froid. **Parce qu'en fait, dans les coworkings, même si certains travaillent beaucoup ensemble, sont potes comme tu peux même pas imaginer, c'est important que la confidentialité soit conservée en tant qu'indépendant, et qu'on ne sâche limite pas ce que l'autre fait.** J'ai trouvé qu'à Goncourt, les gens étaient très accros à ça. Qu'on n'en sâche pas plus que ça. C'est le phénomène de l'indépendant à tous les niveaux. Avec Catherine là, c'est très différent, on mutualise vraiment tout. Et j'avais jamais vécu ça à Goncourt. Même
1830 quand je suis incompétente sur un truc, que je ne comprends rien, je lui dis tout de suite et tout de suite elle se lève, elle regarde. On échange. Et j'apprends énormément ici.

L – Alors que là-bas, pas tellement ?

1835 A – **Si, bien entendu, là-bas j’ai appris énormément de méthodologies, personnalités différentes. Parce que ça sert aussi à s’identifier en tant qu’indépendant.** Quel que soit l’âge, tu as besoin d’inventer ça. Je pense que quand tu arrives toi dans l’agence où tu travailles en ce moment, tu commences dans le salariat, tu es un peu obligé de suivre tout le monde. **On dit que les six premiers mois, on est un électron libre quand on arrive dans un endroit, qu’on voit tout ce qu’il faudrait faire. Et qu’au bout de six mois, on suit la névrose du big boss qui transfère à sa hiérarchie. J’ai l’impression que dans le salariat, tu suis la masse, parce qu’il y a des règles, qui sont différentes pour chaque société. Alors qu’en freelance, tu as tellement à inventer. Tout. Que tu as besoin de voir comment les autres font, tu es impressionné par certains, pas du tout par d’autres...**

1845 L – Il y avait des collaborations entre vous ?

A – Oui, énormément. Parce qu’il y avait des métiers différents, très différents. Il y avait un rédacteur, un ingénieur web. Si on s’entendait bien avec eux, on faisait appel à eux.

1850 L – **Et au delà du professionnel ?**

A – Oui, aussi énormément. En fait ce qui était marrant à Goncourt, c’est qu’on était dans un gros atelier, open-space. On avait chacun nos 5mètres carré qui étaient ouverts, mais on avait chacun des tables de deux. Ça, c’était super important. En règle générale, j’étais hyper amie avec la personne qui étaient en face de moi. Il y a même des personnes qui ont changé, qui voulaient être en face de moi. Parce que des affinités hallucinantes, quoi.

1855

L – **Et vous partagiez des choses en dehors du travail dans l’espace ou en dehors ?**

A – Non, dans l’espace. On parlait de tout. Après tu as des personnalités différentes. Il y avait une nana qui m’a dit un jour « tu sais, moi, je ne veux pas trop parler de ma vie privée ». Parce que ça n’allait pas du tout avec son mec, etc. Elle ne voulait pas amener... Mais de toute manière, du fait d’être freelance, tu es tellement plus libre dans ta tête. Tu peux vraiment être toi. Ça n’a rien à voir. Si tu as envie de faire de la manucure dans le bureau. On avait une table, une petite courette, c’était sympa. Il y a des jours où on a picolé toute la journée pour un anniversaire et on n’a pas travaillé. On est obligés parce que c’est quand même des jobs où on est constamment sur le pont. Mais oui, le perso arrive très rapidement.

1865

L – **Et en termes d’activités, il y avait des choses que vous faisiez ensemble ?**

A – Sur le lieu ou en dehors ?

1870

L – **Sur le lieu. Est-ce que par exemple vous aviez une cuisine ?**

A – Oui, on avait une cuisine. Moins élaborée qu’ici, on ne pouvait pas faire cuire. On avait juste un micro-onde. C’est vrai qu’ici, on peut. L’hiver, on faisait du riz. Je dirais même que ma fille a passé son bac là-bas. Les enfants étaient toujours très présents. **C’est très important que dans un atelier, tous les enfants soient les bienvenues à n’importe quelle heure de la journée ou de la nuit, à n’importe quel âge.** C’est un truc fondamental pour moi. On n’avait pas de table de ping-pong, mais on aurait pu. On a fait des grands cocktails aussi une fois, c’était très chouette. J’aurais aimé qu’on en refasse avec les clients. C’est intéressant aussi, car on pouvait être en compétition aussi. Catherine et moi, on peut être en concurrence quelques part. Les graphistes à Goncourt, on avait les mêmes clients parfois.

1875

1880

L – **Au début, tu as dit que tu avais apporté des choses, qu’on ne t’avait pas renvoyé l’ascenseur. Du coup je me demandais quelles étaient les relations dans cet espace entre les gens ? Est-ce qu’il y avait plutôt cet aspect partage, mutualisation, on est dans un espace, on crée des synergies ou est-ce qu’il y avait quand même cette concurrence qui pouvait exister.**

1885

A – Il y a eu plusieurs périodes, selon les gens. Quand je suis arrivée, il y avait des petites boîtes au début, deux freelance graphistes qui travaillaient ensemble et sinon que des électrons libres. On ne savait pas du tout ce que les autres faisaient. Les gens étaient plutôt à deux, je pense que ça aide, plutôt que d’être seul dans ta petite case. Il y a eu des périodes géniales dans cet open-space et c’était dû aux personnes, qui avaient vraiment besoin d’être avec quelqu’un d’autre. Ça dépend vraiment des caractères. Il y a des gens que ça angoisse d’être seuls, d’autres qui n’ont qu’une envie, c’est d’être seuls. J’étais arrivée avec un mec, un autre graphiste. On était arrivés à deux de l’agence où on avait été virés. On avait été chacun chez soi pendant un an, et on est arrivés ensemble, donc les

1890

1895 gens nous ont associé, ils pensaient qu'on était ensemble alors qu'on n'a jamais travaillé ensemble. Après, on a mutualisé, c'était très intéressant, entre graphistes. On a répondu à des appel d'offre, des gros trucs. C'était génial. On n'a pas gagné (rires). Donc c'était un peu trois mois sans être rémunéré, donc ensuite j'ai arrêté ça, car je ne connaissais pas ce genre de fonctionnement. Après j'ai créer le collectif, c'était vraiment ma période PME/PMI. Ça m'a chauffé la tête, j'étais hyper contente de générer du business, de créer, d'être un peu la chef aussi. Et c'est peut être ma personnalité qui peut être un peu paranoïaque aussi. Peut être dans les moments où il y avait moins de business, je le disais à certains, qu'il n'y avait aucun retour d'ascenseur. Voilà. Donc tu peux aussi être une peste. Tu peux ne rien attendre quand tout va bien, parce que tu as besoin des autres. Et en même temps c'est vachement agréable les retours d'ascenseur. En général, un client ne t'appelle pas du bottin. Il a entendu parlé de toi par quelqu'un.

1905 **L – Et après, il y a eu une autre période ?**

A – Ouais, il y a eu une période un peu waaaouh. J'étais en plus directrice artistique pour une association féministe. Il y avait la directrice de l'asso féministe qui était en face de moi, donc elle me donnait plein de trucs. J'avais plein de clients. Je faisais énormément travailler les gens de l'atelier. Au bout d'un moment, il y a eu des fights, de gros fights. C'était très macho. Les nanas, les mecs, tu vois. Après, j'ai eu moins de travail, et les mecs ont continué ensemble. Je suis un peu partie pour ça. Pour Catherine, que je trouve assez incroyable. Et en même temps, c'était très cher là où j'étais, le double d'ici. C'était entre 600-650 voire 700, si je prenais du café, que j'imprimais beaucoup etc. Mais a minima c'était 600 par mois. Et je pense que les prix ont vachement chuté en openspace. Il y a dix ans, il n'y avait pas beaucoup d'endroits. Et c'était des endroits assez beaux. Là où j'étais, c'était quand même un endroit très waouh, tu vois. Avec une salle de réunion, une terrasse à l'extérieur. C'était joli. Les clients arrivaient et faisaient « waouh ». Ici, c'est plus arty. Et de ce fait, les gens qui restaient... Bon moi, ça m'allait très bien car c'était propre, clean et c'était une période où j'avais énormément de boulot, où je facturais beaucoup mieux que maintenant. Mais en même temps, au final, surtout durant ces dernières années qui se sont appelées plus des années de crise, les gens qui restaient étaient plus des commerciaux, qui gagnaient plus d'argent. Et de ce fait, un peu moins intéressants. Donc tout est un peu lié. Des lieux un peu chers, ça amène aussi des gens qui ont un biz. Ils ne vont peut être pas prendre de risques. Ils ont un standing aussi à conserver. Tu reçois tes clients, le ménage est fait tous les matins. Tu vois, ce genre de différences.

1925 **L – Quel était le nom de cet espace ?**

A – C'était le Spass.

1930 **L – C'est intéressant car toutes les personnes que j'ai interrogées pour le moment étaient dans des espaces de coworking, mais elles ne les avaient pas quittés encore. C'est intéressant de voir les raisons qui font que l'on quitte un espace de coworking. De ce que j'entends, c'est lié au prix, mais aussi à la qualité des relations avec les personnes de l'espace...**

A – Oui, et puis quand tu es créatif, de l'émulation. Tu as des gens qui vont voir tous les soirs des expos, des vernissages. D'autres qui ne font rien quoi. Je n'ai pas répondu à un point, là, j'y pense. Tu m'as demandé quelle était la fréquence des allées et venues dans cet espace. Ça va peut-être t'intéresser, parce que quand j'ai dit aux anciens que j'avais changé, que j'étais ici. Ils m'ont tous dit « Mais Anne, je te reconnais vachement mieux ici qu'au Spass. » **Parce que le Spass, c'est un endroit pour le début, quand tu débutes. Et je trouvais ça pas con. Tu as tellement à comprendre plein de données qu'au final, plus tu es entouré de gens et plus c'est intéressant. Parce que tu pick-up tout ce que tu vois. La manière de faire, l'attitude, l'attitude client, comment tu te débrouilles avec les papiers, les machins, les infos, les bidules.** EN étant directeur artistique, tu as toutes sortes de manière d'aborder ce métier là. La création, les présentations, la typo incroyable que tu vas trouver ou pas. Tu vas mettre toujours la même typo sur tes trucs.

1945 **L – Le coworking, c'est donc aussi bien pour tout ce qui va être apprentissage.**

A – Ouais, pour accéder à un imaginaire multiple, pour pick up tout ce que tu trouve chouette. Etant donné que tu n'es plus dans une société où tu vas apprendre d'un grand directeur qui est brillant, ou... Tu as toujours... Si je fais le feedback de mon salariat, ce n'est pas parce que j'étais dans une grosse boîte avec des millions de gens que j'ai beaucoup appris de tout le monde. J'ai des fois appris dans des petites boîtes à 10, énormément, parce que la directrice a bien voulu me transmettre. Parce qu'elle était géniale, qu'elle avait vraiment besoin de former quelqu'un. **La grandeur des boîtes n'a pas vraiment été... Je ne pourrais pas te dire que j'y ai appris beaucoup plus que dans les petites. Mais les coworkings, ce sont des modèles, des modèles à inventer.**

1955

L – Pour toi, quelle est la principale différence entre travailler en entreprise et travailler dans cet espace où tu as été ? Pour toi, est-ce que ça correspond à une vision du travail.

1960 A – Tu veux dire salariat et Goncourt, par exemple ?

L – Oui, entre travailler en tant que salarié dans un bureau classique et en tant qu'indépendant à Goncourt ?

1965 A – ça n'a rien à voir, parce que quand tu es salarié, tu rejoins une agence. Tu as envoyé ton CV, donc le lieu, ça vient après. Tu ne sais même pas s'ils sont dans un hôtel particulier haussmannien ou à la Défense. Un coworking, le lieu vachement important. Parce que c'est quand même la première coquille que tu vois. A moins que tu sois appelé par une copine, comme avec Catherine. **Le lieu du coworking est hypra-important, c'est un peu comme chez toi. Tu ne vas pas prendre un appart' dont t'aime pas du tout le style, où tu ne pourras pas vivre.** Si tu n'aimes pas du tout l'haussmannien, tu n'aime pas du tout l'haussmannien, si tu n'aimes pas du tout le loft, tu n'aimes pas du tout le loft. Si t'aimes pas la campagne, tu n'aimes pas la campagne ! Et tu le sais. Et la grande différence, c'est que c'est toi qui paie. **Donc tout est lié : tu choisis, tu paies, c'est chez toi.** Tandis que le lieu en agence, tu le subis, ou alors c'est merveilleux, fantastique. Il y a de tout. Mais a priori, tu ne sais même pas où tu vas travailler quand tu vas à une interview.

1975

L – J'ai une dernière question. Est-ce que tu es heureuse dans ton travail ? Et pour toi, quelle serait la recette d'un travail idéal ?

1980 A – Je pense que je suis heureuse dans mon travail. Après, je me plains toujours. Mais, j'aime profondément mon métier. Je suis arrivée en école d'art, j'avais 15 ans en seconde. Et j'aime profondément la relation entre le texte et l'image. Être peintre, photographe, rédacteur ou écrivain, ça ne m'aurait pas suffit, car ce qui m'intéresse, c'est la relation entre les deux. J'ai été bien orientée (rires) ! Non, c'est vraiment un métier que je trouve passionnant. Mon travail m'équilibre, me fait rencontrer des gens chouettes, qui me permet de respecter ma sensibilité. Et après, c'était quoi ?

1985

L – Quelle est la recette d'un travail idéal ?

1990 A – D'un métier ou d'un travail ? Les ingrédients, c'est ce que j'ai dit à ma fille et à tous les jeunes que je rencontre, il faut savoir identifier quelque chose qui fasse que jusqu'à 4 heures du mat', tu ne vois pas le temps passer. La notion du temps est vraiment importante. Quelque chose qui quand tu vas mal te permet de ne plus penser. J'aurais pu te dire changer le monde ou quoi. Hier j'ai vu ma copine députée, elle est hyper idéaliste, elle cogite à changer la France quoi. C'est extraordinaire. Moi, je ne vais pas te répondre ça. Mais en même temps, j'aime bien rendre les gens heureux. Et je pense que j'ai un métier qui peut les rendre heureux, les choses moins pénibles, tout au moins. Mine de rien, je travaillais sur l'identité. Je ne vais pas dire que je suis une psy, mais il y a des moments où on en est pas loin. Je bouleverse vachement les autres, car je leur donne une autre image. C'est comme si j'étais styliste, que je faisais des robes. Une autre robe que tu n'as jamais essayé, et c'est pas toi, c'est la femme que tu voudrais être. Est-ce que j'ai répondu à ta question ?

1995

L – Oui. Je te demanderais juste si le lieu est un des ingrédients ?

2000

A - Oui, c'est essentiel. Sinon je resterais chez moi. Mon appart est plus grand qu'ici. Si c'est vraiment ta grande question, c'est vraiment essentiel. Dans la mesure où ça t'inspire ou pas, il y a des gens bien ou pas, ça te plombe ou pas, ça t'élève ou pas.

2005

L – Eh bien écoute, merci beaucoup.

Entretien avec Olivier Legrais, travailleur indépendant ayant fréquenté un espace de coworking

2010 Le 20 juillet 2017 – Mon domicile (Paris)

Laëtitia – Je t’interroge dans le cadre de mon mémoire sur les espaces de coworking et sur la vision du travail qui s’y construit. J’interroge à la fois des personnes qui font partie de l’écosystème du coworking mais aussi des travailleurs indépendants, qui ne fréquentent pas forcément les espaces de coworking...

2015 O – Ou qui les fréquentent de temps en temps.

L – Voilà, en tout cas des travailleurs indépendants. Je vais enregistrer l’entretien, mais c’est uniquement pour être en mesure de le retranscrire le plus fidèlement ensuite pour mon mémoire. Tout ce qu’on dira restera...

2020 O – Je peux dire plein de conneries et tout.

L – Voilà, tu peux parler sans filtre. Je vais sans doute prendre quelques notes en même temps, dis-moi si ça te dérange.

2025 O – Pas du tout.

L – Si tu es d’accord, nous pouvons commencer.

2030 O – Allez !

L – On va d’abord parler de toi. Est-ce que tu peux te présenter ? Ton nom, ton âge, ta profession, ton parcours...

2035 O – Je m’appelle Olivier Legrais. Je suis made painter et concept artist depuis 5 ou 6 ans maintenant. J’ai fait une école de dessin pendant un an, l’école Pivot, à Nantes. Et puis, c’était soulant, donc j’ai fait une école de cinéma juste derrière. Réalisation et tournage. Et Effets spéciaux. Je suis passée par du stop motion... Il faut que j’explique des termes à un moment donné non ?

2040 **L – Je te demanderais sans doute ce que signifie made painter.**

O – Je m’en suis un peu douté, oui (rires). Je suis donc passé par le stop motion. Puis j’ai voulu voir la post-prod numérique, je me suis orientée vers le made painting, la 3D, le compositing FX. Et depuis, j’en vis, tout simplement. Alors made painter (rires)... En gros c’est un mec qui fait des paysages réalistes pour mettre derrière les acteurs, à la place du réel. Ça peut être fait en 2D, ou alors entièrement en 3D, quand il y a besoin de se balader dans le décor. Et puis concept artist, j’explique pas, c’est un mec qui fait des concepts artistiques pour des paysages, des univers, des ambiances, des lumières, des personnages, des vêtements, des créatures, des monstres. On est dans l’illustration. C’est de la pré-production, avant le tournage. Le made painting, c’est pendant la production.

2050 L – D’accord, donc tu travailles plutôt dans l’univers cinéma, créatif...

O – Voilà, audiovisuel.

2055 **L – Est-ce que tu peux me parler des entreprises dans lesquelles tu as travaillé ?**

J’ai travaillé dans des entreprises, surtout dans deux. Parce que sinon, j’ai fait des petits boulots à droite à gauche, mais c’était de chez moi. Donc je n’avais pas de problème de « coworking », si c’est ça le terme. Mais j’ai travaillé dans des open-space il y a quelques années quand j’étais à Rennes et puis maintenant, j’ai une boîte régulière dans Paris, et c’est aussi un open-space, où on est plusieurs intermittents à travailler au même endroit.

2060 **L – Aujourd’hui, tu es donc indépendant, mais tu travailles aussi dans une entreprise ?**

O – Je suis intermittent du spectacle. C’est différent du statut indépendant. J’ai un statut de demandeur d’emploi. Pas de chômeur, je précise. Je touche les Assedics. Je... Comment on dit déjà ? ça va me revenir. Je cotise pour les autres, mais il y en a d’autres qui cotisent pour moi. Mais je cotise pour pouvoir avoir des ASSEDICS. C’est juste la petite différence, car les indépendants n’ont pas d’ASSEDICS... Quand ils ne bossent pas, ils n’ont vraiment pas de thune. Ils paient leurs propres charges. Je n’ai aucun souci de charge, rien du tout. Les entreprises pour lesquelles je travaille ont la licence « intermittents du spectacle », ce qui leur permet de faire appel - ou non, en fonction du travail qu’il y a - à des professionnels du métier pour réaliser des prestas. Le

2070

dernier en date que l'on a fait, c'est l'ouverture du championnat du monde de natation qui a eu lieu à Budapest le 14 juillet dernier. On avait des barques flottantes avec 5 VPs. Avec un jet d'eau, un waterscreen où l'on projetait aussi des images. Il fallait faire le contenu des VP et du waterscreen pour tout le spectacle, qui durait une heure. Donc la boîte nous a rappelé pour pouvoir réaliser les images en 3D, les animations etc.

2075

L - Pourquoi as-tu choisi d'être intermittent ?

O - Parce que dans ma branche, c'est ce qui se fait. Pour les raisons que j'évoquais sur le fait que parfois il y a du travail et parfois il n'y en a pas du tout. C'est le statut le plus simple, entre guillemets. Parce que ce n'est pas simple en soi de devenir intermittent du spectacle. Mais c'est ce qu'il y a de plus rentable. Le bon équilibre entre le fait de ne pas être vraiment attaché, « enchaîné » on va dire, à une entreprise. De pouvoir s'amuser changer, à aller voir autre chose, à partir. En général, on alterne plusieurs entreprises. Et le fait que je n'ai pas de charges à déclarer... J'en ai un petit peu, mais je ne calcule pas mes propres charges. D'un point de vue administratif, c'est cool. J'ai de temps en temps des papiers à envoyer à Pôle Emploi, mais sinon... Un mec qui est indépendant, ça correspond presque à l'auto-entrepreneuriat, il doit bien calculer ses charges pour bien demander ce qu'il lui faut en salaire. Moi, j'ai un brut, je sais à peu près ce que je vais toucher en net et les charges supplémentaires, c'est le patron qui se démerde avec. C'est à lui de me dire oui ou merde en fonction de ce que je vais lui demander. C'est ce qu'il y a de plus fun, tout simplement.

2080

2085

2090

L - Depuis combien de temps as-tu ce statut ?

O - Je vais compter Rennes, quand même... J'ai fini mes études en 2008-2009. Ça fait 10 ans, que je suis intermittent du spectacle. J'ai fait une pause pendant 4 ans, quand je suis arrivé à Paris. Je bossais avec des réal donc c'était free, gratos. J'étais au RSA. Et j'ai récupéré mon statut le 1^{er} juillet 2015. Enfin j'ai récupéré mon statut en octobre, mais recommencé à faire mes heures en juillet.

2095

L - C'est un système d'heures ?

O - Oui, on doit cumuler 507 heures. A l'époque c'était 10 mois, je crois que c'est passé à 12. Je ne suis pas sûr. Je suis resté à 10 mois, mais il faut faire 507 heures. Et à partir du moment où tu as ça, tu es devenu intermittent du spectacle et du coup tu as le droit à 243 jours de carence. C'est des jours d'ASSEDICS. Ça compte les week-ends quand je ne bosse pas la semaine. ça correspond à environ 8 mois d'ASSEDICS, journaliers, qui varient entre 40 et 50 euros, pour ceux qui sont vraiment bien payés.

2100

2105

L - Comment as-tu réussi à développer ton activité ?

O - Du travail à la maison, déjà. On est en général autodidacte, il faut se tenir à jour. C'est de la nouvelle technologie, donc des plug-ins, des logiciels. Ça ressort chaque année. Et puis le réseau, le bouche à oreille, le site internet, le porte-folio, el démarchage classique. Les deux boîtes qui m'ont beaucoup fait travaillé, c'était du piston. Je connaissais quelqu'un qui y bossait, la boîte avait besoin de quelqu'un, d'un monteur, d'un storyboarder et voilà, ils faisaient appel à moi. Et si ça matchait bien, j'y restais.

2110

L - Des dispositifs t'y ont-ils aidé ?

O - L'école, je dirais. Les écoles de cinéma, en 3eme année effets spéciaux, ça te permet de connaître les bases du métier et de savoir que c'est ça que tu veux faire. Après, il y avait internet, les tutos, les making of de films. Beaucoup. Ces trucs qu'on se dit qu'on ne fera jamais ! (rires) Games of Throne par exemple, tout le monde dire que c'est trop beau. Ils sont à 10 millions l'épisode sur la saison 1. J'ose même pas imaginer de nos jours, le budget qu'ils ont maintenant. C'est les ricains, donc c'est différent. En France, « Plus belle la vie » est ce qu'il y a de plus cher et c'est pas... (rires) Mais ça n'a pas mal fonctionné. Je crois que c'est les productions CANAL + les plus chères.

2115

2120

L - Comment ton activité peut-elle encore évoluer ? Ou en tout cas, comment tu souhaites qu'elle évolue ?

O - D'un point de vue personnel, elle va évoluer dans le sens artistique. J'ai envie de développer des projets, d'écrire. Je vais sûrement changer de métier, même si j'adore mon boulot. **D'un point de vue professionnel pur et dur, le métier évolue avec les logiciels.** On fait tout pour que les boîtes avec lesquelles on travaille essaient d'avoir les logiciels. C'est un combat qu'il y a actuellement dans la boîte où je travaille. On a testé le dernier 3DS Max, qui est un logiciel de 3D hyper connu... Il est magnifique, il est trop bien, il est parfait. Donc on essaie de le faire acheter par la boîte. Donc c'est ça l'évolution : il faut se tenir à jour des plug-ins, des scripts...

2125

2130

Je vais devoir y passer car une grosse grosse boîte m'a contacté il y a quinze jours à Paris. Ils font pleins de pubs, mais ils ont fait toute la 3D D'Astérix. Ils bossent sur deux logiciels que je ne connais pas. Donc je n'ai pas eu le boulot car je n'étais pas formé à ces logiciels là. **Il va falloir que je me prenne des versions de 30 jours, que je me fasse un mois là-dessus, pour pouvoir prétendre aussi à d'autres boîtes, voir ce qui se fait à côté. Car un intermittent du spectacle doit changer de boîte. Il ne peut pas rester dans la même pendant 10 ans. Un, ça va se voir... Et deux, il est intermittent normalement pour ça, sinon il est en droit de demander un CDI.** Et j'ai pas envie de demander un CDI.

2135 **L – Pourquoi ?**

2140 O – Parce que je gagne déjà plus d'argent en tant qu'intermittent du spectacle. **Et j'aurais ce problème d'être enchaîné à une boîte, au service d'une boîte. Alors que demain, si je veux leur dire merde, je peux. Je le dirais poliment, mais je le peux.**

2145 **L – Et pourquoi c'est important pour toi, ça ?**

2150 O - **C'est la liberté, c'est juste la liberté. Si jamais ça finit par me souler, ce qui peut arriver du jour au lendemain, j'ai le droit de me dire que je me prends 6 mois tranquille, que je vais voir ailleurs. C'est de la liberté pure. Et c'est rare dans le milieu du travail, alors il faut en profiter.** Mais je dis ça car je bosse beaucoup. Tu en as qui sont intermittents et qui ont du mal à trouver du boulot et sont dépendants du moindre truc qui tombe.

L - T'arrive-t-il de travailler avec d'autres personnes ? Si oui, de quelle manière ?

2155 O - Oui, ça m'arrive de travailler avec d'autres personnes. En général à distance, de chez moi. Je suis équipé à la maison : internet, skype... Ou alors, ça dépend du boulot. Je ne l'ai pas fait depuis un an mais je faisais des captations vidéos de spectacles contemporains... Et là pour le coup, il faut se déplacer en France pour filmer. Et retourner à mes premiers amours, qui étaient tenir la caméra. Ma formation en école de cinéma, à la base, c'était pour être cadreur, chef opérateur cadre et lumière.

2160 **L – Et quels sont les profils des personnes avec qui tu travailles ?**

2165 O - Des boîtes qui embauchent des intermittents du spectacle. Pour les spectacles de danse, c'était pour faire la com', mettre sur le site des compagnies. Pour pouvoir montrer le spectacle, avoir des salles, elles sont obligées de filmer une représentation. Il y a peu d'argent dans le milieu de la danse en ce moment, donc là ça fait un an et demi que je n'ai pas travaillé avec elles...

L – On va pouvoir enchaîner sur la question des espaces de travail. Quels sont tes outils de travail ?

2170 L'ordinateur et l'internet. D'un point de vue purement matériel, c'est l'ordinateur et la tablette graphique, une WACOM. C'est une des prérogatives liées aux boîtes. Les deux boîtes où j'ai beaucoup travaillé, chaque fois que je suis arrivé, il n'y avait pas la WACOM. Et il a fallu 15 jours, 3 semaines pour qu'ils se rendent compte qu'avec la WACOM, je serais encore plus efficace.

2175 **L – Et la boîte te la prête dans ce cas-là ?**

O – Ils me l'achètent. Quand j'arrive dans une boîte, il y a un poste qui m'est réservé. Après c'est les logiciels.

2180 **L - Quels sont les espaces que tu utilises pour travailler ?**

O - Un bureau, c'est l'espace d'un bureau. Un grand bureau, car la wacom et les écrans, ça prend de la place. Quand je bosse sur une tour informatique, elle est sur le bureau. C'est plus grand que ton bar là.

2185 **L – Tu me disais que les boîtes mettaient à disposition ton matériel. Tu bosses aussi de chez toi ?**

O – Oui, en ce moment ça m'arrive, je bosse de chez moi. Quand les patrons ne sont pas là, comme je n'ai pas les clés...

2190 **L – Et sinon, tu travailles où ?**

O – A Clichy en ce moment, dans un bureau. Dans le studio de production. C'est normalement ce qui doit se passer quand une boîte prend des intermittents. Mais j'ai une amie qui fait du compositing FX. C'est à dire qu'elle se charge de mixer la 3D, le made painting, les acteurs détournés sur fond vert pour que l'image fonctionne. Et elle, elle est à Angers. Elle a bossé avec nous pour Budapest à distance.

2195

L – Si je résume, il y a chez toi, les studios. Est-ce qu'il y a d'autres lieux où il t'arrive de travailler ?

O - Pour mon métier pur et dur, non. Pour les captations vidéos, des théâtres...

2200

L - Es-tu amené à être mobile dans ton activité ? Si oui, dans quel périmètre ?

O - Le plus proche, évidemment (rires). Là, j'ai 40 minutes de route. En général, on bosse dans la ville où on est. Mais ça peut arriver de bosser pour quelqu'un à distance. Hélène, qui est composer FX, elle le fait à distance. Mais elle était à Paris avant. Elle s'est donc fait un petit carnet d'adresse. Elle a déménagé entre temps car elle a eu un alien, et il fallait qu'elle s'en occupe. Elle ne voulait pas l'élever à Paris.

2205

L – Un bébé, c'est ça ?

O – Oui, c'est ça (rires) ! Quand c'est trop loin, on fait ça à distance. Mais quand c'est dans la même ville, je me déplace.

2210

L - Utilises-tu alors des lieux pour travailler lors de tes mobilités ? Si oui, lesquels ?

Non, à part le studio, pas d'autres lieux.

2215

L – Et quand tu vas faire une captation ?

O – On utilise le théâtre, les gradins. On est logés à l'hôtel en général. Il y a des fois une petite salle régie pour poser le matériel, mais bon... On n'y reste pas longtemps, c'est juste pour poser le matériel.

2220

L - Es-tu familier avec la notion de « tiers-lieux » ?

Pas du tout ! C'est un lieu où il y a plusieurs entreprises en même temps ? ça m'évoque le tiers d'un lieu. Donc j'imagine que les deux autres tiers sont occupés par d'autres entreprises. C'est ce que ça m'évoque. Mais le terme, je ne l'ai jamais entendu.

2225

L – C'est un espace que tu utilises pour travailler, qui n'est ni chez toi, ni ton bureau, ton entreprise.

O – Tu as des exemples à me citer ?

2230

L – Les cafés par exemple.

O – Ah oui, oui !

2235

L – Et les espaces de coworking.

O – ça m'est arrivé de travailler dans des cafés. Mais c'était quand j'écrivais des histoires. J'avais juste besoin d'avoir un papier et un crayon. C'était il y a un moment.

2240

L – Et la notion de coworking, qu'est-ce qu'elle t'évoque ?

Elle m'évoque du travail du travail en équipe. Au delà du lieu, ça m'évoque une zone où une équipe travaille. De concert du coup, puisqu'il y a co. C'est un travail d'équipe, quoi.

2245

L – Intéressant. C'est vrai qu'il y a ce côté où l'on va travailler ensemble. Mais il existe aussi des espaces de coworking, où tu loues un bureau.

C'est ce qu'on a fait en décembre dernier, car on était en déménagement de nos locaux. Les patrons avaient loué des bureaux en attendant qu'on rénove nos futurs locaux. On était dans des bureaux à Clichy, avec un studio qui fait de la sécurité. Ils nous avaient loué un bout de 20 m2.

2250

L – Qu'est-ce qui t'a marqué ?

- 2255 **C'était cool parce qu'on voit des nouvelles têtes. En l'occurrence elles étaient sympas. On aurait pu tomber avec des connards.** C'était sympa de voir des gens qui ne connaissent pas les blagues qu'on fait toute la journée pendant des mois. Tu peux leur refaire tout ton palmarès de blagues. **Et c'est ça aussi qui est cool en tant qu'intermittent du spectacle. Quand tu vas bosser dans un nouveau studio, tu rencontres de nouvelles personnes. Et tu évolues avec elle, c'est ça qui est cool.** Je ne travaille pas de la même façon dans les locaux dans lesquels je suis actuellement et ceux où j'étais à Rennes, par exemple. Les équipes étaient différentes. Tu dois t'adapter aux gens avec qui tu travailles. Mon métier, c'est un boulot d'équipe, de base.

L – Et au delà des blagues, est-ce que vous avez eu des interactions avec d'autres personnes ?

- 2265 O – C'est des interactions sociales, donc c'est des blagues (rires). On était juste là pour travailler sur notre projet, et eux sur le leur. Donc il n'y a pas eu d'interaction professionnelle. On louait juste les bureaux. Mais il n'y avait pas de lien entre les deux boîtes.

L – Au delà de cette expérience, aurais-tu envie de te rendre dans d'autres espaces de coworking ?

- 2270 O – Oui, évidemment. Une fois de plus, parce que j'aime bien voir de nouvelles têtes. Et pour le boulot, en l'occurrence. Parce qu'il y a du travail, qu'il peut être intéressant pour le développement personnel et professionnel. Ça serait par nécessité. Même si ça serait cool, une fois de plus.

- 2275 L – A l'inverse, qu'est-ce qui ne te donnerait pas envie d'y aller ?

O – C'est la même réponse, mais à l'envers. Pour des projets qui ne seraient pas intéressants. Travailler avec des cons. Mal payé : beaucoup de boîtes paient au lance-pierre. C'est les mêmes raisons, mais en négatif.

- 2280 L - Selon toi, quels sont les avantages de travailler dans un espace de coworking ?

- 2285 D'un point de vue travail d'équipe, purement et simplement, ça fait parti du boulot. Plus l'équipe est réunie au même endroit, plus elle est proche, mieux on travaille. Après, bosser avec d'autres boîtes... **sachant qu'il n'y a pas de lien entre les boulots qui sont faits, je trouve cela plus emmerdant.** Parce qu'on aime bien faire les 100 pas dans les bureaux, évoquer nos problèmes à voix hautes. Alors que dans un lieu de coworking, il y a un respect mutuel qui dit que tu ne dois pas faire de bruit, déranger ceux qui bossent sur d'autres projets. Ça peut être emmerdant, surtout pour les métiers créatifs. Je parle énormément quand je travaille, j'ai besoin d'échanger, de me balader dans la pièce, de faire une blague à un collègue et de repartir. Car ça fait partie de ma philosophie du travail. Si jamais il y a une ambiance de mort, je travaille moins bien. **S'il y a une bonne ambiance, qu'on rigole et qu'on se charrie, je suis au summum de mes capacités. Donc le problème du coworking, avec une boîte qui ne serait pas lié au projet, on risque de les déranger.**

- 2295 L – Beaucoup de gens se rendent dans ces espaces pour rencontrer d'autres travailleurs, avec qui il peut se développer des synergies.

- 2300 **Ouais, mais on revient sur le principe de rencontrer des gens cools. Dans ce cas-là, le bar est un coworking.** S'il n'y a pas de lien professionnel, sur le même projet... Il y a les forums, aussi. **Je ne vois pas forcément le coworking comme un espace de rencontre. Il peut l'être, je ne dis pas le contraire. Mais il faut tomber avec des boîtes qui sont dans la même branche.** Et dans ma seule expérience, ce n'était pas le cas. Après même avec des boîtes de la même branche, il peut y avoir un problème de déontologie là-dedans. Il y a des boîtes pour lesquelles je travaille qui bossent pour d'autres boîtes. Si jamais ces autres boîtes venaient à me contacter pour me faire bosser directement, je refuserais. Parce que je les ai rencontrées via ma boîte intermédiaire. Et ça ne se fait pas. Ça veut dire qu'ils ont essayé d'esquiver le studio avec qui je travaille, pour faire des économies. Et ce n'est pas réglo vis à vis d'une boîte qui m'a fait bosser. On peut se rencontrer dans un bar et rigoler, mais c'est tout. Par contre, si demain une boîte m'appelle et qu'il n'y a pas de lien, pas de problème. `

- 2310 L – Du coup, tu as quand même un sentiment d'appartenance vis à vis de l'entreprise pour laquelle tu travailles ?

Oui. Le terme n'est pas mauvais. C'est un donnant-donnant, si tu veux : vous me donnez du travail et... C'est par respect. Je trouve ça normal. C'est parce que la boîte m'a fait bosser que je trouve normal de demander à une autre boîte qui débarque de passer par le studio, parce que c'est grâce à eux qu'on s'est rencontré. Un des réal avec qui je travaille ne le ferait pas. Ils sont très contents de mon travail, on est en relation directe, on met les boss en copie. Ce n'est jamais arrivé qu'il ne m'appelle que moi pour me faire travailler. Il sait que s'il n'y avait pas eu le studio, on ne se serait jamais rencontré ni bossé ensemble. Je considère que c'est juste.

L – Concernant tes horaires, quelles sont tes grandes temporalités de travail ?

J'ai des horaires, notamment quand je bosse dans un studio. On a des horaires... J'allais dire fixes, mais c'est une connerie. On a un début d'horaire fixe et une fin de journée plutôt... extensible. Il y a des périodes de nuits blanches. Actuellement, là où je suis, c'est du 10h30-19h30. J'ai travaillé dans d'autres studios où c'était du 10h-18h, 19h... Et quand c'est un travail à la maison, je ne commence pas forcément à 10h30. Mais ça peut aussi m'emmener à travailler beaucoup plus tard, parce que je suis sur mon rythme personnel. Et du moment que je livre, ça ne les regarde pas les horaires que je fais. Par contre, au studio, on a des envois à faire, des retours clients. Et il faut qu'on soit sur des horaires de travail, tout simplement. Comme n'importe quelle entreprise. Là tu vois, actuellement, je bosse de chez moi. Dès que je me lève... Même si par réflexe, je suis quand même un mec qui a des problèmes avec ses habitudes, je prend ma douche, je prend une clope, un café, je vais chier. Et je commence à bosser. Ça fait partie de mes habitudes de travail (rires). Là je bosse pour une amie qui fait son court-métrage, c'est free. Je vais sans doute y passer mon week-end, sans compter les heures.

L – En dehors de ce que tu as évoqué, est-ce que tu as des habitudes chez toi, au travail ?

Bah, celui que j'ai évoqué. J'arrive le matin après après mes 40 minutes, je me fais couler un café, je fume une clope, je vais aux toilettes. Les trois C : café, clope, caca. Ça, c'est un rituel. On parlait de quoi on a besoin dans les espaces de coworking, j'ai parlé d'ordi et tout, mais les toilettes, c'est juste hyper important. Un espace où il n'y en a pas, je ne vais pas y bosser.

Je crois que c'est une obligation légale. Le midi je vais chercher ma bouffe et une salade pour le soir. Il y a un frigo, un micro-onde si on veut faire chauffer. Actuellement ils ne fonctionnent plus, donc la cuisine est anecdotique.

L – On va aborder maintenant ta vision du travail...

O – Elle est particulière, hein..

L – Pourquoi ?

O – Je pense qu'elle est particulière. Parce que pour un intermittent du spectacle, elle est changeante. On fait rarement deux fois la même chose. Ça arrive, hein. Je bosse souvent pour l'Arabie Saoudite : ils nous demandent les mêmes déserts. Quoique, il y a parfois des nuances. On n'est pas sur un métro-boulot- dodo classique. On l'a un peu de temps en temps. Mais je ne vise pas le même boulot tous les jours pendant dix ans. C'est quasi un nouveau défi à chaque image. Je ne m'ennuie pas.

L - Selon toi, quelle est la différence entre le travail d'un intermittent et le travail en entreprise ?

O - C'est une question un peu vaste, ça dépend de l'entreprise, de l'intermittent. C'est bon, mais un intermittent qui ferait du détournement, c'est comme visser un boulon dans une usine. C'est chiant. J'ai beaucoup de respect pour les gens qui bossent dans les usines. Je schématise, hein. Mais il y a des boulots chiants et des boulots cools. **Moi, on me paie pour faire de belles images.** Je propose une ambiance, une couleur, en fait **je propose l'image derrière.** Je ne suis pas mauvais à ce jeu-là. **Donc on me laisse m'amuser, et en plus on me paie.** Aujourd'hui, on m'a payé pour faire le dessin d'un serpent. C'était juste trop cool. J'ai passé ma journée à dessiner, scanner. Alors je le compare avec un autre extrême, qui est l'usine, et je ne devrais peut-être pas, car l'entreprise est beaucoup plus vaste que cela. Mais ma seule autre expérience, c'est l'usine. Et j'y ai passé de très bons moments. Mais je me suis rendu compte que je ne voulais pas en faire mon métier. C'est ce que mes parents ont cherché à faire, d'ailleurs : « Travaille, pour pas finir à l'usine ». Mais les entreprises qui font de la recherche par exemple, ça doit être génial de bosser là-bas. Ça dépend du boulot que tu as dans l'entreprise. Je bosse dans une entreprise par définition. Un mec qui est en CDI et un mec qui est intermittent peuvent très bien faire le même boulot. C'est difficile de répondre à cette question. Quand nos patrons demandent à ce qu'on qu'on travaille dans les locaux, ça vaut aussi bien pour mon voisin qui est en CDI que pour moi. On aurait les

mêmes horaires. Ça dépend de l'entreprise : il y a des gens qui se sont suicidé chez France Telecom, mais chez Bouygues il n'ont pas eu le même problème.

L – Le fait que tu sois intermittent n'est donc pas lié à un rejet de l'entreprise...

2375

Je n'ai rien contre le CDD ou le CDI, c'est juste que dans ce milieu, c'est la norme. Le CDI existe, évidemment. Mais le statut d'intermittent me va très très bien. En gros, tu n'as pas vraiment de compte à rendre sur l'avenir. On est là pour faire une mission ensemble. S'il y en a d'autres, tant mieux. **Si elles deviennent soulantes, tu es libre d'aller voir ailleurs et sans te fâcher avec qui que ce soit. Tu dis juste que tu travailles sur un autre projet et les boîtes comprennent tout à fait, ça fait partie du deal.** C'est déjà arrivé que des collègues ne viennent pas sur une prod car ils travaillent sur une autre. Ça fait partie du jeu.

2380

L – Je ne vais pas te demander qu'est-ce que tu trouves dans le travail d'intermittent que tu ne trouvais pas en entreprise, parce que ça ne correspond pas vraiment à ton profil...

2385

O – Je pourrais comparer avec l'usine, que j'ai fait. Ce sont les deux seuls trucs que j'ai fait. Et c'est la créativité, le libre-arbitre, la responsabilité. C'est pouvoir faire ses choix, le pouvoir de décision.

L – Est ce que tu rencontres des difficultés et si oui, lesquelles ?

2390

Alors, oui évidemment. Chaque image, chaque prod est un nouveau défi. Et c'est ça qui est cool, c'est ça qui est jouissif. Mais c'est pas des vrais problèmes. Dès que le domaine devient trop complexe, c'est qu'on tombe dans un autre domaine de la post-production, qui lui fait appel à des gens qui sont en professionnels. Par exemple, un made painting sur une ville avec un travelling, un gros mouvement assez complexe de caméra. Là, le made-painting 2D ne va pas suffire. Il faut donc modéliser la ville, la texturer, faire des sorties, des exports. Et là, c'est de la 3D. J'en fais, mais dès que j'ai un problème insoluble, j'ai un 3Diste, plus ou moins permanent, qui est avec moi et qui est pro de de la 3D. En général, on se pose dessus ensemble. Et là j'en reviens au travail d'équipe, qui est juste jouissif. On va trouver des solutions. Dès qu'il y a un problème, il dévie sur quelqu'un d'autre que moi. Du coup, en général, le gros problème, je ne l'ai pas, il tombe sur quelqu'un d'autres. C'est ce qui est cool avec mon métier. Ma difficulté, c'est de trouver un design artistique. En général, c'est le manque de sources, de ressources qui est le problème. On nous a demandé de recréer un palais une fois, sans nous fournir aucune image ni pouvoir le trouver sur internet. Il faut faire avec les petites images qu'on nous envoie. C'est là où c'est un peu compliqué, mais on s'en sort toujours. Le temps, ça peut être un gros problème. En général, ils en veulent beaucoup dans un temps assez restreint. On est obligés de mettre le « oh-là », mais c'est déjà arrivé qu'on nous demande une cinquantaine de visuels en 4 jours. Le plus gros défi, c'est ça en fait. C'est bien qu'on fasse ça, ça m'oblige à faire un point sur mon travail.

2395

2400

2405

L - Dirais-tu que tu es heureux dans ton travail ? Pour quelles raisons ?

2410

O - Les raisons sont multiples. Je suis heureux dans mon travail. Ça m'est arrivé qu'une fois de ne pas m'amuser dans mon travail... Je n'arrive même plus à me rappeler sur projet. Si bah, c'était sur le championnat du monde de natation ! (rires). C'était il y a deux semaines en fait, je l'ai déjà occulté ! C'est marrant, l'esprit humain... La mémoire sélective. Il y avait un désaccord artistique, tout simplement, donc je ne me suis pas amusé. Mais sinon, je m'amuse tout le temps dans mon travail. Parce que j'ai un pouvoir de décision. Parce que je suis bon dans mon travail, je m'amuse et que ce travail me plaît. J'ai un pote qui galère dans son boulot, alors qu'il adore le code, mais il en marre, parce qu'il douille. **Je me lève le matin, je sais que je vais aller m'amuser toute la journée.** Les prods sont intéressantes, l'équipe est cool. Je fais des choses différentes, régulièrement, avec des défis qui ne sont pas insurmontables. **Je fais ce que j'aime, tout simplement. On me paie à dessiner ou à faire des belles images, je ne vois pas ce que je peux demander de plus au monde. A part continuer de m'amuser dans mon travail. Je pense que ça aide à se sentir bien dans sa tête.** Je pense qu'on travaille juste parce qu'il faut travailler. On travaille parce qu'on a besoin de s'occuper, de faire des choses. Glander toute la journée... Non merci. **J'aime bien glander, hein, mais au bout d'une journée ça me tape sur le système. Alors je travaille sur des projets persos. Donc je suis toujours en train de travailler, en fait.** Me mettre à jour sur de nouveaux trucs, tester les logiciels, écrire des histoires, bouquiner... Et puis je gagne bien ma vie. Si je n'arrivais pas à en vivre, j'aurais beaucoup plus de mal, j'aurais arrêté. J'aurais trouvé un autre boulot qui me permette de vivre. J'ai une copine qui vient de quitter Paris, car elle n'arrive pas à trouver de travail dans son milieu. Moi, on me paie à ce que je vienne m'amuser. Un de mes patrons m'a dit l'autre jour « tu as le meilleur poste dans la boîte. Je kifferais être à ta place ». Ouais, moi aussi je kiffe être à ma place.

2415

2420

2425

2430

L - Pour toi, à quoi doit ressembler un travail idéal ?

- O - C'est ça. Il pourrait être encore plus idéal si je bossais sur des projets plus intéressants. Ils le sont déjà. Même l'Arabie Saoudite, j'arrive à m'amuser, parce qu'on se raconte des blagues. **On a fait l'accueil de Trump en Arabie Saoudite, c'était très marrant à faire. Dans l'urgence, certes, avec le stress des patrons, ça gueulait. Mais on s'est tapé des fous-rire, des nuits blanches et ça restait vraiment cool...** Ce serait des projets plus gros, plus cinématographiques. Mais une fois de plus, c'est théorique car je crois savoir que dans ces boîtes là, c'est l'armée, on ne s'amuse pas. Tu ne t'éloignes pas de ton cœur de métier. Alors que le mien me permet de toucher à la 3D, au compositing, du story-board. Au final, je fais même de la réal, puisque je suis le premier à voir le film que le réal veut faire. Sachant que je suis là pour faire des propositions, je suis presque co-réal là-dessus. Donc ça serait plutôt faire des trucs plus gros en ayant le même poste. En étant directeur artistique ! Ce que je suis un peu dans la boîte, mais officiellement je suis made painter concept artist. Le must du must, ça serait ne faire que ça. Ce qui serait vraiment fun, ce serait d'avoir le réal qui vient me voir pour me parler d'un projet, à qui je ferais des propositions et d'avoir une équipe de professionnels pour le réaliser, de donner à faire de la 3D à un mec qui sait vraiment faire ça et qui est bon à ça. Sachant que je toucherais moins au matos, et ça me ferait chier. Des images faites par un tiers, j'aurais envie de les retoucher. Parce qu'il n'y aurait pas ma pâte dessus, il manquerait une lumière. C'est toujours dur, quand tu donnes du boulot à quelqu'un, de déléguer. Ce que je fais déjà un peu maintenant. Donc je crois qu'en fait, el summum de ce que j'ai envie de faire, il est là déjà.
- 2450 **L – Merci beaucoup d'avoir répondu à mes questions !**
-

Entretien avec Stephanie Faure, salariée-doctorante CIFRE fréquentant régulièrement des espaces de coworking

- 2455 Le mercredi 16 juillet – Par téléphone

Stephanie – Stephanie Faure, bonjour.

Laëtitia – Bonjour, ici Laëtitia Gabay Mariani, l'étudiante qui souhaite vous interroger dans le cadre de son mémoire.

2460

S – Oui, bonjour. C'est François-Xavier, c'est ça, qui vous a dirigée vers moi ?

L – Oui, tout à fait. Je l'ai interrogé dans le cadre de mon mémoire sur les espaces de coworking. Je cherchais à interroger un profil salarié fréquentant un espace de ce type, il m'a donc renvoyée vers vous.

2465

S – D'accord. Je suis une de ses étudiantes, donc j'ai un profil un peu particulier. J'ai repris mes études il y a un an et demi à peu près et je suis chef de projet dans le digital. J'ai commencé une thèse sur les espaces collaboratifs. Et c'est vrai que mon terrain d'observation est un tiers-lieu, dans lequel je travaille aussi parfois. Je travaille aussi en tant que chef de projet à Limoges sur le maillage des espaces collaboratifs de ma région. Je suis à la fois observatrice et contributrice. Voilà. Comment ça se passe, vous avez des questions à me poser ?

2470

L – Tout à fait. Je réalise mon mémoire de fin d'études sur les espaces de coworking et la vision du travail qu'ils véhiculent, construisent, notamment sur les imaginaires qui sont liés à ces espaces. Je suis étudiante au CELSA, qui développe tout un axe de recherche sur la production des savoirs. Dans ce cadre j'interroge des acteurs de l'écosystème du coworking. J'ai donc quelques questions pour vous, portant essentiellement sur vos usages. Je vais enregistrer l'entretien qui sera retranscrit et utilisé comme matériau de recherche, mais dont je ne ferais aucun autre usage. N'hésitez donc pas à parler sans filtre, et à m'interrompre si nous manquons de temps pour l'ensemble de mes questions. Si cela vous convient, nous pouvons commencer l'entretien.

2480

S – Très bien.

L – Mes premières questions vous concernent vous. Pouvez-vous vous présenter ? Votre nom, votre parcours, votre métier, votre poste actuel, depuis combien de temps vous l'occupez...

2485

2490 S – D'accord. Je suis Stéphanie Faure, je suis titulaire depuis quelques années d'un DEA de Texte et Littérature, et d'un DESS de traitement et valorisation de l'information. Je suis depuis 14 ans chef de projet. J'ai également été consultante. Et par ailleurs, je suis doctorante CIFRE à Paris-Dauphine depuis février 2016 sur les espaces collaboratifs et plus particulièrement la relation qu'il peut y avoir entre un tiers-lieu et le territoire dans lequel il s'inscrit.

L – Vous fréquentez donc les espaces de coworking aussi bien en tant que chercheuse qu'en tant que salariée.

2495 S - Oui, voilà. Je les fréquente aussi bien dans le cadre de ma recherche que dans le cadre de mon travail au sein de l'ALIPTIC. Je suis chef de projet dans cette association. Il m'a été confié en 2004 – c'était dans le cadre d'un appel à projet d'intérêt – un projet sur les tiers-lieux. C'est pour cela que j'ai commencé à m'intéresser à ce sujet. Et de ce fait, ce sont des espaces que je continue à suivre, à avoir des contacts. Et dès que j'ai un peu de temps, je reviens régulièrement dans ces tiers-lieux, que ce soit des coworkings, des fablabs...

2500 **L - Etes-vous amenées à être mobile dans ton activité ? Si oui, dans quel périmètre ?**

2505 S – Oui, tout à fait. Le périmètre se situe dans les départements autour de Limoges, donc la Creuze, la Corrèze, la Haute-Vienne. Je peux aussi bien me déplacer dans le Lot, la région Occitanie, un peu dans l'Ariège. En fait, je suis vraiment mobile. J'ai des missions qui sont essentiellement sur le territoire Limousin, mais je peux avoir aussi des missions dans des départements plus éloignés.

L - Quelles sont les grandes temporalités de votre travail ?

2510 S – Mes temporalité, par rapport aux périodes de charges, c'est ça ?

L – Oui, par exemple.

2515 S – Oui, disons que c'est des pics de charge assez régulièrement. Ce mois de juillet est un peu plus calme, mais disons que la rentrée est un temps fort, la fin de l'année également. Je travaille aussi bien avec des entreprises que des collectivités. Tout dépend des budgets qu'ils peuvent avoir. Et contrairement aux idées reçues, la fin de l'année peut être aussi chargée... Je ne vais pas me plaindre, mais j'ai très peu de périodes à vide.

2520 **L – Et de manière quotidienne, hebdomadaire ?**

S – Ça dépend. Je peux avoir des périodes où je vais passer plus de temps sur le terrain, pour rencontrer des clients par exemple. Et je vais aussi avoir des périodes d'analyse.

2525 **L – On va parler maintenant de vos outils et espace de travail. Tout d'abord, quels sont vos outils de travail ?**

2530 S – Alors j'ai un PC, un PC portable. J'ai également un smartphone, sur lequel j'ai mon agenda, mes mails professionnels, mes outils de com', à savoir Twitter, Facebook. Il faut savoir que lorsque je vais rencontrer un porteur de projet ou aller dans un espace collaboratif, je fais souvent une communication par le biais de ces medias. Au niveau des logiciels, je ne vais pas parler de la suite Office, mais on utilise aussi Google Drive, ce qui nous permet d'être mobile et de nous connecter, de travailler de n'importe où, parce qu'on a accès à tout.

2535 **L – Ma question suivante portait sur votre degré de familiarité avec la notion de « coworking », mais étant donné que vous réalisez votre thèse sur la question, vous devez l'être !**

S – C'est ça, et puis ça m'arrive aussi de coworker.

L – Du coup, qu'est-ce qu'elle vous évoque cette notion ?

2540 S - **Pour moi, c'est partager**, être dans un espace où l'on est dans un environnement avec d'autres personnes. **C'est un terme qui m'évoque moins de contraintes que lorsqu'on va travailler dans un espace de travail classique.** Il faut une certaine discipline malgré tout pour pouvoir travailler dans ces espaces-là. En même temps, ça renvoie à plus de souplesse, par rapport à certaines contraintes que l'on peut avoir dans son quotidien. A savoir la réduction du temps de trajet, rompre la solitude quand on travaille tout seul. Je suis en train de me dire
2545 que je suis toute seule au bureau la semaine prochaine, donc je vais peut-être aller m'exporter dans un espace de

coworking. Parce que ce n'est pas forcément évident de rester seul. Donc maintenant que j'ai bien réfléchi, ça m'évoque aussi bien cette notion de discipline – parce que ce n'est pas forcément évident de travailler dans un espace ouvert, avec d'autres personnes autour, dans un environnement qui ne nous est pas du tout familier. Et en même temps, c'est cette notion de souplesse qui est importante. **Indirectement, c'est une solution de mieux-être, je pense aussi.**

2550

L – Qu'entendez-vous pas un mieux-être ?

S – J'ai rencontré différents profils, je pense aux auto-entrepreneurs. Je travaille en milieu rural, donc je ne rencontrerais pas forcément des personnes qui ont les mêmes problématiques qu'en ville, par exemple à Paris où des personnes se retrouvent dans des espaces de coworking car l'immobilier est très cher, ce qui leur permet d'avoir un bureau avec un coup moins élevé. Dans ma région, c'est un peu différent. On a un grand nombre d'auto-entrepreneurs ou de micro-entreprises qui sont vraiment isolés pour qui être dans un espace comme cela est un moyen de rencontrer d'autres personnes, d'avoir un cadre plus agréable. **Cela peut aussi être un moyen de levier de motivation : en étant avec d'autres gens qui travaillent, on se met aussi au travail.** A la maison, des fois, c'est un peu plus compliqué. **Et puis aussi ce sont des espaces où on peut générer du business.** Où deux personnes qui ont des activités complètement différentes peuvent être l'un pour l'autre un rapporteur d'affaire. Cela peut être par exemple quelqu'un qui travaille dans une société de maçonnerie et qui cherche quelqu'un pour une ressource web ou pour faire du désamiantage. Il peut très bien trouver cette aide chez un autre coworker qu'il trouve dans ce type d'espace. Après, il y a la réduction des temps de trajets, qui sont importants. C'est une problématique que l'on rencontre aussi beaucoup ici. Il y a par exemple beaucoup de personnes qui ont 40 minutes de transport en voiture ou en train. Cela demande une organisation pour la vie familiale, ce qui n'est pas forcément évident. Il y a aussi cette notion d'échange, de partage. Ce sont des endroits dans lesquels sont organisées des activités annexes. **Je trouve que ça redonne un peu d'humanité dans certaines structures et organismes, qui sont soumis à des contraintes de management. Où l'on passe à côté de valeurs un peu humaines, qui pourtant sont essentielles. De bien-être des salariés également.**

2555

2560

2565

2570

L – Concernant les espaces de coworking que vous fréquentez en tant que salariée, non pas en tant que chercheuse, quels sont-ils ? Depuis combien de temps et à quelle fréquence ?

2575

S – Il y a deux types d'espaces de coworking que j'aime beaucoup fréquenter. Il y en a un qui est un café bureau, qui se trouve dans le centre ville de Limoges. C'est un endroit très agréable qui accueille peut-être davantage des travailleurs nomades. C'est à dire pas forcément des travailleurs réguliers. Ce qui me plaît beaucoup, c'est le cadre, la bienveillance de l'animateur. Le principe est que l'on paie 4 euros de l'heure et que l'on a autant de café, de gâteaux maison que l'on veut. **C'est vraiment un cocon.** C'est bien pour les petits budgets. Et puis il y a un autre type d'espace, qui est vraiment un espace de coworking, plus hybride, où il y a d'autres activités. C'est aussi mon terrain de recherche. Ça s'appelle la Quincaillerie Numérique. J'y fais mon travail d'observation de terrain. Et à côté de ça, c'est aussi un endroit que l'on a choisi avec mon association pour tenir une permanence. Je m'y rends donc aussi pour la tenir et télétravailler en même temps. Ce sont deux espaces complètement différents. Au niveau de la fréquence, je vais à la Quincaillerie 2 à 3 fois par mois. Par contre, la Giraffe, l'autre, c'est plus occasionnel et pas forcément très régulier. C'est un endroit que je fais découvrir à des porteurs de projets, donc je suis amenée à y aller régulièrement, mais pas forcément pour travailler.

2580

2585

L – Je comptais justement vous demander quelles étaient vos motivations pour vous rendre dans ces espaces... Est-ce que vous voyez autre chose à ajouter ?

2590

S – J'ai un bureau à Limoges, donc j'y vais vraiment en fonction des besoins, de l'envie. J'essaie de participer aux activités qui y sont organisées. Je vais aussi utiliser ce lieu en tant que doctorante, je vais l'investir pour commencer mon travail de rédaction. J'ai décidé de sortir du cadre de la maison, mais ce n'est pas forcément l'idéal pour le travail. Il y a forcément le téléphone qui sonne... C'est un peu compliqué. Donc je me dis que je fréquenterais la bibliothèque et la Giraffe, dans lequel je me sens très très bien.

2595

L – Vos motivations sont donc plutôt liées à vos besoins...

2600

S – C'est ça.

L – Est-ce qu'il y a d'autres espaces de coworkings que vous fréquentez en dehors des deux cités ?

2605

S – Pas forcément, non. Je me rends dans d'autres espaces. On a monté notamment des événements dans certains d'entre eux. On a plus été usagers du lieu. Oui, parce que dans un espace de coworking, pour moi, il y a une salle

de réunion. Ça peut être un lieu transitionnel où on organise des matinées thématiques sur le numérique ou encore des formations. On a une formation d'animateur d'espace. **L'idée, c'est qu'à chaque fois que l'on a un petit événement en rapport avec les tiers-lieux numériques, on essaie de louer une salle dans un espace de coworking.** En fonction des spécificités de l'animation que l'on souhaite mettre en place, on va sélectionner tel ou tel tiers-lieu. On a par exemple organisé un coding-goûter où étaient conviés des membres de l'association et leurs enfants à la Giraffe. Quand j'organise un atelier de formation sur la thématique des tiers-lieux, je vais faire un montage à la Quincaillerie ou dans un autre espace de coworking qui s'appelle le Cantou, où je vais réserver la salle de formation. Ce n'est pas forcément un lieu où j'irais travailler, en revanche.

2610

2615 **L – Selon vous, quels en sont selon les avantages des espaces de coworking, en dehors de ceux que vous avez déjà évoqués ?**

S – Il y a aussi la notion de coût. J'évoquais tout à l'heure l'exemple de Paris, mais n'importe où, louer un bureau a un coût. **On peut très bien être à la recherche d'un bureau avec des outils mutualisés, du matériel mutualisé.** Après, c'est vrai que les avantages sont ceux que j'évoquais tout à l'heure : c'est aussi rompre la solitude, **bénéficier d'une bonne dynamique d'un groupe. Car malgré tout, quand on arrive dans un espace comme cela, on intègre aussi un collectif. Ce ne sont pas seulement des individualités qui viennent là et se posent là. A un moment donné, ces gens-là se trouvent à partager quelque chose, et il y a une espèce d'émulation.** A ce moment-là, soit ça prend, soit ça ne prend pas et on peut aller encore plus loin, partager des activités annexes à celles du coworking. Ce que j'aime bien, au delà de ça, c'est qu'il peut y avoir vraiment cette notion de dynamisme, de boosteur, au niveau du moral, de plein de choses. Ça fait du bien. La réduction des temps de trajets, des coûts, voilà.

2620

2625

L – Et plus précisément, quels sont les avantages en tant que salarié ?

2630

S – Disons qu'il y a différentes problématiques, qui peuvent être aussi bien économiques, stratégiques et humaine, on va dire. Ça aussi, c'est possible. Il y a des personnes qui ne supportent pas vraiment leur environnement de travail. Il y a beaucoup d'entreprises qui sont structurées en open-space. Et selon l'aménagement de certains espaces de coworking, il y a aussi bien des open-space que des bureaux individuels. **Ces espaces là peuvent donc être une alternative à des salariés qui se retrouvent un peu en souffrance dans l'environnement qui lui est imposé dans sa boîte et ne lui correspond pas.** Ce serait quelqu'un qui aurait besoin de ne pas forcément être isolé et d'investir un espace type open-space dans un espace collaboratif, et vice-versa. **Stratégique, parce que ça peut aussi être un endroit qui va permettre de nouer des liens avec des acteurs professionnels qu'on n'aurait pas forcément la capacité d'approcher.** Cela peut être quelque chose de très intéressant. Economique, parce que réduction des coûts. Bien souvent, on pense que le fait qu'utiliser sa voiture et compter au kilomètre va permettre de faire des réductions d'impôts, mais en réalité, on n'est pas souvent aussi gagnant que ça. Il peut y avoir une répercussion, un coût caché sur le salarié, qui peut être très impactant. Et puis, on va dire technique aussi, car il peut y avoir aussi des auto-entrepreneurs qui ne disposent pas d'un photocopieur. Des espaces peuvent aussi proposer des solutions d'espaces de stockage dans des cloud, des trucs un peu sécurisés, ce qui peut intéresser certains. Même s'il existe des solutions gratuites avec Google, par exemple. Et je pense aussi à autre chose. Il y a bien souvent dans ces espaces des personnes ayant des compétences pouvant intéresser les coworkeurs. **Je vois parfois des personnes qui viennent travailler dans ces espaces pour travailler avec d'autres coworkeurs en tant qu'administrateur, qui aurait des compétences RH ou de gestionnaires, qui peuvent établir des bilans comptables etc.** ça peut être aussi la possibilité de côtoyer quelqu'un, avec qui on va travailler, qui est à proximité. Voilà, ce que je vois pour les salariés.

2635

2640

2645

2650

L – Est-ce que vous avez déjà réalisé des collaborations avec des coworkeurs ?

2655

S – Oui, j'ai déjà rencontré des consultants à la Quincaillerie qui avaient des compétences très intéressantes pour le type de mission que l'on pourrait être amenés à mener. C'est toujours intéressant, à chaque fois, de voir quel est l'écosystème qui gravite autour des tiers-lieux. **Ça m'a permis de prendre des contacts, de faire des mises en relation.** Je travaille pour l'association ALIPTIC à différentes missions. A l'origine, c'est une association professionnelle des TIC, chargée de défendre et de donner de la visibilité à cette filière et à ses chefs d'entreprises. Et maintenant, on se voit aussi proposer de conduire des projets vraiment structurants pour le numérique. Avec des missions comme développer la culture numérique sur les territoires. **Ça m'a permis d'approcher, de rencontrer des personnes à lesquelles je n'aurais pas pensé me tourner et ça me permet d'avoir un carnet d'adresses, auquel je n'aurais pas eu accès autrement.**

2660

2665

L – Selon vous, quels sont les inconvénients ?

2670 S – Ce n'est pas forcément donné à tout le monde de travailler dans cet espace. Ça peut être très déstabilisant, il faut aussi pouvoir trouver des repères, par rapport à une entreprise avec un fonctionnement plus classique, un aménagement plus classique. **Au delà, la difficulté quand on est salarié est d'être managé à distance, ce qui n'est pas forcément évident. Ça demande aussi beaucoup de rigueur, car il faut travailler seul quand on n'a pas de collègue proche avec qui partager les missions. Il faut être autonome, rigoureux. Et il faut savoir se motiver.** Après, si on est dans un environnement assez dynamique, où l'on se sent bien, il n'y a pas de souci. Mais de prime abord, je ne pense pas que ce soit un terrain propice à des personnes qui aiment bien être encadrées par exemple.

2675 **L – Et vous, ça vous va de travailler seule ?**

2680 S – Oui, moi oui. C'est une habitude que j'ai, car en tant que consultant on a l'habitude d'être sur le terrain. C'est quelque chose qui ne me gêne pas.

L - Vous projetez-vous sur le long-termes dans ce type d'espace ? Même si vous n'y êtes pas implantée en permanence, avez-vous envie de continuer à les fréquenter ?

2685 S – Oui. Disons qu'aujourd'hui, je n'ai pas forcément l'occasion d'investir ces espaces assez régulièrement. Après, si j'ai des missions qui sont loin de Limoges, l'idée est d'aller travailler le plus souvent dans ce genre d'espaces. J'ai une demi-journée devant moi, bon, voilà... C'est pas une activité, même si on ne peut pas vraiment parler d'activité... C'est pas quelque chose que j'exclus. Et c'est peut-être même, quand je vais me projeter, des endroits que j'ai envie d'investir de plus en plus souvent.

2690 **L – Et en dehors du coworking et de votre bureau, est-ce que vous utilisez d'autres espaces pour travailler ?**

2695 S – Oui, après ce sont des espaces plus personnels. Evidemment, mon bureau chez moi. Après, il y a aussi les bibliothèques, mais plus sur le volet recherche. Et puis, moi je peux travailler dans un jardin sans problème ! Les trois espaces sont vraiment mon domicile, mon bureau et certains espaces de coworking. Ça m'est arrivé de travailler à la gare aussi. Quand je rate un train, ou que je suis bloquée en gare, j'ai utilisé leurs espaces, qu'ils mettent à disposition pour les gens qui souhaitent travailler. Ça, je l'ai fait aussi dernièrement, pendant 4 heures.

2700 **L – Concernant maintenant vos usages dans les espaces de coworking que vous fréquentez, est-ce que vous avez des habitudes ?**

2705 S – Non, pas spécialement. C'est plus un travers. J'essaie de faire de l'ethnographie sur le terrain. **J'ai tendance à me laisser distraire par ce qu'il se passe autour de moi.** Ça me demande donc une concentration plus importante. J'ai toujours envie de relever la tête un peu de mon ordi. **Et si une nouvelle personne arrive, je regarde comment elle est accueillie, je retrouve comment elle se positionne, les mouvements.** Donc c'est une déformation entre guillemets professionnelle de chercheur. Ça me demande plus de rigueur et de concentration. Mais après, je n'ai pas forcément d'habitudes. Si ce n'est que je regarde tous les services qui sont à ma disposition. Et je regarde aussi les activités proposées pour avoir une idée **du lieu de vie que représente cet espace de coworking.**

2710 **L – Justement, ma question suivante était si vous participiez des activités ? Et si oui, lesquelles ?**

2715 S – Alors oui, malheureusement je n'ai pas toujours le temps. Je prévois d'en faire souvent, mais avec mon emploi du temps, c'est parfois un peu compliqué. **J'ai participé un soir par exemple à la Giraffe à un cryptoparty.** Il s'agissait de quelque chose de très ludique. Des sessions d'information sur les précautions d'usages quand on est sur le web, ce genre de choses. **Je vois passer beaucoup d'activités, comme du yoga, des choses que cela, qui sont axées sur du bien-être, auxquelles j'aimerais me rendre, mais c'est toujours très compliqué.**

2720 **L - Quelle influence a le fait de travailler dans cet espace sur ton travail ? S'il y en a une, positive ou négative ?**

S – **Le positif, encore une fois, c'est de pouvoir créer du relationnel, faire du maillage, créer du réseau.** Un autre aspect auquel je n'ai pas pensé tout à l'heure, **c'est un moyen de représenter notre employeur et de le**

2725 **rendre visible dans cet espace. Parce qu'on laisse toujours des cartes de visite, ce genre de choses.** Les points négatifs, avec la casquette chercheur, c'est de pouvoir me laisser distraire un peu plus facilement.

L – Mes prochaines questions concernant davantage vos sociabilités dans les espaces que vous fréquentez. Tout d'abord, savez vous qui fréquente vos espaces de coworking ?

2730 S – Oui, tout à fait. Pour la Giraffe, il y a beaucoup d'étudiants qui viennent. Parce qu'ils se sentent bien. Alors c'est vrai que cela représente un petit budget, mais en payant, ils s'astreignent à faire dans le temps imparti les travaux qu'ils se sont fixés. Ils viennent souvent pour faire des synthèses, par rapport à des mémoires communs à rendre. Ce genre de choses. J'étais un peu surprise au début, car l'espace a ouvert en décembre dernier et je me

2735 demandais quelle était la population qui était là, je ne voyais pas autant d'étudiants. Après il y a beaucoup d'auto-entrepreneurs. **Il y a aussi beaucoup de commerciaux qui sont dans la région et qui ont besoin de rencontrer un client, et vont venir là pour les rencontrer et faire du business, quoi.** Il y a également un espace de confidentialité, que des sociétés louent soit pour faire passer des entretiens personnalisés, soit pour faire du recrutement. Donc c'est complètement déstabilisant que ce soit dans un lieu comme cela. Du coup, au

2740 niveau de la typologique, vous avez des étudiants, des auto-entrepreneurs, des salariés d'entreprise, des dirigeants d'entreprise. Et quelque chose d'assez amusant, il y a aussi une petite population de retraités. Parce que cet espace ne se situe pas loin d'une place où il y a un marché qui a lieu deux fois par semaine. **Et souvent, les petites mamies, après avoir fait leurs courses, rentrent dans cet espace, parce que c'est très très cosy.** Il suffit juste de taper Giraffe, avec deux ff, sur internet et vous verrez c'est un très bel endroit. Du coup elles

2745 paient à l'heure, elles ont du bon café, des bons produits. **Car ce sont des produits qui sont bons. Il y a de très bons gâteaux.** Et ça leur permet de se ressourcer, d'être dans un environnement un peu atypique avant de rentrer chez elles. Et puis côté la Quincaillerie, comme c'est en Creuse, il y a beaucoup d'auto-entrepreneurs. Cette population là fréquente beaucoup les coworkings. Mais il y a également des salariés et de l'administration, qui viennent tenir des permanences. Et puis des étudiants, qui n'ont pas vraiment d'espace pour se réunir dans

2750 certaines filières. Il y a une autre population, mais c'est pour d'autres activités, et je reste pour le moment centré sur le coworking.

L – Est-ce que ces permanences que vous évoquez pour les salariés de l'administration, ce sont un moyen, comme vous l'évoquiez tout à l'heure, de se rendre visible ?

2755 S – Oui, tout à fait. Il va y avoir des gens de la mission locale. Mais ce qui est intéressant aussi, c'est que la Quincaillerie est un tiers-lieu supporté intégralement par une collectivité, une communauté d'agglomération. **Pour montrer l'exemple, des chefs de services du pôle économique ou développement par exemple viennent travailler dans ces espaces-là. Il y a aussi bien des gens qui viennent tenir des antennes pour se rendre davantage visible et toucher une population qui auraient du mal à venir vers eux.** Il y a également

2760 des employés de l'administration qui viennent là pour montrer l'exemple aussi. Ils aiment bien être dans un environnement comme ça.

L – Et vous, quelle relation entretenez-vous avec les autres coworkeurs ? Plutôt professionnelle, de collaboration, personnelles ?

2765 S – Non, ce sont les deux. Ce qui est assez riche. **Bien souvent, quand je parle de ce qui se passe dans ces espaces, les gens qui ne connaissent pas me dire « Olala, mais c'est de l'utopie, tu nous vends de l'utopie. »** J'ai lié des amitiés avec des personnes que je voyais fréquemment dans ces espaces-là. Et également professionnelles. Bien souvent, quand une nouvelle personne franchit la porte du coworking, l'animateur du lieu peut mettre en relation, en fonction de son profil.

L – Et comment qualifieriez-vous les relations dans cet espace en général ?

2775 S – Je vais me cantonner à celle des espaces que je fréquente, car il y a vraiment tout type d'ambiances. **Elle est vraiment cordiale, bienveillante et conviviale. Vraiment. Il y a vraiment une notion de respect de l'autre qui s'impose.** Il y a peu de rappels à l'ordre, les gens se respectent vraiment. Je trouve qu'il y a de vraies valeurs dans ces espaces que je fréquente.

2780 **L – Ces valeurs justement, est-ce qu'elles ne forment pas une forme de culture du coworking qui existeraient dans ces espaces ?**

S – Il y vraiment **cette notion d'entraide.** Même si on a deux activités complètement différentes. **Sur un même champs d'activité, il me semble que le volet concurrentiel est un peu plus effacé.** Il peut y avoir deux

2785 graphistes qui s'associent pour répondre à un appel d'offre. Et ainsi donner plus de poids à la structure et plus de
crédit à leur réponse que s'ils avaient répondu tout seul, parce qu'il leur manque des références, et parce que
même s'ils ont le même métier, ils peuvent avoir malgré tout des compétences différentes. J'y vois vraiment
cette notion d'entraide. Après, bien souvent, l'ambiance et les valeurs qui sont défendues sont dictées par la
personnalité de la personne qui gère le lieu. C'est quelque chose que j'ai remarqué sur le terrain. **Quelqu'un qui**
2790 **se sent investi, qui est à l'écoute de l'autre aura tendance à faire en sorte que... l'ambiance sera plus**
agréable que si c'est quelqu'un de moins sociable, moins abordable, qui ne cherchera pas forcément à
créer des ponts entre les coworkeurs et que l'on partage cet espace dans un souci de bien le vivre. C'est
vraiment important à mon sens.

2795 **L – Est-ce que vous avez développé un sentiment d'appartenance à ces espaces ?**

S – Oui, tout à fait. De toute façon, ça correspond aussi à ma personnalité. **Pour me sentir bien dans un
endroit, il faut qu'il me parle, qu'il me renvoie un sentiment de bien-être. Sinon, je ne suis pas bien.**

2800 **L – Il me reste quelques questions sur votre vision du travail. Tout d'abord, quelle est pour vous la
différence entre travailler dans un espace de coworking et dans un bureau classique en entreprise ?**

S – Pour moi, la grosse différence est au niveau du management et de l'organisation du travail. **Quand on est
dans un espace de coworking, on est plus en apparence un électron libre.** Parce qu'on n'a pas forcément de
supérieur pour superviser. On n'a pas forcément de collègues sur lesquels s'appuyer, en tout cas de visu, car il y
a toujours le téléphone, le mail, ce genre de choses. **Après, dans les entreprises classiques, on a plus ce**
2805 **sentiment d'appartenir à une équipe, à une culture de l'entreprise, avec un positionnement par rapport**
aux autres, des collègues, des process. Alors qu'en fait, côté coworking, ce sont des nouveaux process, un
rapport à l'autre tout à fait différent, aussi bien au niveau du collègue qu'au niveau du chef. **Par contre, on**
2810 **appartient à une équipe. Mais pas tel qu'on pourrait le concevoir de manière classique. Ce n'est pas**
forcément autour d'une activité liée à notre entreprise. Mais une équipe éclectique, avec un sentiment
d'appartenance à un lieu. De l'autre côté, c'est plus un sentiment d'appartenance à une boîte. On est aussi
dans la représentativité de notre employeur, de l'entreprise, de ce que l'on propose comme services ou
pas. Alors que de l'autre côté, on va plus être représentants d'un espace de coworking, d'un groupe de
2815 **coworkeur. Plutôt même d'une communauté. On va intégrer une communauté de coworking. Mais on est**
libre ou pas de l'intégrer. J'ai vu des coworkeurs qui ne se plaisaient pas dans un espace et qui allaient
chercher un autre espace qui leur correspondait. Alors que dans votre entreprise, si vous n'aimez pas, s'il y a une
ambiance particulière, eh bien vous n'avez pas le choix. Donc d'un côté, on choisit sa communauté, et de l'autre
on ne la choisit pas forcément. Pour moi, c'est vraiment la différence.

2820 **L - Diriez-vous que fréquenter ce type d'espace correspond à une certaine vision du travail ?**

S – Oui, tout à fait. On a quand même aujourd'hui des modes de travail en pleine mutation. Avec des codes qui
sont chamboulés, bousculés. Il y a une question essentielle qui est celle du management. Aujourd'hui, on est
2825 complètement déstabilisés sur la manière dont on travaille dans ces espaces-là. Ça peut être complètement
différent, ça peut être novateur. **D'ailleurs dans beaucoup d'espaces de coworking, on parle d'innovation.**
Ce n'est pas pour rien. Et je pense que les process classiques, les organisations classiques du monde du travail
ne s'adaptent pas du tout au coworking. **Je pense aussi que l'on coworke car on est à la recherche d'un bien-**
être essentiellement. Qu'il soit matériel, humain. C'est beaucoup plus déstabilisant. **On essaie de se sortir d'un**
2830 **schéma classique pour aller vers un mieux-être.** Aussi pour être plus productif. **Et en même temps, il faut**
intégrer des nouveaux codes, de nouveaux process, une nouvelle organisation à mettre en place. Donc on
est un petit peu à tâtons, quoi. Je ne sais pas exactement quel sera **le monde du travail de demain.** Ni quel rôle
vont jouer tous ces espaces. Mais il est clair que c'est assez récent. Qu'aujourd'hui tout le monde s'adapte, fait
ce qu'il peut. Mais que c'est intéressant d'observer ce qui aura changé d'ici peu de temps. On observe quelques
2835 tendances. Mais de voir en quoi ces nouveaux lieux sont impactant.

L – Pensez-vous qu'ils jouent un rôle dans l'invention du travail de demain ?

S – Oui, tout à fait. Pour moi, c'est à la fois un vecteur, ce qui correspond à une demande et qui est vraiment
2840 recherché. Et en même temps, c'est un chaînon qui s'impose comme une nécessité, qui est là, et qu'il faut
observer.

2845 **L – Nous arrivons à la dernière question. Diriez-vous que vous êtes heureuse dans votre travail ? Quels sont les ingrédients d'un travail idéal selon vous ? Et évidemment, si le coworking est un de ces ingrédients.**

2850 **S – Oui, oui, tout à fait. Ce qui est intéressant, c'est cette notion de souplesse, de réactivité que l'on peut avoir. Et le fait aussi de s'adapter quand c'est possible aux tâches que l'on a à effectuer. On sort un peu du cadre classique qui nous est imposé.** Par exemple, je n'ai jamais compris... Je serais pour une adaptation du temps de travail en fonction des missions. C'est quelque chose qui pour moi est naturel. **Avoir un peu plus de souplesse par rapport aux rythmes des personnes, aussi. Il y a des personnes qui sont plus du matin, d'autres qui sont plus à l'aise pour travailler le soir et peuvent avoir des contraintes de vie le matin.** Sans forcément rentrer dans les clichés, mais avec une souplesse au niveau des plages horaires qui s'adaptent plus au rythme de la personne pour favoriser ce bien-être. **Et les espaces de coworking sont aussi un moyen d'introduire ça indirectement. En faisant confiance au salarié, en lui laissant la possibilité de gérer, de se gérer, de lui fixer des objectifs et de lui dire « tu t'organises, tu gères tes journées comme tu veux, il y a certaines contraintes et il faut que tu les respectes ».** C'est pour cela que le coworking n'est pas possible pour tous les métiers. Mais pour certains catégories d'emploi, ça l'est. C'est un outil très intéressant.

2860 **L – Et vous, cette flexibilité, cette possibilité de vous gérer, ça vous convient ?**

S – Oui, c'est pour ça que ces espaces me conviennent très bien.

2865 **L – D'accord, et bien merci beaucoup pour vos réponses et votre temps ! Je pense que vos réponses vont être très utiles à mon travail.**

S – Très bien. Si vous avez une question, n'hésitez pas à me contacter, il n'y a pas de souci.

Annexe 4 - Observations in-situ : visites et usages d'espace de *coworking* parisiens.

Ces observations participantes ont été menées tout au long de l'année 2017, afin d'appréhender sur le terrain l'usage d'espace de coworking de taille, type et situation différents, en posture de visiteur, de travailleur et/ou de chercheur. Les notes ci-dessous prétendent rendre compte des faits marquants relevés lors de ces immersions.

1. Déjeuner dans un espace de coworking				
Date	Lieu	Posture	Observations	Interprétations
4 janvier 2017	Café Craft, 24 rue des Vinaigriers, 75010 Paris	Cliente de l'espace restauration	<ul style="list-style-type: none"> • Je rejoins au Café Craft une amie qui s'y est installée pour travailler, pour déjeuner ensemble. Je n'utilise donc ce jour-là que l'espace restauration. • En entrant dans le café Craft, je suis frappée par la dimension hybride de ce lieu, à la croisée du café et de la bibliothèque. L'espace est séparé en deux parties distinctes : l'espace de restauration, avec le bar, des tables et chaises en bois style pub anglais et l'espace de travail, constitué de grandes tables et de luminaires en suspension comme on pourrait trouver dans de grandes bibliothèques comme le BSG à Paris. Au fond, une salle permet de s'isoler ou de se réunir sans déranger les autres travailleurs. La plupart des travailleurs portent des casques sur les oreilles. • A mon arrivée, je suis frappée autant par l'odeur de café qui se dégage que par la décontraction et la familiarité des serveurs du bar. Je leur indique en arrivant rejoindre une amie qui se trouve déjà sur le lieu. Ils se contentent de l'appeler par son prénom depuis le bar, qu'ils connaissent 	<ul style="list-style-type: none"> ⇒ Des lieux hybrides qui mêlent les usages, pouvant avoir des fonctions diverses (cf ET Hall et théorie des lieux à organisation fixe) ⇒ Décontraction travaillée du lieu, forme de « coolitude » (Barth et Renaud), d'écart par rapport à une norme, mélange des genre entre travail et loisir ⇒ Des lieux qui s'inscrivent aussi dans un ère du temps, avec des codes de consommation bien particuliers

			<p>grâce au ticket qu'elle a créé à son arrivée. C'est aussi la première fois qu'elle s'y rend et pourtant, ils semblent déjà la connaître ou en tout cas la traiter comme si elle était une cliente régulière. Ils procèdent de la même manière à mon rencontre lorsque j'enregistre mon nom pour comptabiliser le temps passé dans l'espace, qui conditionne le tarif final.</p> <ul style="list-style-type: none"> • L'appel nominatif et le tutoiement sont également de mise lorsque nous commandons notre déjeuner et recevons nos plats. • Le choix des ingrédients et des plats révèle un effort pour s'inscrire dans les codes d'une consommation « hipster », branchée : bagels, quiches végétariennes, salade au quinoa, sandwich à l'avocat. Le café y est préparé à base de grains de qualité. La décoration du café s'inscrit elle aussi dans ces mêmes codes : table et bancs de déjeuner, tableau à craie pour inscrire le menu, grande vitrine à l'anglo-saxonne. Le tout pour produire une ambiance décontractée, cosy, où s'installer pour travailler en consommant des produits de qualité. • En quittant le lieu, je paie une quinzaine d'euros pour mon déjeuner et le temps passé sur place, n'étant restée que sur le temps du déjeuner. Je constate n'être pas la seule à y être passée seulement pour le déjeuner, d'autres clients y étant également venus seulement pour manger. • Cette expérience fut intéressante car permettait de constater la forte hybridité des espaces de coworking, dont les usages peuvent être multiples. Craft mêle ainsi différents univers et imaginaires, où travailler se fait dans un cadre confortable et décontracté. 	
--	--	--	---	--

2. Rencontre d'étudiants-entrepreneurs lors d'une formation à l'entrepreneuriat avec le CFA.				
7 juin 2017	Maison des Sciences de Gestion, 1 Rue Guy de la Brosse, 75005 Paris	Auditrice, Etudiante	<ul style="list-style-type: none"> • Dans le cadre d'une formation à l'entrepreneuriat proposée par le CFA et la FNEGE, des étudiants du dispositif PEPITE partagent leur expérience et expliquent comment ils ont développé leur projet. • Tous mentionnent leur usage des espaces de coworking mis à disposition par le programme PEPITE et leurs rôles dans le développement de leur entreprise. Ils disent y avoir fait des rencontres déterminantes pour celui-ci : collaborateur, personnes les ayant aidé, prise de contact et mise en réseau. L'un d'eux déclare même : « Lorsqu'on développe un projet et que l'on est jeune, les gens ont spontanément envie de nous aider. ». Ils insistent tous sur le fait qu'un projet de création d'entreprise ne peut se mener seul. • Au moment de se présenter, l'un des étudiants entrepreneur énumère ses activités : étudiant, entrepreneur, président d'association. 	<p>⇒ Les espaces de coworking sont intimement liés à l'univers entrepreneurial.</p> <p>⇒ L'usage des espaces de coworking est présenté comme essentiellement social : logique de mise en relation et d'entraide au cœur des discours. Ces synergies sont une condition du développement du projet entrepreneurial.</p> <p>⇒ La diversité des activités et des rôles de l'étudiant entrepreneur participe à construire son identité cf notion de dividualité et devient un enjeu de présentation de soi cf Ervin Goffman</p>
3. Entretien individuel et visite d'un espace de coworking avec une animatrice d'espace				
14 juin 2016	Le Worklab Paris, espace de coworking de LBMG Conseil 82 avenue Denfert Rochereau 75014 Paris	Visiteuse et chercheuse	<ul style="list-style-type: none"> • Je me rends dans le Worklab Paris pour y mener un entretien avec la « facilitatrice » du lieu. Je suis reçue à mon arrivée par Fanny Bronnes, salariée de LBMG et animatrice du Work'Lab Paris. Le Work'Lab Paris se situe sur le site des Grands Voisins, un espace atypique réunissant entre autres des logements sociaux, un bar restaurant, des serres de permaculture, des terrains de foot, une médiathèque, un camping, et ayant pour ambition d'être un « village utopique » • A mon arrivée, je suis frappée par le hall d'entrée 	<p>⇒ L'implantation du coworking de LBMG sur le site des Grands Voisins inscrit cet espace dans un imaginaire de l'utopie, des mouvements alternatifs (réappropriation d'espaces laissés à l'abandon, économie sociale et solidaire etc) et du village.</p> <p>⇒ Porosité entre l'espace de travail et l'espace de vie, le loisir</p>

			<p>qui ressemble davantage à un centre de loisir qu'à un lieu de travail. Un tableau à craie y indique l'emploi du temps des activités prévues, notamment un cours de Yoga. Un bar avec une théière, une cafetière, accueille les visiteurs.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Fanny m'accorde ensuite l'entretien sur la terrasse, au premier étage, où d'autres travailleurs sont installés sur des grandes tables en bois. Certains discutent, d'autres sont en plein travail, munis de leur casque et ordinateur portable. Un gâteau est posé sur la table, offert aux passants qui souhaiteraient s'en couper une part. Au cours de l'entretien, quelques autres utilisateurs du lieu passent, pour prendre l'air, fumer une cigarette ou discuter près des plantes du jardin. L'ambiance se veut sympathique, accueillante et décontractée, les personnes souriantes et avenantes. Nous sommes interrompues par un jeune homme de passage dans l'espace pour un rendez-vous, à qui on a posé un lapin. Il discute avec Fanny quelques instants, en lui posant des questions sur les conditions d'entrée dans le WorkLab. Ces interactions sont elles aussi décontractées et familières. Fanny lui propose même de rester « se poser » s'il a du temps devant, lui, ce qu'il accepte. La bienveillance et l'ouverture, mots d'ordre de l'animation du lieu, se reflète ainsi dans cette initiative de la facilitatrice. • Fanny me guide ensuite à travers les 3 étages aménagés du Worklab, procédé qu'elle dit être habituel, car le lieu suscite beaucoup de curiosité. Anciens appartements des directeurs de l'hôpital, le lieu présente en effet l'apparence d'un véritable lieu de vie. Des photographies des 	<ul style="list-style-type: none"> ⇒ Convivialité, ouverture, bienveillance sont cœur de l'ambiance et de l'esthétique du lieu ⇒ L'intégration d'espaces de bien-être au sein du lieu (salle sieste, salle détente pour cours de Yoga) évoque une philosophie de la vie bonne (en tant que « mode d'être », « norme de l'humain, à prétentions objectives, définie à partir d'activités intrinsèquement bonnes » cf Encyclopédie Universalis) ⇒ A travers la construction physique du lieu, volonté affichée d'en faire un véritable lieu de vie (porosité extrême entre lieu de vie et de travail) ⇒ Variété physique des espaces permettant de s'adapter aux besoins des travailleurs
--	--	--	--	---

			<p>coworkeurs ornent les murs de l'escalier qui traversent les étages. Des fauteuils et poufs permettent aux coworkeurs de s'installer confortablement. Certains y sont d'ailleurs installés lorsque nous visitons.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Je suis frappée par la cuisine, qui offre tous les ustensiles et équipements nécessaires à la réalisation de vrais plats. Des phrases écrites par les coworkeurs ornent ses murs et lui donne une touche originale, ludique et personnelle, comme dans une cuisine de maison. • Au dernier étage, un espace sieste est aménagé dans les combles. Fanny m'explique que le fondateur de LBMG, Nathanaël, qui vit à Nantes, l'utilise pour dormir quand il se rend sur Paris. La porosité entre l'espace de vie et de travail est ici à son paroxysme. Nous y trouvons une salariée de LBMG qui termine sa « micro-sieste ». Le WorkLab a en effet fait l'objet d'un atelier « micro-sieste » il y a quelques temps de cela, et elle nous dit mettre ces principes à exécution. • Une salle « Skype » retient également mon attention. Le logo du logiciel a été dessiné et collé sur la porte de cette pièce que Fanny me présente comme un espace d'isolement pour passer des appels. L'espace est ainsi découpé selon les usages, les besoins des salariés en fonction des tâches qu'ils ont à accomplir. • Une salle de réunion, modulable en fonction des besoins, existe également au premier étage. Fanny m'indique que des entreprises louent régulièrement cet espace pour y organiser des événements, en me donnant l'exemple d'une dégustation de chocolat, très appréciée 	
--	--	--	---	--

			<p>par les coworkeur.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Je suis présentée à l'ensemble des travailleurs de l'espace, qui se montrent sans exception souriants et avenants. Tous semblent se situer dans la tranche d'âge 25 – 40 ans, sauf un salarié attaché à une fonction support qui semble plus âgé. Des regroupements sont visibles dans l'espace, notamment entre les salariés d'LBMG et des autres PME – startups présents dans les étages. Les travailleurs indépendants, dits « work-hackers » travaillent en revanche de manière plus isolée, bien qu'ils communiquent lors des moments de pause et de détente. 	
--	--	--	--	--

4. Entretien individuel dans espace de coworking

14 juin 2017	Kiwanda, 50 rue de Montreuil 75011 Paris	Chercheuse	<ul style="list-style-type: none"> • Je me rends au Kiwanda pour réaliser un entretien avec une salariée de Neonomade, une startup liée à LBMG dont la mission est de recenser les espaces de coworking. Dans cette logique, les salariés testent régulièrement de nouveaux espaces qu'ils référencent. L'entretien devait initialement se dérouler au WorkLab, « bureau » officiel de LBMG, mais Elise me prévient la veille qu'elle sera finalement dans un autre espace. • A mon arrivée, je me dirige vers un groupe de personnes attablées à l'extérieur au soleil, qui prennent un café et semblent en pleine conversation. Je suis quasiment immédiatement identifiée comme un élément inconnu – que j'identifie à l'étonnement de me voir arriver vers eux, ce qui n'empêche pas l'accueil d'être chaleureux, notamment lorsque j'annonce rejoindre Elise. L'ambiance est jeune, décontractée et 	<ul style="list-style-type: none"> ⇒ Les espaces de coworking se présentent également comme des espaces d'expérimentation, où des salariés peuvent venir tester de nouvelles formes de travail. ⇒ Le degré de familiarité qui existe dans ces espaces pose d'emblée comme étranger toute personne extérieure à la communauté, au collectif. ⇒ Construction d'une iconographie du coworkeur : ordinateur portable, attitude décontractée / cool, jeune. ⇒ Fréquentation des espaces : une pratique aussi
--------------	--	------------	--	---

			<p>chaleureuse.</p> <ul style="list-style-type: none"> • L'entretien se déroule à l'intérieur de l'espace, sur des tables hautes qui semblent être dédiées autant au travail qu'à l'alimentation. Elise y est installée avec son ordinateur portable à mon arrivée. • Les autres travailleurs sont installés dans des canapés, sur des tables basses, munis également de leurs ordinateurs portables et casques. Le lieu est lumineux, coloré et décoré de façon soignée, dans l'ère du temps. • A l'heure où j'effectue l'entretien, l'espace semble en effervescence. Des personnes, plutôt jeunes, prennent un café, discutent et rient. Un groupe de personnes passent devant notre table avant de se séparer en se lançant de chaleureux « Au revoir », « à bientôt ». J'en déduis qu'il s'agit de clients ou de prestataires extérieurs venus rendre visite à des travailleurs de l'espace. • Les coworkeurs semblent en majorité se situer dans la tranche d'âge 25 – 35 ans, sont pour la plupart équipés de MacBook portable et habillés selon les dernières tendances vestimentaires urbaines. Il se dégage un air branché de cette émulation, d'où ressortent des expressions typiques d'une certaine génération, tels que « Abusé » ou « énorme ». 	<p>dans l'ère du temps ? Un effet de mode ? Une pratique inscrite dans une certaine génération ?</p>
<p>5. Visite du School Lab à l'occasion d'une formation à l'entrepreneuriat avec le CFA.</p>				
14 juin 2017	School Lab, 21 rue de Cléry, 75003 Paris	Visiteuse	<ul style="list-style-type: none"> • Je me rends au School Lab dans le cadre d'une formation à l'entrepreneuriat du CFA. Une visite et une rencontre avec des étudiants porteurs de projet y était initialement prévue. Nous nous rendons compte avec quelques autres étudiants suivant la formation que nous 	<p>⇒ Les espaces de coworking peuvent s'apparenter à de véritables espaces d'innovation et d'expérimentation</p> <p>⇒ Le test-and-learn est au cœur de la</p>

			<p>nous sommes trompés d'horaire, la visite ayant eu lieu la veille. Nous sommes tout de même pris en charge par David Lankri, stagiaire animateur de l'espace.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Il nous guide à travers les 3 étages du lieux où se mêlent étudiants entrepreneurs, startups, PME et grands groupes excubés pour un projet donné, tel que La Poste. Tous les âges semblent représentés. • Le lieu est coloré, moderne et densément occupé par de nombreuses personnes qui discutent, échangent et créent ensemble. Ils semblent relativement indifférents à notre présence. • Je suis frappée par la récurrence des post-its dans tout l'espace, utilisés par les équipes pour brainstormer. Cela est particulièrement frappant à l'étage occupé par La Poste. • A la fin de notre parcours, nous attendons un peu dans le hall de l'espace, qui fait office d'espace de restauration. Une startup préparant des kits pour faire son pain soi-même expérimente leur nouvelle recette et fait cuire des petits pains dans leur four. Ils le font ensuite goûter à des personnes qu'ils connaissent et qui font une pause sur une table de restauration. La plaisanterie et la familiarité est à l'honneur entre ces personnes essentiellement jeunes, d'une vingtaine d'années, en fin d'études. • Toutefois, ils n'en proposent pas aux visiteurs que nous sommes, nous donnant l'impression d'être comme extérieurs à l'espace. 	<p>démarche des porteurs de projet et l'espace leur offre toutes les ressources pour le mettre en pratique</p> <ul style="list-style-type: none"> ⇒ Les marqueurs de l'innovation et de l'entrepreneuriat sont omniprésents dans l'espace (post-it) ⇒ Il peut exister une forme d'entre-soi dans ces espaces, vis à vis des personnes extérieures au projet ou du cercle de sociabilités premier ⇒ Le soin de l'accueil des visiteurs du lieu fait également partie de sa communication, visant à le présenter comme un lieu ouvert et d'ouverture à l'autre
--	--	--	--	---

6. Séance de travail à l'AntiCafé avec un groupe d'étudiants				
16 juin 2017	L'AntiCafé Beaubourg, 79 rue Quincampoix 75004 Paris	Travailleurs	<ul style="list-style-type: none"> • Avant une soutenance collective dans le centre de Paris, je retrouve un groupe de travail composé d'étudiants du CELSA à l'AntiCafé afin de repasser une dernière fois notre présentation. • Nous choisissons ce lieu qui a l'avantage de se situer proche de notre lieu de soutenance et à mi-chemin entre nos différents domiciles. • Nous savons par ailleurs que nous y trouverons un cadre propice au travail de répétition que nous devons faire, l'espace offrant de nombreuses ressources pour la réunion de groupes. Nous nous installons dans de confortables canapés et pouf en cercle pour un dernier échange avant la présentation de notre projet. • Autour de nous, d'autres groupes sont présents, installés à notre instar dans des canapés ou sur de grandes tables. Certains projettent même leur présentation / travail en rétroprojection pour faciliter leur travail collectif. • Des personnes seules sont également présentes, elles semblent de passage dans l'espace : certaines ne prennent qu'un café avec leur téléphone dans un fauteuil. D'autres sont installés à une table avec leur ordinateur portable et casque. • En plus d'offrir un cadre de travail agréable, nous profitons de boisson et nourriture à volonté, en libre-service ou sur commande auprès des hôtesses du lieu. Nous pouvons ainsi nous restaurer en travaillant. 	<ul style="list-style-type: none"> ⇒ Dimension servicielle de l'espace : travailler dans un espace en tant que consommateur de cet espace ⇒ Flexibilité de usage, variété physique des espaces s'adaptant en fonction des besoins de l'utilisateur ⇒ Dans la décoration et l'agencement, mise en exergue du confort de l'utilisateur
7. Séance de travail dans un espace de corpoworking				
28 juin 2017	Conseil & Recherche, 16 passage	Travailleurs	<ul style="list-style-type: none"> • Apprentie dans une agence de communication, je me rends chez Conseil et Recherche dont je connais bien le dirigeant. Celui-ci ouvre régulièrement son espace 	<ul style="list-style-type: none"> ⇒ Travailler en corpoworking suscite naturellement des échanges

	Dagorno 75020 Paris		<p>de travail à des travailleurs indépendants ou télétravailleurs. Je travaille ce jour-là à distance de l'agence de communication qui m'emploie.</p> <ul style="list-style-type: none"> • Je choisis de travailler en corpoworking afin d'être dans un cadre de travail tout en étant à distance de mon lieu de travail habituel. Conseil et Recherche a la particularité de se situer proche de mon domicile, ce qui réduit alors mon temps de transport. • Au cours de l'après-midi, je suis régulièrement amenée à échanger avec les travailleurs de Conseil et Recherche, tant sur leurs projets que les miens. Nous nous demandons régulièrement aide et avis extérieur sur ces derniers, et ce, bien que nos cœurs de métier soient différents. • Travailler dans cet environnement ma paraît stimulant, car il change de mon cadre habituel de travail. Je le constate dans le rendu de mes missions ce jour-là. 	<p>avec d'autres travailleurs</p> <p>⇒ Ces échanges concernent essentiellement le travail, les ponts pouvant exister entre des cœurs de métier différents, mais peuvent également être plus informels, familiaux</p> <p>⇒ Pratiquer le coworking permet une prise de recul sur son travail quotidien : en sortant des cadres spatiaux et sociaux de son entreprise, c'est une posture différente que l'on adopte alors.</p>
--	------------------------	--	---	---

Résumé

Ce travail de recherche a pour ambition d'étudier les espaces de coworking – espaces de travail partagé – sous le prisme de la vision nouvelle du travail qu'ils proposent. Il s'attache pour ce faire à caractériser les représentations liées à la pratique du coworking, tant dans les discours médiatiques, promotionnels que dans ceux de ses usagers. Il s'agit de comprendre en quoi les imaginaires et promesses qui lui sont associées participent d'un rapport innovant aux lieux et modes de travail, mais aussi des modes de vie qui en découlent.

Partie 1 - Cette première partie tente de saisir en quoi la pratique du coworking s'inscrit dans un imaginaire de la rupture, en se présentant comme une alternative au travail en entreprise classique, hors de ses frontières spatio-temporelles et symboliques. En cela, elle reflète les évolutions récentes du monde du travail vers une plus grande digitalisation, individualisation des activités et la généralisation du nomadisme – aussi bien géographique qu'organisationnel – des travailleurs.

Partie 2 – La seconde partie de ce travail tente de montrer que la dimension collaborative du travail propre à la pratique du coworking s'inscrit dans une promesse – parfois militante et politique – de modes de travail et de vie alternatifs. Elle tente de saisir en quoi les représentations de la communauté des coworkeurs véhiculent des valeurs de partage, de tolérance et de bien-être, génératrices d'utopies.

Partie 3 – La dernière partie de ce travail vise à qualifier plus précisément le « modèle du futur » supposé s'inventer dans les espaces de coworking. Elle se veut plus analytique et interprétative, en actualisant les résultats précédemment relevés à la lumière d'un discours plus général de promotion de l'entrepreneuriat et de l'innovation. Il s'agit de questionner la réalité des promesses de rupture et d'utopie du coworking au regard de l'idéaltype organisationnel qu'il propose.

Mots-clés

Coworking – coworking spaces – espaces de coworking – espace de travail partagé – tiers-lieux – tiers-lieu – nouveaux modes de travail – transformation du travail – innovation – entrepreneuriat – communauté – économie du partage – travail collaboratif – imaginaires – promesses.